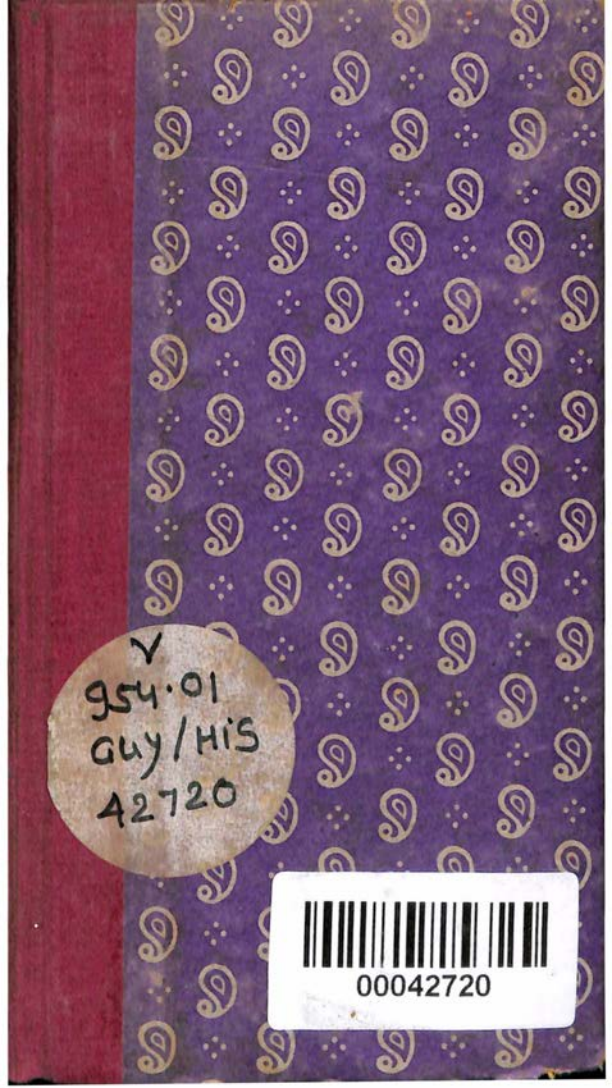

954.01
GUY/HIS
42720
00042720

The Asiatic Society Of Bombay

This book has been adopted for Conservation & Microfilming by

INDUSTRIAL DEVELOPMENT BANK OF INDIA

Date 18 SEP 1995

Digitized with financial assistance from on 07 January 2017

Processed at
The Preservation & Conservation
Laboratory of
The Asiatic Society of Bombay
Date 5 - DEC 1997

60-

HISTOIRE DES INDES ORIENTALES,

ANCIENNES ET MODERNES;

Par Mr l'Abbé GUYON.

TOME SECOND.

Vol 2

Les trois Volumes 6 liv. en feuilles.

A PARIS,

Chez PH. N. LOTTIN, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, à la Vérité.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

HH-f. 28
42720 ce

00042720

Plan de Pondicherri en 1740
Golfe de Bengale
Ile de Ceylan
Equateur
Ligne Equinoxiale
Isle de Borneo
Isles de la Sonde
Isles des Celebes
Carte des Indes Orientales

HISTOIRE DES INDES ORIENTALES.

SECONDE PARTIE.

DES INDES MODERNES.

CHAPITRE PREMIER.

Description Chorographique des Indes Modernes.

Des Indes Modernes

IL Es Indes n'ont rien perdu parmi les Modernes de l'estime qu'on avoit pour elles chez les Anciens. Les Curieux n'hésitent pas de faire plus

de trois mille lieues pour aller admirer les merveilles de ce Païs ; ſes richeſſes font oublier à nos Marchands l'ennui, la fatigue & les périls, d'une longue & dangereuſe navigation ; les Savans de toute l'Europe recherchent avec ſoin ſes animaux & ſes plantes, pour y étudier les ſingularités de la nature, plus variée & plus féconde dans ces contrées que dans les nôtres ; ſes beautés ornent les Palais des Princes, elles décorent le diadême des Souverains.

Leur étendue. Depuis deux cens quarante ans que les Portugais ont trouvé la route des Indes par le Cap de Bonne Eſpérance, les voïages s'y ſont multipliés a l'infini de la part des Eſpagnols, des Hollandois, des Anglois, des François. Chacune de ces Nations y a fait ſes découvertes particulieres ; & à préſent ce Païs nous eſt preſque auſſi connu que l'eſt aux François une Province voiſine de leur Roïaume. Les Indes, ſuivant les nouvelles Obſervations, s'étendent depuis le 83e degré de

longitude juſqu'au 130e, & depuis l'Equateur juſqu'au 34e degré de latitude Septentrionale. Depuis la Chine juſqu'à la Perſe, qui les bornent au Levant & au Couchant, on compte environ cinq cens lieues; & il y en a preſque autant de l'extrémité de la Preſqu'île au-delà du Gange juſqu'à la Tartarie, qui termine les Indes du côté du Septentrion.

Caractere & diviſion du Païs.

L'air ne peut pas être le même par-tout dans une ſi grande étendue de païs; mais en général il y eſt bon & ſalutaire. Les pluies qui tombent perpétuellement depuis le commencement de Juin juſqu'à la fin d'Août, ſervent à la rafraîchir, ſur-tout pour les deux Preſqu'îles, qui ſont tout entieres dans la Zone torride. Elles fertiliſent la terre, qui fournit en abondance à tous les beſoins de la nature, excepté du côté du Nord, où elle ne répond pas également aux ſoins de ceux qui la cultivent. De-là cette multitude preſque infinie d'habitans que les Indes renferment, & qui compoſent encore au-

jourd'hui cinquante deux Roïaumes & différentes Principautés, dont à la vérité pluſieurs dépendent des Souverains principaux du Païs, ſuivant l'ancien uſage de la Nation. Mais pour mettre de l'ordre dans cette Deſcription Chorographique, il eſt néceſſaire de diviſer les Indes en pluſieurs parties. Au Nord, les Etats du Grand Mogol; au milieu, les deux Preſqu'îles, l'une en-deçà, l'autre en-delà du Gange; & en bas ces Iſles célébres qui n'intereſſent pas moins que le continent.

§. I.

Des Etats du Grand Mogol.

Etats du Grand-Mogol.

VERS l'année 1203, le célébre Zingis-Kan fit cette cruelle irruption dans les Indes, qui mit les Tartares Mogols en poſſeſſion de cette vaſte étenduë de païs, qui eſt bornée au Nord & à l'Orient par la grande Tartarie, & par les Etats du Roi d'Ava; au Midi par la Preſqu'île d'en-deçà du Gange; & à

l'Occident par la Perſe, & par la Mer. C'eſt cette Monarchie que l'on nomme *Indoſtan*, c'eſt-à-dire, Païs de l'Inde, ou l'Inde propre. Quelques Auteurs lui donnent 650 lieues d'Orient en Occident, & plus de 400 du Midi au Septentrion. Le Prince regnant au milieu du XVII^e Siécle, ſe nommoit *Cha-Halam*, & deſcendoit (*a*) en ligne directe du fameux Zingis, par Tamerlan, le vainqueur du fier Bajazet. Les richeſſes & la puiſſance de ces Monarques leur ont inſpiré de prendre le titre de Grand-Seigneur, ou Empereur Roi. Ceux qui évaluent au plus bas le Tréſor de l'Empire, le mettent à trois cens ou trois cens cinquante millions. Mais un Voïageur (*b*) généralement eſtimé, le fait monter à une ſomme qu'il avoueroit lui-même être incroïable, s'il n'étoit apuyé ſur un monument auſſi autentique que celui qu'il rapporte. Voici comment il s'exprime :

(*a*) Voïez THEVENOT, tom. V, p. 9. *Edit. d'Amſterdam.* 1727.

(*b*) MANDELSLO, Voïage aux Indes Orientales, p. 119 *& ſuiv.*

Son Tréſor. » A Agra ville capitale d'un Gou-
» vernement & d'un Roïaume de l'In-
» doſtan, il y a dans le grand corps
» de logis du Palais, où le grand
» Mogol fait quelquefois ſa réſiden-
» ce, un âpartement que l'on con-
» noît par une groſſe Tour, dont le
» toît eſt couvert de lames d'or, qui
» annoncent les richeſſes qui y ſont
» renfermées, en huit grandes voû-
» tes pleines d'or, d'argent, & de
» pierres précieuſes, dont la valeur
» eſt comme ineſtimable. On m'aſ-
» ſura que le Grand-Mogol qui vi-
» voit de mon tems (en 1638)
» avoit un tréſor dont la valeur mon-
» toit à plus de quinze cens millions
» d'écus; & je ſuis aſſez heureux
» pour avoir entre les mains l'inven-
» taire du tréſor que l'on trouva
» après la mort de ſon biſaïeul, tant
» en or & en argent monnoïé, qu'en
» lingots & en barres, en or & en
» argent façonné, en pierreries, en
» brocards & autres étoffes, en por-
» celaines, manuſcrits, munitions
» de guerre, armes, &c. ſi fidéle-
» ment fait, que je l'ai bien voulu

» ajouter ici pour la ſatisfaction des » Lecteurs.

Achobar, c'étoit le nom de ce Prince, avoit fait battre une certaine eſpèce de monnoie de la valeur de vingt-cinq, de cinquante & de cent *toles*, qui valoient deux mille douze & demi, quatre mille vingt-cinq, & huit mille cinquante écus piéce; juſqu'à la valeur, ou pour la ſomme de ſix millions neuf cens ſoixante & dix mille *maſſas*, qui ſont quatre-vingt dix-ſept millions & cinq cens quatre-vingt mille *roupies*; ou quarante-huit millions, & ſept cens quatre-vingt dix mille écus.

Il avoit cent millions de roupies ou cinquante millions d'écus en une certaine eſpèce de monnoie que l'on apelloit de ſon nom *Roupies Achobar*. La roupie ordinaire y vaut encore trente ſols.

Deux cens trente millions d'une autre eſpèce de monnoie, qu'ils appellent *Peiſes*, ou *Pechas*, dont les trente ſont une roupie, & les ſoixante un écu. Ainſi la valeur des Peiſes montoit à ſept cens ſoixante

ſix mille, ſix cens ſoixante ſept roupies moins dix ſols, qui font trois cens quatre-vingt trois mille, trois cens trente-trois écus & dix ſols.

En diamans, rubis, émeraudes, ſaphirs, perles & autres pierreries, la valeur de ſoixante millions, vingt mille cinq cens vingt & une roupies, ce qui fait plus de quatre-vingt dix millions de livres.

En or façonné, en figures & ſtatues d'Eléphans, de Chameaux, de Chevaux, & autres ouvrages, la valeur de dix-neuf millions, ſix mille ſept cens quatre-vingt cinq roupies, c'eſt-à-dire, plus de vingt-huit millions.

En meubles & vaiſſelles d'or, comme plats, vaſes à boire, aiguieres, baſſins, &c. la valeur de onze millions, ſept cent trente trois-mille, ſept cens quatre-vingt-dix roupies, qui font près de ſeize millions de livres.

En meubles & ouvrages de cuivre, cinquante & un mille deux cens vingt-cinq roupies, ou ſoixante & ſeize mille huit cens trente-ſix livres,

En porcelaine, vaſes de terre ſigillée & autres, la valeur de deux millions.

En brocards, draps d'or & d'argent, ou autres étoffes de ſoie ou de cotton de Perſe, de Turquie, d'Europe & de Guzarate, quinze millions, cinq cens neuf mille, neuf cens ſoixante & dix neuf roupies.

En draps de laine d'Europe, de Perſe & de Tartarie, cinq cens trois mille deux cens cinquante deux roupies.

En tentes, tapis, tapiſſeries & autres meubles, tant pour la ville que pour la campagne, neuf millions, neuf cens vingt-cinq mille, cinq cens quarante-cinq roupies.

Vingt-quatre mille volumes écrits à la main, & ſi richement reliés qu'on les a eſtimés ſix millions, quatre cens ſoixante-trois mille, ſept cens trente & une roupies; ce qui formoit une Bibliothéque de plus de neuf millions.

En artillerie, balles, poudre à canon & autres munitions de guerre, la valeur de huit millions, cinq cens

ſoixante & quinze mille, neuf cens ſoixante & onze roupies.

En armes offenſives & deffenſives, comme épées, rondaches, piques, arcs, fléches, &c. la valeur de plus de ſept millions, cinq cens cinquante mille, cinq cens vingt-cinq roupies.

En ſelles, brides, étriers & autres harnois d'or & d'argent, trois millions, huit cens tant de mille livres.

En couvertures de Chevaux & d'Eléphans en broderie d'or, d'argent, ou de perles, pour ſept millions cinq cens mille livres.

Toutes ces ſommes calculées enſemble font ſix cens vingt-deux millions, trois cens trente-neuf mille, cinq cens ſoixante & dix-neuf livres. Cependant, continue le Voïageur Mandelſlo, toutes ces richeſſes du Mogol Achobar, ne ſont preſque rien par comparaiſon à celles que Schach Choram ſon arriere-petit fils poſſedoit en 1638, & aujourd'hui a plus forte raiſon. Elles augmentent tous les jours, moins par le revenu ordinaire du grand Etat

qu'il poſſede, que par les préſens qu'il reçoit des Seigneurs auxquels il fait du bien, & à qui il accorde des graces. Ce Prince ne croit point indigne de ſa Majeſté d'accepter des marques de la reconnoiſſance de ſes ſujets. Souvent même il s'empare après leur mort du bien qu'ils ont acquis par ſa faveur. C'eſt principalement de ces fonds que s'augmente le Tréſor du grand Mogol; & comme il lui eſt deffendu d'en rien tirer pour ſon uſage, auſſi il n'y met rien ou fort peu de choſe de ſon revenu courant. On peut dire qu'il apartient moins au Prince qu'à l'Etat.

Son pouvoir eſt ſi deſpotique, qu'il eſt en poſſeſſion de diſpoſer ſouverainement de la vie & des biens de ſes ſujets. Sa volonté leur tient lieu de loi univerſelle, qui décide tous les Procès, ſans que perſonne oſe conteſter, ſous peine de mort; c'eſt ſur ſon ſeul commãdement que l'on exécute les plus grands Seigneurs; qu'on leur ôte ou qu'on change leurs Fiefs, leurs Terres, leurs Charges & leurs Gouverne-

Sa puiſſance & ſes Officiers.

mens. Les Places éminentes de ſon Roïaume ſont celle du Premier Viſir, qui répondroit au premier Miniſtre & au Chancelier de France; celle de Tréſorier; celle de Chef des Eunuques, qui eſt comme le Grand-Maître d'Hôtel; celle de premier Secretaire d'Etat; celle de Général des Eléphans; celle de Grand-Maître de la Garde-Robe, c'eſt-à-dire, des meubles, des tentes, & des pierreries, dont le Prince ſe ſert ordinairement.

Honneurs qu'on lui rend.

Il ne ſe paſſe preſque point de jours qu'il ne ſe faſſe voir au lever du Soleil; & les Seigneurs de ſa Cour ſont obligés de ſe trouver à cette heure dans ſon apartement, pour lui rendre leurs hommages. Il ſe montre encore à midi pour voir combattre les bêtes; & ſur le ſoir il ſe préſente à une fenêtre, d'où il regarde coucher le Soleil. Il ſe retire avec cet Aſtre, au bruit d'un grand nombre de tambours, de timbales, & des acclamations du peuple, qui lui ſouhaite une longue & heureuſe vie. Perſonne n'en

tre au Palais que les Raſgi ou Princes, & les grands Officiers; & ils ont une ſi grande vénération pour lui, qu'il eſt impoſſible de s'aprocher des choſes les plus ſaintes avec plus de reſpect. Ils acompagnent leurs diſcours de révérences continuelles; ils ſe proſternent en prenant congé de lui; ils portent les mains ſur leurs yeux, enſuite ſur l'eſtomac, & enfin juſqu'à terre, pour témoigner qu'ils ne ſont que poudre & que terre à ſon égard. Ils lui ſouhaitent toutes ſortes de proſpérités en ſe retirant, & vont en arriere juſqu'à ce qu'ils n'en puiſſent plus être vûs.

Faſte de ſa marche.

Lorſqu'il marche en perſonne à la tête de ſon armée, ou qu'il ſort de la Ville pour aller à la chaſſe ou à quelque Maiſon de campagne, il ſe fait acompagner de plus de dix mille hommes. A la tête de cette petite armée, marchent environ cent Eléphans couvert de houſſes d'écarlate, de velours & de broçard. Chacun d'eux porte deux hommes, dont l'un gouverne cet animal, en lui

touchant le front avec un crochet de fer, & l'autre tient une grande banniere de ſoie en broderie d'or & d'argent ; les ſept à huit premiers portent chacun un Timbalier. Au milieu de ce cortege, le Prince eſt monté ſur un ſuperbe cheval de Perſe, ou il eſt dans un caroſſe, traîné par deux bœufs blancs, dont les larges cornes ſont garnies d'or. Quelquefois il ſe fait porter par pluſieurs hommes dans un palanquin, aimant ainſi à changer ſouvent de voiture. Les Raſgi & Officiers de ſa Cour marchent à ſa ſuite, & ont après eux cinq ou ſix cens Eléphans, Chameaux ou chariots chargés de bagage.

Fête de ſa naiſſance.

On célébre dans la ville Roïale deux Fêtes ſolennelles dont il eſt l'objet principal. La premiere (*c*) ſe fait au renouvellement de l'année & dure environ dix-huit jours. On dreſſe devant le Palais un théâtre de

(*c*) MANDELSLO. Voïage aux Indes Or. p. 140. BERN. *Hiſt. du Mogol.* TAVERN. Voïage des Indes, L. II, c. 8, s'eſt fort étendu ſur cette Fête, à laquelle il aſſiſta ; de même que Thevenot, tom. V, p. 142 *& ſuiv.*

quatorze piés de haut, long de cinquante-ſix, & large de quarante, qui eſt environné d'une baluſtrade & couvert de riches tapis. A côté eſt un bâtiment de bois peint, & embelli de nacre de perles, où ſe mettent quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour, qui ont cependant fait dreſſer leurs tentes dans la premiere cour du Palais, où ils affectent d'étaler tout ce qu'ils ont de beau & de riche. Anciennement, les Rois du Mogol avoient acoutumé d'entrer dans ces tentes, & d'y prendre ce qui leur plaiſoit davantage. Cet uſage a changé. Depuis plus d'un ſiécle, le Prince acompagné des ſept premiers Miniſtres, monte ſur le théâtre, où il s'aſſied ſur des carreaux de velours relevés en broderie d'or & de perles, & attend les préſens qu'on lui veut faire. Il reçoit également du peuple & des Grands de tout ſon Empire pendant les dix-huit jours que dure cette cérémonie, & ſur la fin il leur fait ſes généroſités, qui conſiſtent en Charges & en Dignités, qu'il diſtribue à ceux qui lui

ont le plus donné. M. Tavernier, dit lui avoir vû recevoir dans une de ces Fêtes, plus de trente millions en diamans, rubis, émeraudes, perles, or, argent, étoffes précieuſes, Eléphans, Chameaux ou Chevaux.

Celle de ſa peſanteur.

La ſeconde Fête eſt l'Anniverſaire de ſa naiſſance. Il commence cette journée par toutes ſortes de divertiſſemens, qu'il interrompt pour aller au Palais de la Reine ſa mere, ſi elle vit encore; il lui témoigne ſa reconnoiſſance, & lui fait faire de magnifiques préſens par ſes Grands de ſon Roïaume. Après le dîné, il prend ſes plus beaux habits; il ſe couvre d'or & de pierries; & étant ainſi chargé plûtôt qu'orné de richeſſes ineſtimales, il entre dans une tente vaſte & ſuperbe, où il eſt attendu par les principaux Seigneurs de ſa Cour. Là il trouve de grandes balances d'or maſſif auſſi-bien que les chaînes qui les ſuſpendent, & qui ſont garnies de pierreries. Il ſe met dans l'un des baſſins, & on remplit l'autre d'or, d'argent, de pierreries, de piéces d'étoffe, de toiles fines, de

poivre,

poivre, de clous de gérofle, de muſcades, de canelle, de blé, de légumes, d'herbes, & l'on tient un regître exact de la différence du poids que l'on y trouve tous les ans. C'eſt un grand ſujet de joie lorſque le Roi peſe plus une année que l'autre; & l'on s'attriſte, ſi l'on voit qu'il eſt diminué d'embonpoint.

Sordide œconomie du Prince.

Cette cérémonie eſt ſuivie de la plus grande généroſité que le Mogol faſſe dans tout le reſte de l'année. Elle conſiſte en quelques petites piéces de monnoie qu'il donne aux pauvres, & à faire jetter parmi les Grands des noix, des piſtaches, des amandes & pluſieurs autres fruits d'or; mais ſi minces & ſi ſubtilement faits, que le millier ne vaut pas plus de ſept à huit piſtoles. On a fait l'expérience, que dans un baſſin rempli de ces bagatelles, il n'y en avoit environ que pour dix écus. Ainſi toute la libéralité de ce puiſſant Monarque au jour de ſa naiſſance, eſt un objet de cent écus. La Fête ſe termine par un magnifique ſoupé qu'il donne aux Seigneurs de la Cour,

avec lesquels il passe la nuit à boire.

Son revenu immense.

Cependant il n'est point de Princes dans l'Univers plus en état de répandre avec profusion & de signaler sa générosité. On trouve dans les Regîtres publics, que des quarantes Roïaumes qui composent l'Empire du Grand Mogol, ceux de Candahar, de Cabul, de Guzarate, de Cassimer, de Barampour, de Dely, de Bengale, d'Agra, d'Orixa, & un petit nombre d'autres lui rendent tous les ans cent soixante & quatorze millions, cinq cens mille roupies, c'est-à-dire, deux cens soixante & un millions, sept cens cinquante mille livres de notre monnoie; ce qui fait peut-être le tiers de son revenu.

A quoi il le consume.

Mais ces sommes immenses se dissipent entierement à l'entretien de ses troupes & de sa maison, dont la dépense est incroïable. Sa garde ordinaire est de douze mille hommes, sans comter les six cens Gardes du corps dont la Compagnie est composée, & un pareil nombre de jeunes hommes qu'il fait acheter &

exercer aux armes, pour être continuellement auprès de sa personne. Les frais de son Serrail absorberoient le revenu d'un Prince puissant. On va chercher au loin pour sa table tout ce qu'il y a de plus rare & de plus exquis, soit en gibier, soit en poisson. Comme il change de demeure pendant l'année, suivant la différence des saisons, & qu'elles sont très-éloignées les unes des autres, le transport de tant d'Officiers, de ses Femmes, de ses Gardes, de toute sa maison & de ses écuries, occasionne des dépenses énormes. Enfin il a des Palais ornés & entretenus dans plusieurs Villes, où il va passer quelques mois; & par-tout il regne une somptuosité sans exemple. Ces Princes sont dans l'usage de camper quelquefois sans être en guerre.

Somptuosité de ses Palais.

Un Voïageur exact (*d*), qui s'est fait une loi de ne raporter que ce qu'il a vû, nous aprend que le Palais d'Agra a quatre lieues de tour, & qu'il est fortifié de toutes parts.

(*d*) [illegible] p. 118.

Après avoir passé plusieurs cours & rues séparées par différentes portes, on arrive enfin à l'apartement du Prince qui est au centre de cette enceinte. Dans le premier sallon, on trouve une balustrade d'argent, où sont les Officiers de la garde, qui n'en permettent l'entrée qu'aux plus grands Seigneurs de la Cour. Elle conduit dans la chambre de cérémonie, où l'on voit une autre balustrade d'or, qui enferme le trône, fait d'or massif, & enrichi de diamans, de perles & de pierreries. Il n'y a que les fils du Roi qui puissent entrer dans cette balustrade, & qui aient permission de faire du vent avec un grand éventail, pour rafraîchir l'air, ou pour chasser les mouches.

D'où viennent ses richesses.

Il est vrai que l'on trouve des mines d'or & d'argent dans l'Empire du Mogol; mais elles ne fournissent qu'une très-petite quantité de cette abondance qui étonne & qui paroît incroïable. Son fonds le plus riche vient de ses pierreries, de ses cotons, de ses soies, de ses toiles, de

les étoffes, & de ſes cocos; il n'eſt point de Païs dans l'Univers, où toutes ces choſes ſoient plus communes. C'eſt de-là que l'Arabie heureuſe, la Turquie, la Perſe, les Provinces du Nord & de l'Europe, tirent tout ce qui leur eſt néceſſaire en ce genre; & ce commerce de tant de Nations tourne entierement à l'avantage du Prince & de ſes Sujets. Toutes achetent à prix d'argent des choſes qui y ſont très-communes, telles que le ris, le coton, la ſoie & ſes étoffes. Les Hollandois y portent l'or & l'argent qu'ils tirent du Japon, de la Chine, de Ceylan & de l'Europe; les autres Peuples n'y trafiquent point autrement, excepté le plomb que les Anglois y fourniſſent, & l'écarlate ou quelques autres marchandiſes qui ſe fabriquent en France. Le commerce des Mogols ne tend encore qu'à enrichir le Païs. Ils portent les vivres qu'ils ne peuvent conſumer & leurs toiles au Pégu, à Siam, aux Iles de Ceylan, de Sumatra, de Borneo, des Célebes & des Philippines, &

ils retournent chargés d'or, d'argent, de geroſles, de muſcades & de canelle, qui ne croiſſent pas dans l'Indoſtan ſupérieur. L'avidité qu'ils ont pour ces précieux métaux, leur a fait mettre le commerce ſur un tel pié, que les Marchands étrangers trouvent beaucoup plus d'avantage à négocier par échange, qu'à demander de l'argent pour les choſes dont les Mogols ont beſoin. C'eſt ainſi que le Prince tire des Chevaux de la Perſe. Enfin il eſt deffendu ſous des peines très-ſévéres de commercer autrement, & de laiſſer ſortir de l'or ou de l'argent monnoïé du Roïaume. Ils n'en lâchent que ce qui s'emploie dans les brocards & autres étoffes brochées; encore eſt-ce pour en retirer une plus grande quantité.

Valeur de la monnoie.

Le Prince eſt le ſeul qui en profite par les impôts exorbitans dont il accable ceux qui font le commerce, & par la poſſeſſion où il eſt de s'emparer des biens de ſes Sujets devant ou après leur mort. Mais l'eſpèce eſt peut-être plus rare parmi les parti-

culiers de ſon Empire, que chez tous les autres Peuples policés. On le voit par les monnoies qui ſont en uſage dans l'Indoſtan.

Leurs *Péches* (*e*), ou *Peïſes* ou *Pechas*, ſont une petite piéce de cuivre, qui ne vaut pas tout-à-fait deux liards de notre monnoie.

Le *Mamoudy* eſt la plus petite piéce d'argent; on l'évalue à dix ſols & demi: il faut vingt-ſix Peïſes pour un Mamoudy.

La *Roupie* d'argent eſt eſtimée trente ſols de France.

La *Roupie* d'or n'eſt connue que des Grands Seigneurs, & elle vaut quatorze Roupies d'argent, ou vingt & une livres.

Le *Theil* d'argent fait onze, douze ou treize roupies, monnoie courante.

Le *Maſſas* eſt une autre piéce, dont les onze & demi valent un *Theil* d'argent; & il faut dix de ceux-ci pour faire un *Theil* d'or.

Les grandes ſommes ſe comptent

(*e*) TAVERNIER, Voïage des Indes, chap. 2. DU BOIS p. 351. THEVENOT tom. V. p. 551.

dans le Païs par *Leks* ou *Laos*, par *Crouls* ou *Courous*, par *Padans* ou par *Nils*. Mais ces nombres ſont très-peu uſités.

Pour faire un *Lek* il faut cent mille *Roupies*; cent mille *Leks* valent un *Courou*; cent mille *Courous* un *Padan*; & cent mille *Padans*, un *Nil*.

Sa rareté. L'eſpèce eſt ſi rare parmi le menu peuple, qu'en pluſieurs endroits, & même à Surate, ville très-marchande, on ſe ſert pour monnoie, d'amandes extrêmement ameres, dont il faut ſoixante-huit pour une peïſe, ou environ deux liards. Quelquefois des coquilles ou des cornets de mer, que l'on apporte des îles Maldives, tiennent lieu d'argent; & leur prix augmente à proportion de ce que l'on eſt plus ou moins éloigné de la mer. Quoiqu'on rebatte la monnoie preſque tous les ans par ordre du Prince; il y a néanmoins un grand nombre de faux monnoïeurs dans les Indes (*f*), qui font des altéra-

(*f*) TAV. Voïage des Indes, c. 2. MANDELSLO, p. 312. Voïage des Holl. tom. [illegible]

tions

tions considérables au poids ou à l'aloi, & souvent à l'un & à l'autre. L'abus est si général, qu'il ne se fait point de paiement d'une somme un peu forte, qu'en présence d'un de ces Changeurs ou Banquiers qu'ils nomment *Karafes*, dont les Boutiques sont aux coins des principales rues. Ils ont une si parfaite connoissance de l'argent, qu'ils en découvrent aussi-tôt la fausseté, & que pour fort peu de chose ils le garantissent.

Division de l'Empire du Mogol.

Après ces remarques sur les richesses du Grand-Mogol, qui le font regarder avec justice comme le plus puissant Prince de l'Univers, il est nécessaire de faire connoître l'étendue & les principales parties de son Empire. On le divise en quarante Provinces, qui, excepté deux, ont toutes le titre de Roïaume, dont le nom est presque toujours tiré de la Capitale. Nous les considérerons, non pas suivant leur ordre politique, mais suivant leur ordre géographique, pour éviter la confusion.

Il y en a cinq à l'Orient qui ſont les Roïaumes

de Canduana
de Jeſual.
d'Udeſſa.
de Mevat.
de Patna.

Cinq au Midi, qui ſont ceux

de Bengala.
de Candiſch.
d'Orixa.
de Guzarate.
de Berar.

Six à l'Occident, qui ſont ceux

de Multan.
de Jeſelmera.
de Hajacan.
de Soret.
de Buchar.
de Tatta.

Neuf au Nord, qui ſont ceux

de Naugracut.
de Bankiſch.
de Siba.
de Cachemire.
de Pitan.
d'Attoch.
de Gor.
de Cabul.
de Kakares.

Quinze au milieu de l'Empire, qui ſont ceux

de Chitor.
de Narvar.
de Mavay.
de Mareuca.
de Bando,
de Sambal.
de Jeſupar.
de Bachar.
de Deli.
de Jemba.
d'Agra.
de Pegab, ou Lahor.
de Galior.
Rama Rages.

Et les Peuples d'Hendowns, Nations barbares.

Il eſt à remarquer que dans le nombre de ces Provinces, il en eſt quelques-unes qui ne dépendent pas abſolument du Grand-Mogol, mais dont les Habitans forment de petits Etats particuliers, vivant ſous des Princes qu'on nomme *Raïas*, ou dans une eſpece de gouvernement Républicain. Les uns & les autres ſont ſimples Vaſſaux ou tributaires de l'Empereur. Il eſt à propos de faire connoître les Villes principales de ce vaſte Empire.

Dans le Royaume de *Canduana*, que d'autres nomment *Siba*, à l'occident du grand Tibet, eſt une petite Province arroſée par le Gange, qui a ſon Prince particulier, mais Vaſſal du Grand-Mogol, & qui fait ſa réſidence ordinaire dans la ville de Canduana. Celle de Sirinager n'en eſt pas éloignée.

Udeſſa, Patna, Jeſual & Nevat, n'ont de remarquable que la douceur du climat, la beauté de leurs fruits & la fertilité de leurs campagnes.

Richeſſes de Bengale.

Bengale eſt très-connue par le nom qu'elle donne au plus grand Golde l'Aſie, & qui ſépare les deux Preſqu'îles des Indes. Ce Roïaume a près de deux cens cinquante lieues d'Orient en Occident ; on le regarde (*g*) comme le plus fertile de toutes les Indes en ſucre, en ſoie, en fruits, en ſalpêtre, lacque, cire, civette, opium, poivre & ris, dont il fournit les Provinces les plus éloignées. Le Païs eſt coupé de fréquens canaux, qui ſervent à l'arroſer, & à faciliter le tranſport des marchandiſes ; ils ſont bordés de Bourgs & de Villages bien peuplés, & de grandes campagnes de ris, de ſucre, de froment beaucoup plus gros que celui de l'Europe, de trois ou quatre eſpèces de légumes, de moutarde, de ſezanne pour faire des huiles, de grenadiers, de citronniers, d'orangers, & de quantité de petits mûriers pour la nourriture des vers à ſoie. C'eſt principalement dans cette contrée, que l'on

(*g*) MANDELSLO, p. [illegible] *& ſuiv.* THEVENOT, tom. V, p. 201 *& ſuiv.*

voit des Rinocerots & des Muſcs.

Les plus beaux joncs que l'on aporte en Europe viennent de ce Roïaume. Il y croît une eſpèce de petites cannes beaucoup plus déliées que l'oſier, dont les Habitans font des vaſes, qu'ils enduiſent de lacque en dedans, & qui contiennent toutes ſortes de liqueurs auſſi ſûrement que l'argent ou le verre. On y recueille une certaine herbe, qui pouſſe d'abord une tige aſſez haute de la groſſeur du doigt, enſuite des feuilles, & au-deſſus un gros bouton en forme de houpes. Les Indiens le filent, & en font des tapis, des couvertures, & de fort belles étoffes, ſur leſquelles ils repréſentent toutes ſortes de figures. Ses Cannes.

Ougli (*h*) ſur la rive occidentale du Gange, à vingt lieues de la mer, eſt devenue très-fameuſe depuis que les Hollandois s'y ſont établis. C'eſt leur plus grand Comptoir, après celui de Batavia, & l'endroit où le commerce eſt plus conſidérable. La Mine particuliere de Diamans.

(*h*) Voïez LULLIER. p. 50.

Compagnie Françoiſe y tient auſſi ſon Comptoir particulier. Elle en tire, dit un de nos derniers Voïageurs (*i*), diverſes ſortes de Malles-molles, des Caſſes, qui eſt ce que nous apellons des Mouſſelines doubles; des Doreas, qui ſont des Mouſſelines raïées; des Tangebs, qui ſont des Mouſſelines ſerrées; des Amans, ou toiles de cotton très-belles; mais qui ne ſont pas ſi belles que les Sanas qui viennent de Ballaſord; des piéces de mouchoirs de ſoie, de cotton & de malle-molles, & autres toiles de même nature. De Daca ſur la bouche la plus orientale du même Fleuve, ſortent les meilleures & les plus belles broderies des Indes, en or, en argent ou en ſoie, les fichus & les belles mouſſelines brodées que l'on voit en France. Chatigan dans la même contréee, un peu plus au midi, eſt auſſi une ville très-marchande. Chandernagor, Chincora aux environs d'Ougli, ſont encore célébres pour le

(*i*) LUILLIER, Voïage aux grandes Indes, page 57.

commerce, & la plûpart des Nations de l'Europe y ont leurs Comptoirs (*l*). Soumelpour, au septentrion de ce Roïaume, n'eſt pas moins intéreſſante par une mine de diamans (*ll*) qui ſe trouve aux environs. Elle n'eſt pas, comme la plûpart des autres dans le ſein de la terre, mais dans le ſable de la riviere de Gouel, que l'on remue avec ſoin dès le mois de Février, lorſque les eaux ſont baſſes. On commence à chercher depuis le bourg de Soumelpour juſqu'aux montagnes où le Gouel prend ſa ſource; ce qui fait un eſpace d'environ cinquante lieues. Il y a ordinairement huit ou dix milles perſonnes qui travaillent à cette recherche. C'eſt de-là que viennent ces belles pointes de diamans qu'on apelle *pointes naïves*. Mais il eſt rare de trouver de ces pierres d'une certaine groſſeur.

Les bornes meridionales de l'Empire du Grand-Mogol s'étendent de- Orixa.

(*l*) LULLIER, Voïage aux grandes Indes, p. 47 & ſuiv.

(*ll*) TAVERNIER, Voïage des Indes.

puis les embouchures du Gange juſqu'à ce les de l'Inde, ou *Sinde*, comme parlent aujourd'hui les peuples de ces contrées, & elles ſuivent le Tropique du Cancer. La Province d'Orixa (*m*), qui borne à l'Occident & au Midi celle de Bengala, a ſouvent fait un ſujet de guerre entre le Grand-Mogol & le Roi de Golconde. Le premier en eſt aujourd'hui Souverain, quoiqu'il la laiſſe ſous le gouvernement d'un Raïa. Sa Capitale qui porte le nom de Bengale, eſt une grande Ville bâtie ſur une montagne, où l'on fait commerce de diamans & de pierreries. On y voit une Egliſe dédiée à Saint Thomas, & un fort beau Palais bâti par les Rois de Golconde. Ses Villes principales ſont Mantipour ſur le Fleuve de Ganga, & Jagarnat ſur la côte maritime. Il y a dans celle-ci un fameux Temple d'Idoles, dont la premiere repréſente le Dieu *Reſora*, & les trois autres ſont ſa femme, ſon frere & ſa ſœur. La ſtatue de Reſora

(*u*) MAFFEY. *Hiſt. Indic.* MANDELSL. p. 289. DU BOIS, p. 648. THEVEN. p. 212.

eſt toute d'or & de pierreries, celle de ſa femme eſt d'or ſans ornemens, & les deux autres de bois de Sandal. Ce Temple a des rentes pour nourrir vingt mille hommes.

Les Roïaumes de Berar & de Candich ſont remarquables par quelques mines d'or & de pierreries que l'on y trouve.

Roïaume de Guzarate.

Une Preſqu'île qui eſt en bas des embouchures de l'Inde, renferme la plus grande partie du Roïaume de Guzarate, où ſont des richeſſes immenſes. Il n'y a point de Province (*n*) plus fertile dans toutes les Indes. Elle produit une ſi abondante quantité de fruits & de vivres, qu'elle en fournit aux Provinces voiſines. Cambaye, à la pointe du golfe oriental qui porte le même nom, eſt une Ville fort belle, fort grande, & fort agréable. Ses rues ſont larges, propres, & tirées au cordeau. Quoique ſon enceinte ait pour le moins deux lieues de tour, elle

(*n*) MANDELSL. p. 55 & 101. TAVERN. Voïage aux Indes. c. 5. THEVEN. p. 95.

eſt toute bâtie de pierres de taille ; & elle a douze portes que l'on ferme pendant la nuit. Au dehors de ſes murs ſont des Faubourgs très-étendus, & quinze ou ſeize jardins publics, environnés de murailles, & entretenus avec grand ſoin. Mais le commerce de cette Ville eſt peu conſidérable, parce qu'elle n'a point de Port où les grands Vaiſſeaux puiſſent entrer. Cependant les Hollandois & les Anglois y ont un Comptoir.

Leur ſuperſtition.

La ſuperſtition régne parmi ſes habitans plus que dans tout autre endroit des Indes. Obſervateurs rigides (o) des anciens dogmes de la métempſycoſe, ils entretiennent perpétuellement trois Hôpitaux, un pour les oiſeaux, un pour les chevres, & le troiſiéme pour les vaches. Les zélés leur mettent de la nourriture de différentes eſpèces ſur les grands chemins & dans la campagne. Ils reſpectent tous les inſectes quelques petits & hideux qu'ils puiſſent être. Les Benjans portent de

(o) Du Bois, p. 635.

petits balais à leur ceinture pour nétoïer les lieux où ils doivent s'asseoir & ceux où ils marchent, de peur d'écraser les fourmis ou autres reptiles qui pourroient s'y trouver. Il est de ces Idolâtres qui ont en horreur les Chrétiens & les Mahométans, parce qu'ils les voient se nourrir de la chair des animaux; quelques-uns portent la foiblesse & le scrupule jusqu'à ne vouloir rien manger de rouge, dans la crainte qu'il n'y ait du sang. Ils ont obtenu du Mogol à force d'argent, le privilege singulier de ne laisser tuer dans leur Ville ni veau, ni bœuf, ni vache; & si un Chrétien ou un Mahométan étoit surpris à transgresser cette deffense, sa vie ne seroit pas en sûreté. Ces païens ont dans la Ville un des plus magnifiques Temples du Roïaume, rempli d'idoles de toutes tailles, & la plûpart de figures monstrueuses (*p*).

Religion de Prêtres d'Amadabat.

Ceux d'Amadabat, dans le même Roïaume & presque sous le Tro-

(*p*) V. MANDELSL. p. 77.

pique, ne ſont pas moins inſenſés dans leur culte. Leurs Prêtres, nommés *Joghis*, n'ont pour tout vêtement qu'une ſimple écharpe en ceinture qui couvre ce que la pudeur & la bienſéance inſpirent de voiler. Ils ſe matachent le front de diverſes couleurs avec du Sandal, du Safran & autres drogues. Ils vivent dans une grande auſtérité & dans une pauvreté volontaire, s'attachant à la contemplation, comme les anciens Brachmanes, ſur leſquels ils enchériſſent par de nouvelles ſuperſtitions. Les Anglois ont dans cette Ville un Bureau ouvert pour le commerce.

Richeſſes & commerce de la Ville.

Il n'y a preſque point de nations ni de marchandiſes (*q*) dans toute l'Aſie que l'on ne trouve à Amadabat. On y fabrique des brocards d'or & d'argent, des tapis à fleurs d'or, quoiqu'au-deſſous de ceux de Perſe, des velours, des ſatins & des tafetas de toutes couleurs, des étoffes de

(*q*) MANDELSL. *ibid.* Recueil des Hollandois. T. VI, p. 395

ſoie, de laine & de cotton, & des toiles de cette derniere eſpèce. Les autres marchandiſes qui s'y débitent le plus, ſont le ſucre candi, la caſſonade, le cumin, le miel, la laque, l'opium, le dorax, le gingembre ſec & confis, des myrabolans, petits fruits de la groſſeur d'une prune, qui ſervent dans la pharmacie, du ſel armoniac & de l'indigo, que ceux du païs apellent *anil*, & qui y vient en grande quantité. La franchiſe de cette Ville, où l'on ne paie aucuns droits pour l'entrée ni pour la ſortie des marchandiſes, eſt la premiere cauſe de ce commerce univerſel & abondant. Il eſt permis aux étrangers d'y vendre & d'y acheter tout ce qui leur convient, excepté les choſes qui ſont de contrebande, comme la poudre à canon, le plomb & le ſalpêtre qu'il eſt deffendu de tranſporter; mais on en a aiſément la permiſſion du Gouverneur par quelque reconnoiſſance.

Le territoire & les dépendances d'Amadabat comprennent vingt-cinq gros Bourgs & près de trois

mille Villages, qui produiſent environ vingt millions de revenu. Le Gouverneur en rend une grande partie au Mogol: il en entretient par ordre de ce Prince un nombreux corps de troupes, tant pour les envoïer auſſi-tôt en tems de guerre, que pour contenir les brigands & les voleurs de grand chemin; quoiqu'il lui arrive ſouvent de les proteger en ſecret, & de partager le butin avec eux. Les ſépulcres que l'on voit autour de la Ville, ſont un objet de curioſité pour les voïageurs; les jardins admirables qui l'environnent, & qui ſont même en très-grand nombre dans l'enceinte, amuſent agréablement les étrangers pendant leur ſéjour; & ce plaiſir continue encore après leur départ, en voïageant dans des chemins tirés au cordeau & bordés d'un double rang de cocos, qui donnent de l'ombrage & du couvert dans toutes les ſaiſons. Cependant il faut avouer qu'ils n'aprochent pas de celui qui va d'Agra à Brampour, & qui ne fait qu'une ſeule allée de cent cinquante lieues d'Alemagne.

Le meilleur Indigo du monde, dit Mandelſlo, vient auprès d'Amadabat, autour d'un village nommé Chirchées, qui lui donne le nom. L'herbe dont on le fait, reſſemble à celle des carottes jaunes, mais elle eſt amere & plus courte, pouſſant des branches comme la Ronce, & croiſſant aux bonnes années juſqu'à la hauteur de ſix à ſept piés. Sa fleur reſſemble à celle du Chardon, & ſa graine à celle du Senevé. On la ſéme au mois de Juin, & on coupe la plante aux mois de Novembre & Décembre. On ne la ſéme que de trois en trois ans, & dans la premiere année, on coupe la plante juſqu'à un pié de terre. On ôte le bois, ou la tige de la plante qui a été coupée, & l'on met les feuilles ſécher au ſoleil. Après cela on les fait tremper quatre ou cinq jours dans une auge de pierre, contenant ſix ou ſept piés d'eau, que l'on remue de tems en tems, juſqu'à ce que l'eau ait attiré la couleur & la vertu de l'herbe; enſuite on fait couler l'eau dans une autre auge, où on la laiſſe repoſer

Indigo d'Amadabat.

une nuit. Le lendemain on tire tout l'eau de l'auge, & l'on paſſe à travers un gros linge ce que l'on trouve au fond, que l'on met ſécher au ſoleil; c'eſt-là le meilleur Indigo.

L'herbe repouſſe bien la ſeconde année aux troncs que l'on a laiſſés à la campagne, mais elle n'eſt pas ſi bonne que la premiere. Néanmoins on la préfere au *Gyngey*, qui eſt l'Indigo ſauvage, c'eſt pour cela qu'à la ſeconde année, on en laiſſe monter une partie pour en recueillir la graine. Celle de la troiſiéme année n'eſt pas bonne; & ainſi n'étant point recherchée par les Marchands étrangers, ceux du païs l'emploient à la teinture de leurs toiles.

La couleur du meilleur Indigo tire ſur le violet, & il ſent auſſi la violette quand on le brule. Les Indoſtans l'apellent *Anil*, & ils laiſſent repoſer la terre un an avant que de la reſemer.

Il y a une autre ſorte d'Indigo, ſi la deſcription qu'en donne Tavernier eſt véritable. C'eſt, dit-il, une herbe que l'on ſéme tous les ans après

que

que les pluies ſont paſſées, & qui reſſemble fort à du chanvre (mâle): ſa fleur eſt ſemblable à celle des cardes, & ſa graine a quelque raport à celle du Fenu grec. Elle croît comme le Genêt, aïant ſemblables racines, longues & étroites; la feuille plus large, aprochant de celle du Séné. Elle a de petites membranes, qui ſortant de celle du milieu, tirent par ondes au bord. Sa tige eſt de la hauteur d'une aulne, & de la groſſeur d'un pouce; on la coupe trois fois l'année.

L'Indigo de Saint Domingue en Amérique, dont nous tirons preſque tout celui qui vient en France, eſt encore différent des deux premiers. C'eſt un arbriſſeau de trois ou quatre piés de hauteurs, quand on le laiſſe croître, qui jette dès ſa racine pluſieurs tiges ligneuſes & noueuſes. Celles-ci pouſſent de petites branches de même nature; & à chacun de leurs nœuds, il ſort une petite côte longue d'environ deux à trois pouces, & garnie en toute ſa longueur de quatre à cinq paires de feuilles, qui ſe ter-

minent par une ſeule. Celles-ci ſont ovales, pointues, longues, de neuf à dix lignes, & larges de cinq à ſix. Elles ſont unies, un peu charnues, d'un aſſez beau verd, mais d'un goût & d'une odeur déſagréables. Il naît dans les aiſſelles de ces côtes garnies de feuilles, une petite branche longue d'environ deux pouces, & chargée comme en piramide de pluſieurs petites fleurs purpurines, très-ſemblables à celles de nos genêts. Le pupule de chaque fleurs devient enſuite un cornichon courbé, long d'environ un pouce, comme noueux, & articulé par pluſieurs cellules, dans leſquelles il y a une ſemence pâle & cylindrique. On jette pluſieurs de ces ſemences enſemble dans de petites foſſes tirées au cordeau, pendant la ſaiſon pluvieuſe; & l'on coupe la plante quand elle eſt à une certaine hauteur, avant qu'elle fleuriſſe. La maniere de préparer la pâte qui fait la couleur, eſt à peu près la même qu'à Amadabat; c'eſt-à-dire, de mettre les feuilles dans l'eau pendant quelques jours, de la remuer, de la paſſer & de la faire ſécher.

A trente-cinq lieues au Midi de Cambaye & environ à cinquante d'Amadabad, eſt la célébre ville de Surate, l'une des meilleures, des plus marchandes, des plus belles & des plus riches, non-ſeulement du Mogol, mais encore de toutes les Indes. Elle eſt ſituée à quatre lieues de la Mer, au Midi de la riviere de Tapta qui lui ſert de Port, où les Vaiſſeaux de médiocre grandeur, peuvent entrer à la faveur du flux. Les autres déchargent à deux lieues de la Mer, au village de Suhali, d'où l'on tranſporte les marchandiſes par terre. Surate.

Surate fut un des premiers objets de l'ambition des Européens. Les Portugais s'y établirent par la force preſqu'auſſi-tôt (r) qu'ils eurent connoiſſance de ſes avantages, c'eſt-à-dire, avant 1530. Les Anglois les y ſuivirent en 1609; les Hollandois en 1616; & les Fran-

(r) DELLON. Voïage des Indes. MANDELSL. p. 59. Dictionaire du Commerce HESIKIUS, *ad Univ.* Du Bois. Geogr. p. 634. LULL. Inſtruction pour le Commerce. p. 179 & 184. Recueil des Hollandois, T. VI, p. 397. THEV. p. 44, 72 & ſuiv.

çois en 1665. Les uns & les autres continuerent à embellir une Ville qui paſſoit déja pour la plus brillante de tout le païs. Ils y bâtirent des Hôtels & des Loges magnifiques. (C'eſt ainſi qu'ils apellent les maiſons qui leur ſervent de demeures & de magazins, quand le Chef ou l'Intendant du Commerce n'y fait pas ſa réſidence). Une partie des rues eſt pavée de porcelaine, & quelques maiſons en ſont revêtues avec un art qui ſaiſit d'admiration. Celles-ci ſont plattes par le haut, à la maniere des anciens Hébreux, des Romains & des Perſes modernes. Les riches ſont jaloux de ſe ſurpaſſer les uns les autres en embelliſſemens. Les meubles de leurs apartemens ſont ſuperbes, & la magnificence ſe fait voir juſques dans leurs ſtores. Ce ſont pluſieurs rangs de petites planches attachées obliquement ſur les fenêtres, & revêtues de nacres de perles, & d'écailles de tortues, de crocodiles ou d'autres poiſſons. Ils ſe deffendent ainſi des ardeurs du ſoleil, qui ſont extrêmes dans la

Zone torride où ils ſont placés ; & en affoibliſſant ſa lumiere, ils la rendent plus agréable par le mélange des couleurs que ſes raïons font réfléchir.

L'heureuſe ſituation de cette Ville y a fait fleurir le commerce dans tous les tems. On croit que ce pourroit être l'ancienne *Saraſira* ou *Barigaſa*. C'eſt-là que les Indiens ſe ſont toujours embarqués pour aller trafiquer ſur les côtes de la Perſe, de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Afrique juſqu'au Cap de Bonne Eſpérance, & dans l'île de Madagaſcar. D'autres faiſoient voile vers l'Orient, & alloient chercher la muſcade à la preſqu'île de Malaca au-delà du Gange, le geroſle aux Iſles Célébes, la canelle dans celle de Ceylan, les perles au Cap Comorin, le muſc à Bengale & à la Cochinchine. Les peuples de ces différens endroits y portent auſſi ce qu'ils ont de plus rare & de plus précieux, pour l'échanger contre des ouvrages que l'habileté des Indiens fait déſirer chez toutes les Nations. On

Son commerce.

trouve à Surate les plus beaux brocards des Indes, les plus riches étoffes de soie de toutes espèces, des toiles & des mousselines sans nombre, des porcelaines, des cabinets, des coffres ou autres ouvrages de cette nature, où l'on emploie l'or l'argent, les nacres de perles, l'ébene & l'ivoire. On y travaille l'or & l'argent en orfévrerie; on y taille les diamans & on les y met en œuvre avec un art & une adresse admirables. On y voit enfin des magazins immenses de soie (s), d'épiceries, d'aromates, de couleurs & de drogues pour la Médecine. Cette affluence de peuples & de richesses a fait que Surate est présentement la Ville la plus florissante, la plus riche & la plus marchande de toutes les Indes.

Misere de ses habitans.

Aussi elle rend chaque année au Mogol un tribut de plusieurs millions; ce qui épuise le peuple & le réduit à la plus grande misere. A peine lui laisse-t-on de quoi vivre & se loger. Les demeures de ces infortunés esclaves ressemblent plû-

(s) Tavernier en donne la liste. Liv. II. p. 373.

tôt (*t*) à des granges qu'à des maisons; n'étant bâties que de roseaux, enduits d'ordure de vache qu'ils détrempent avec de la boue pour remplir les vuides & empêcher que ceux de dehors ne voient entre les roseaux ce qui ce fait au dedans. Le Gouverneur de la Ville agrave encore plus ce joug que le Prince même. Depuis que sa charge est devenue fixe & venale, il semble avoir toute licence de se dédommager sur les habitans, du prix qu'il l'a achetée. Il a sur eux toute l'autorité du Mogol, & un pouvoir si absolu, qu'il peut faire mourrir qui bon lui semble & le dépouiller de ses biens. Les riches du païs (*u*) n'ont point de caroſſes pour se faire transporter. Leur voiture est un chariot, garni d'une petite balustrade d'un pié & demi de haut, qui porte sur quatre montans de fer plus hauts que les roues, & attachés aux deux extrémités de l'essieu, sans ressorts ni soû-

(*t*) TAVERN. Voyage aux Indes. c. 2.
(*u*) MANDELSL. p. 57 & 198. DU BOIS. p. 636. TAVERN. c. 22.

pentes, & posés simplement entre les roues. Au lieu d'y atteler des chevaux, ils se servent de bœufs que l'on dresse exprès, & qu'on nourrit d'une pâte composée de farine, de sucre, & d'un mélange de plusieurs sortes d'épiceries. Le soin que l'on en prend les rend prodigieusement gras, & presqu'aussi gros que des Eléphans. Il en est dont la paire coute mille écus. Ces sortes de voitures se nomment *Pallekis*; & celles que les valets, au lieu de bœufs, portent sur leurs épaules, s'appellent *Palanquins*.

Révolution des païs voisins de l'Indus.

Les Roïaumes qui suivent celui de Guzarate, & qui bornent à l'Occident l'Empire du Grand-Mogol, ne présentent ni le même commerce, ni les mêmes richesses ni la même fécondité. Ils comprennent tout le païs que les Grecs assujettirent en combattant sous les enseignes d'Alexandre. L'Inde dans son cours le partagé du Nord au Sud. Mais il faut remarquer que depuis l'invasion des Tartares, tout y a changé de face

ce, le culte, le gouvernement, les noms des contrées, du Fleuve & des Rivieres qui le groſſiſſent. Avant eux, la religion des Grecs, que leurs colonies y avoient introduite, étoit reçue preſque par-tout, à l'exception des endroits où dominoient les Brachmanes; à préſent tout eſt Idolâtre, Mahométan, ou Pytagoricien, ſectateur de la Métempſycoſe. Il eſt certain que la foi y fut annoncée & reçue de pluſieurs, même avec ferveur; mais à peine y trouve-t-on aujourd'hui les plus legeres traces de l'Evangile. Depuis Porus on voïoit un grand nombre de Rois régner en paix & avec gloire ſur le Trône de leurs peres, quoiqu'ils dépendiſſent eux-mêmes pour quelque choſe d'un Monarque ſupérieur, qui étoit plûtôt pour les proteger que pour leur faire ſentir le joug de la domination. Mais le Mogol a tout envahi; & plus on eſt élevé dans ſon Empire, plus on eſt expoſé à ſon avarice, à ſa jalouſie & à ſa colere. Enfin on ne connoît plus le Roïaume des Taxiles, celui de

Porus ou autres ſemblables ; on leur a ſubſtitué les noms barbares, de *Camboul*, d'*Hajacan*, de *Moultan*, de *Bouckor*, de *Tata*, & de *Soret*. Excepté l'Inde que l'on apelle *Sinde*, les Fleuves & les Rivieres ne ſont pas plus reconnoiſſables que les contrées. Le Choës ſe nomme aujourd'hui Cow ou Behat; l'Evaſpla, Nilab ; l'Hydaſpe, Chantrou ; l'Aceſine, Ravi ; l'Hydraote, Van ou Via ; & l'Hyphaſe, Chaul ou Sietmege.

Le Nord & le milieu de l'Indoſtan.

Alexandre n'aïant pas porté ſes conquêtes au-delà de l'Hyphaſe, les Grecs, & depuis eux les Romains, n'avoient qu'une idée très-confuſe des Provinces ultérieures à ce Fleuve. Depuis un ſiécle elles ſont très-fréquentées par ceux que l'intérêt ou la curioſité mettent au-deſſus des fatigues & des périls d'un ſi long voïage. Quelques-uns (*x*) nous en ont tracé la route dans un auſſi grand détail qu'on la pourroit ſavoir de Paris à toute autre Ville de France.

(*x*) MANDELSL. TAVERN.

Dans cet eſpace d'environ deux cens cinquante lieues de latitude ſeptentrionale & plus de trois cens lieues de longitude, qui comprennent les neuf Roïaumes qui ſont au Nord, & les quinze du milieu de l'Empire du Mogol, on pourroit nommer un grand nombre de villes, ſur leſquelles on trouveroit des anecdotes particulieres. Mais nous nous bornons à quelques-unes des principales.

Cachemire, qui a donné ſon nom au Roïaume qui le porte, eſt ſituée dans la partie ſeptentrionale de l'Indoſtan, en bas de cette fameuſe chaîne de montagnes que l'on apelle communément le Paropamiſe, où le Sinde prend ſa ſource. C'eſt une grande Ville ſans beauté (*y*), bâtie de bois, ouverte de toutes parts, & qui a environ trois quarts de lieue de longueur. Elle a au Midi un grand lac de quatre à cinq lieues de tour, qui ſe décharge par deux canaux navigables dans une Riviere qui tra- Cachemire.

(*y*) TAVERN. Hiſtoire du Grand Mogol. T. IV. THEV. p. 174 & ſuiv.

verſe la Ville, & qu'on y paſſe ſur deux ponts. De quelques îles que la nature a formées dans ce lac, les Cachemeriens en ont fait des jardins agréables, dont quelques-uns ſont publics. Ils en ont d'autres autour de la Ville; & ces peuples ſont ſi habiles dans cette partie de l'agriculture, que les Indiens ont donné à cette contrée, le nom de *Paradis terreſtre*. Leur adreſſe en ce genre inſpira l'envie aux Empereurs du Mogol il y a plus d'un ſiécle, d'y aller paſſer tous les ans une partie de la belle ſaiſon, pour jouïr des dehors agréables de Cachemire. Son Palais eſt le Temple de la ſomptuoſité, & ſes jardins ſont des lieux de délices. Un Empereur du Mogol diſoit qu'il aimeroit mieux perdre tout ſon roïaume que de ſe voir enlever Cachemire.

Caractere des Habitans.

Quelques veſtiges d'ancienne tradition montrent qu'il y a eu autrefois des Juifs établis dans ce Roïaume. Il eſt une contrée où tous les habitans ont un air de Juifs, & quelque choſe dans leurs manieres qui

les feroit croire descendus de ce peuple. On y voit encore une mosquée avec un bâtiment très-ancien qu'ils apellent *Tact-Soliman*, ou, suivant la langue du païs, *le Temple de Salomon*. Le nom de *Mousa*, qui veut dire Moïse parmi eux, y est fort en usage; & ils prétendent que le tombeau de ce Prophête Légilateur est à une lieue de la Ville. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette tradition est une pure fable du goût des Juifs qui l'ont inventée & répandue dans le païs. Les peuples de cette Province ont la réputation d'être beaucoup plus spirituels, plus adroits, plus propres à la poésie & aux siences que les autres Indiens. Ils sont aussi bienfaits qu'on peut l'être en Europe, leurs femmes sont très-belles; & c'est-là que les prennent les peuples du Midi qui vont s'établir à la Cour du Grand-Mogol, afin d'avoir des enfans plus blancs que les Indiens ordinaires, & de passer pour Mogols naturels.

Atok, *Raja*, *Moultan*, *Jengapor* & quelques autres Villes placées

Quelques Villes principales.

aux (ζ) environs de ces différentes Rivieres qui groſſiſſent le Sinde, ne ſont qu'un amas confus de maiſons mal en ordre, la plûpart auſſi ſimples & auſſi mal bâties que celles de nos Bourgs ou de nos Villages, quoique l'Empereur y ait des Palais. Les Habitans néanmoins y recueillent tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & ils y font un commerce très-conſidérable en Eléphans, en Moutons & en autre bétail. *Caboul* eſt le principal aport des Perſes & des Tartares pour ce négoce; & l'on compte qu'il s'y vend chaque année plus de ſoixante mille chevaux. Le vin & les vivres y ſont à vil prix.

Il y a dans cette contrée des peuples apellés Augans (*a*) gens forts & grands voleurs de nuit, qui ſe ſervent d'un remede ſingulier pour prolonger leurs jours. C'eſt la coutume chez preſque tous les Indiens, de ſe frotter la langue en ſe levant, avec une certaine racine qui les fait vomir en abondance. Ceux qui ha-

(ζ) MATY. BAUDRAN. TAVERN. DU BOIS.
(*a*) TAVERN. *l.* 6, *p.* 78.

bitent les frontieres de Perſe, ne vomiſſent pas beaucoup le matin; mais quand ils prennent leurs repas, dès qu'ils ont mangé deux ou trois morceaux, ils ſont contraints de ſortir pour les rejetter avec efforts, & ils reviennent manger d'un grand apétit. S'ils ne prenoient cette précaution, ils ne vivroient pas juſqu'à trente ans, & ils deviendroient comme hydropiques.

Deli & Gehan-Abad.

La réſidence de l'Empereur à Deli en a fait une des principales villes de l'Indoſtan. Elle eſt ſituée ſur la riviere de Gemené, qui la diviſe en deux cités. La premiere a conſervé le nom d'ancienne Deli (*b*), & n'eſt plus aujourd'hui qu'un Fauxbourg. La ſeconde s'apelle *Gehan-Abad*, c'eſt-à-dire, *Colonnie de Gehan*; parce que ce fut cet Empereur, biſaïeul de celui qui eſt à préſent ſur le Trône, qui la bâtit en 1625, pour en faire la Capitale de ſa Monarchie & ſa réſidence ordinaire. Dans celle-

(*b*) MANDELSLO. BERNIER. TAVERN. DU BOIS, THEVEN.

ci, toutes les maiſons ſont de grands enclos, au milieu deſquels eſt le logis, afin qu'on ne puiſſe aprocher des lieux où les femmes ſont renfermées. La plûpart des Seigneurs ne demeurent pas dans la Ville, ils ont leurs maiſons au dehors à cauſe de la commodité des eaux. On entre dans Gehan-Abad du côté de Deli par une longue rue, bordée à droite & à gauche de voûtes uniformes ſous leſquelles ſe tiennent les Marchands.

Abords du Palais.

Cette rue aboutit à une grande place où eſt le Palais, qui a une grande demie-lieue de circuit. L'enceinte eſt de pierres de taille avec des crénaux; & de dix en dix crénaux il y a une Tour; les foſſés ſont pleins d'eau & revêtus de pierres de taille. Le grand portail n'a rien d'extraordinaire, ni la premiere cour, où les grands Seigneurs peuvent entrer ſur leurs Eléphans. Elle conduit à un long & large paſſage, accompagné de beaux portiques, ſous leſquels il y a pluſieurs petites chambres, où ſe retire une partie de la garde

à cheval. Aux deux côtés sont les apartemens des femmes, & de grandes salles où se rend la justice. Au milieu de ce passage, regne un canal plein d'eau, qui dans des distances égales, forme de petits bassins. Delà on passe à une seconde cour, où les Omrhas, c'est-à-dire, les Grands du Roiaume font la garde en personne. Ils y ont leurs logemens de plein pié & leurs chevaux attachés devant leur porte.

Salle du Divan.

En entrant dans la troisiéme cour on voit en face le Divan, où le Roi donne audience. C'est une salle où l'on monte par sept à huit marches, & qui est ouverte de trois côtés. Trente-deux colonnes de marbre soutiennent autant de voûtes; & ces colonnes sont d'environ quatre piés en quarré avec leur base & quelques moulures. Lorsque l'Empereur Cha-Gehan fit bâtir cette salle, il ordonna qu'elle fût toute enrichie de ces merveilleux ouvrages de pierres de rapport, comme est en Italie la Chapelle du Grand Duc. Mais quand on en eut fait l'essai sur quelques co-

ſonnes à la hauteur de deux ou trois piés, on vit qu'il ſeroit impoſſible de trouver aſſez de pierres pour exécuter un ſi grand deſſein, & que la dépenſe monteroit à des ſommes exceſſives. On fut obligé d'abandonner ce projet, & de ſe borner à une peinture de diverſes fleurs.

Le Trône du Mogol.

Au milieu de cette ſalle, contre la muraille qui regarde la cour, eſt une eſpèce d'eſtrade, ſur laquelle on dreſſe le Trône où le Roi vient donner audience. C'eſt encore, à l'ancienne maniere des Orientaux, un petit lit de trois piés, & d'une magnificence qu'on ne croiroit pas, ſi elle n'étoit ateſtée par les témoins les plus ſinceres. Ce lit de repos eſt garni de ſes quatre colonnes, d'un ciel, d'un doſſier, d'un traverſin & de la courtepointe. Il ſemble que l'Empereur Cha-Gehan qui le fit faire vouloit y répandre toutes les richeſſes de ſon Roïaume. On l'eſtime près de deux cens millions. Il eſt tout reſplendiſſant d'or, d'argent, d'émeraudes, de diamans & de rubis qu'on y a répandus avec profu-

sion. Le ciel ou dais en est si chargé qu'on ne peut le regarder sans en être ébloui; l'or & les perles composent sa frange. Les colonnes qui le suportent en sont également couvertes. La garniture du lit avec le couvrepié que le Prince a sur lui, sont un ouvrage brodé d'or & de perles, & les piés sur lesquels le lit est apuïé, ne sont pas moins ornés que les colonnes. A chacune de celles-ci sont attachées les armes du Roi, sa rondache, son sabre, son arc, son carquois, ses fléches & autres choses de cette nature.

Ses Ecuries & ses Chevaux.

Non loin de la salle du Divan sont les grandes écuries sur lesquelles on remarque des particularités singulieres. Elles sont toujours remplies de très-beaux chevaux (*c*), dont le Mogol fait ses délices, & qu'il envoie rechercher en Turquie, en Arabie, en Perse & chez les Usbeks. On assûre que le moindre coute trois mille écus, & qu'il en est de dix mille, ce qui ne paroît pas croïable. Au devant de chaque porte des

(*c*) TAVERN. c. 6, p. 86.

écuries on pend une eſpèce de natte faite de bambou ou roſeau, qui ſe fend par bandes plus fines que celles de l'oſier; on les lie avec de la ſoie torſe qui repréſente des fleurs, & dont le travail demande beaucoup d'adreſſe & de patience. Ces nattes ſervent à empêcher que les mouches n'entrent. On ne ſe contente pas encore de cette précaution. Chaque cheval a deux Palfreniers, qui ſe relaient pour l'éventer continuellement. Le jour ils ſont ſur des tapis & la nuit ont leur met de la litiere faite avec leur propre fiente, deſſéchée au ſoleil & bien battue. Leur nourriture n'eſt pas moins extraordinaire. On leur donne tous les matins deux ou trois pelottes faites de farine de froment & de beurre, de la groſſeur d'un de nos pains d'un ſol. On n'accoutume les chevaux étrangers à cette ſorte de nourriture qu'avec beaucoup de peine; & ſouvent il faut que le Palfrenier leur tienne la langue d'une main, & que de l'autre il leur enfonce la pâte dans le goſier. Au

tems des cannes de sucre ou du millet, on leur en donne à midi; & sur le soir, ils ont une mesure de pois écrasés entre deux pierres, & trempés dans de l'eau. Jamais on ne leur donne ni foin ni avoine.

Agra. Ses Mosquées, ses tombeaux & ses bains.

Agra est la seule Ville de l'Indostan qui pourroit tenir lieu de rivale à Gehan-Abad. Elles possédent le Prince alternativement; leurs enceintes renferment chacune un Palais: Agra conserve même son trésor; mais depuis un siécle, les Mogols n'y résident pas si souvent qu'à Gehan-Abad. Les Mosquées, les Pagodes & les Tombeaux magnifiques que l'on y voit, montrent que cette Ville étoit la plus florissante des Indes. En 1638 (*d*) on y comptoit soixante & dix grandes Mosquées, parmi lesquelles il y en avoit six principales, où les Mahométans faisoient leurs dévotions les jours de fête. Dans l'une de ces dernieres est le sépulcre d'un de leurs Saints,

(*d*) MANDELSLO p. 115. Thevenot s'est fort étendue sur cette Ville, p. 98 & suiv.

qui a trente piés de long ſur ſeize de large. Les Indiens diſent que c'étoit un Géant, & le plus grand guerrier que leur Nation ait jamais produit. Il s'y fait de fréquens & de nombreux pélerinages, dont les offrandes aportent des ſommes prodigieuſes, qui ſervent à nourir tous les jours un très-grand nombre de pauvres. Ces Moſquées & leurs cours ſont un azile pour les criminels, & même pour ceux qui ſeroient menacés de la priſon par leurs créanciers. Le Grand-Mogol, quelque puiſſant qu'il ſoit, n'oſeroit pas même entreprendre d'en tirer un criminel, dans la crainte de violer le reſpect que ſa Religion lui inſpire pour ceux qu'on honore du titre de Saints. La femme de l'Empereur Cha-Gehan eſpéroit rendre ſa mémoire illuſtre, & mériter la vénération des ſiécles ſuivans par le mauſolée qu'elle fit bâtir près des murs d'Agra. Il n'en eſt point qui aproche de ſa magnificence (*e*). On fut vingt-deux ans à le bâtir, quoiqu'il y eût vingt mille hommes

(*e*) TAVERN. c. 7. p. 93.

qui y fuſſent inceſſamment occupés. On compte dans Agra près de huit cens bains ou étuves (*f*), dont le Grand-Mogol retire tous les ans des ſommes très-conſidérables ; parce que cette ſorte de purification faiſant un des premiers points du culte Mahométan, il ne ſe paſſe point de jour que ces lieux ne ſoient fréquentés par une infinité de peuples.

§. II.

De la Preſqu'île en deçà du Gange.

LA Preſqu'île en deçà du Gange eſt une vaſte région des Indes, qui forme à peu près la figure d'un cône renverſé. Elle eſt lavée des eaux de l'Océan à l'Orient, au Midi & à l'Occident ; les Etats du Grand-Mogol la terminent au Nord. Elle eſt ſituée dans la Zone torride, entre le ſeptiéme dégré trente minutes de latitude ſeptentrionale & le vingt & uniéme, ce qui fait une largeur de deux cens ſoixante-dix lieues du Midi

Preſqu'île en deça du Gange.

(*f*) MANDELSL. p. 116.

au Septentrion. La pointe par laquelle elle finit eſt apellée *le Cap Comorin.* De l'Orient à l'Occident, elle eſt entre le 89 & le 105^e. dégré de longitude ; ce qui lui donne 320 lieues dans ſa plus grande longueur. Les chaleurs exceſſives qui y regnent, rendent le tein des habitans beaucoup plus baſané que celui des peuples de l'Indoſtan propre ; mais le caractere du païs pour la fertilité & les richeſſes, eſt à peu près le même. Néanmoins, celle-ci eſt plus célébre par la multitude de ſes Ports, & par le commerce immenſe des nations Européennes.

Elle ſe diviſe en deux parties (g), ſuivant ſes régions maritimes. La premiere s'étend depuis Daman, à vingt-cinq ou trente lieues de Surate, juſqu'au Cap *Comorin*, & ſe nomme la côte de *Malabar*. La ſeconde commence au Cap & finit au Roïaume d'Orixa ; c'eſt la côte de Coromandel.

Côte de Malabar. La côte de Malabar renferme l'an-

(g) TAVERNIER, chap. 7. DU BOIS. DE L'ISLE.

cien

cien Roïaume de *Decan*, aujourd'hui *Cungan* ou *Viſapour*; celui de *Carnate* ou *Canara*, & celui de *Malabar*.

Viſapour eſt la capitale du Roïaume qui en porte le nom. C'eſt une grande villace, fermée de hautes murailles, où l'on prétend qu'il y a plus de mille piéces de canon de fer & de fonte, de toutes ſortes de calibre. Au-delà de cette enceinte, qui a deux lieues de circuit, on trouve encore cinq faubourgs ſpacieux, qui font les cinq lieues de tour que pluſieurs relations lui ont données. Par-tout, les maiſons ne ſont bâties que de paille & de bamboû, les portes en ſont ſi petites qu'il faut ſe baiſſer pour y entrer; il n'y a point d'autres meubles qu'une natte qui ſert de lit, & une foſſe dans la terre, où chacun bat le ris dont il a beſoin pour ſa famille. Au milieu de la Ville eſt le Palais du Roi, entourré de murailles & de foſſés; mais dont l'intérieur eſt auſſi ſimple que ceux du Grand-Mogol ſont magnifiques & ſomptueux. Autrefois les Rois

de Visapour étoient libres & indépendans, du moins depuis la destruction de ceux de Telenga ; mais l'Empereur Oramg-Zeb déclara une guerre si violente au Prince qui régnoit alors, qu'il l'obligea de se reconnoître pour son vassal & son tributaire en 1690. L'un & l'autre professent la Religion Mahométane suivant la secte d'Omar.

Le peuple, premiere victime des malheurs du Prince, ne peut acquérir par un rude & continuel travail que ce qu'il lui faut pour payer les différens subsides dont il est accablé, sous prétexte du tribut qu'il faut envoïer tous les ans au Mogol. A peine voit-on quelques personnes médiocrement riches, dans tout le Roïaume de Visapour. Parmi les habitans de la Capitale, quelques-uns sont Orfévres, d'autres travaillent en cuivre, en bois, en toiles ou en étoffes de soie qu'ils portent à l'étranger, ou qu'il vient acheter chez eux ; quelques-uns trafiquent en diamans, ou en perles, ou en laque ; & quoiqu'ils vendent leurs

marchandiſes fort cher, il n'en eſt point qui parviennent à la fortune. Le poivre eſt la ſeule choſe que ſon abondance y mette à un bas prix. Les Hollandois (*h*) en tirent conſidérablement de cette Ville & des environs. Ils ne l'achetent que ſept à huit écus le quintal; qu'ils évaluent en étoffes, quinquaillerie ou autres marchandiſes de l'Europe.

En ſuivant la Mer depuis Surate juſqu'à Goa, on trouve pluſieurs places maritimes qui n'apartiennent plus aux Indiens. Les Portugais ſe ſont emparés de *Daman*, ville aſſez bien bâtie pour le païs, entourrée de murailles, deffendue par des fortifications, & dont la juriſdiction s'étend ſur pluſieurs petites Villes d'alentour. On y voit des maiſons de Jeſuites, de Dominicains, de Cordeliers & d'Auguſtins.

Baſſaim ou *Bombaim* apartient aux Anglois, qui l'ont fortifiée & embellie, depuis qu'ils y ont établi un Burreau pour leur commerce.

Chaul ou *Chiul* dont les Portu

(*h*) MANDELSL. p. 223 & 231.

gais ſont maîtres, eſt comme cachée derriere les montagnes, avec un Port ſpacieux où les vaiſſeaux mouillent en ſûreté. La Montagne qui commande le Port, eſt deffendue par une bonne Citadelle.

Mingrala ou *Vingrela* n'eſt qu'un gros Bourg, où les Hollandois alloient prendre des vivres & des rafraîchiſſemens, lorſqu'ils vouloient enlever Goa aux Portugais, & d'où ils en tirent encore pour les Vaiſſeaux qu'ils envoient en différens endroits des Indes; car l'eau y eſt excellente & le ris parfaitement bon. Auſſi tous les Vaiſſeaux qui vont d'Orient à Surate, à Ormus & à la mer Rouge, mouillent ordinairement à la rade de Mingrala pour la même raiſon. Quoique les Hollandois s'en ſoient emparés, il ne s'y fait que cette eſpèce de groſſe toile qui ſert pour l'emballage des marchandiſes.

Goa & ſa ſituation

Ces places peu importantes, ſervent à relever le nom, les richeſſes & la magnificence de *Goa*, auſſi con-

que parmi nous que pourroit l'être une ville de France. Elle eſt ſituée au milieu de la côte de Malabar (*i*), preſqu'à égale diſtance de Surate & du Cap Comorin, dans une île qui a ſept lieues de tour, nommée Salſette, formée par les rivieres de Mandoa & de Quari, à deux ou trois lieues du rivage, où elles ſe perdent dans la Mer, après qu'elles ſe ſont réunies. Lors des grandes chaleurs, l'eau y eſt quelquefois ſi baſſe, qu'à-peine y en a-t-il deux piés. En d'autres tems, ce trajet eſt fort commode, les plus grands Vaiſſeaux y naviguent aiſément, & arrivent au port même de Goa, où ils n'ont plus rien à craindre. On le compte avec celui de Conſtantinople & celui de Toulon, pour les trois plus beaux Ports de l'univers.

Ses avantages & ſa ſituation donnerent envie aux Portugais de s'en

Guerres des Portugais pour s'en emparer.

(*i*) TAVERN. c. 7. MANDELSL. p. 246. DU BOIS, p. 640. Il eſt parlé fort au long de cette Ville, & des mœurs de ſes habitans dans le troiſiéme volumes des voïages des Hollandois, p. 636. & tom. 6, p. 424. THEVEN. p. 376.

emparer, comme ils s'étoient déjà mis en poſſeſſion à main armée de pluſieurs endroits de l'Afrique, des côtes de Perſe & des Indes. Alfonſe Duc d'Albuquerque, & Amiral d'Emmanuel-le-Grand, Roi de Portugal (*l*), la prit par ſurpriſe & par compoſition, le 16 de Février 1510. Zabaïm Dalcam, Prince de cette Iſle, fit de généreux efforts pour rentrer dans l'héritage de ſes peres, dont ces étrangers l'avoient exclu. Il implora le ſecours des Princes ſes voiſins; bien-tôt il ſe vit à la tête de cinquante mille hommes de pié & environ ſix mille Chevaux, & il chaſſa les Portugais de ſon Iſle, le 30 de Mai de la même année. Albuquerque ne pouvant ſouffrir qu'on lui eût ravi ſa conquête, profita d'une Flotte qui arrivoit de Portugal. Il alla bruſquement fondre ſur le Roi de Goa; il tailla ſes troupes en piéces, & le chaſſa lui-même de la Ville, ſix mois moins dix jours,

(*l*) MANDESL. pag. 246. Maffey raporte cette conquête fort au long. Hiſtoire des Indes, L. IV, chap. 7.

depuis qu'il y étoit rentré c'eſt-à-dire, le 21 de Novembre.

Adelham Schach Roi, de Decan ou Cungan, regarda comme un opprobre pour la Nation, de laiſſer une Ville auſſi importante ſous la puiſſance d'une ſimple Colonnie, dont les reſſources étoient ſi éloignées. Il réunit ſes forces & ſon artillerie, que l'on dit être très-conſidérables; il enleva la place aux Portugais, en 1586. Ceux-ci la recouvrerent quelque tems après. Il la reprit, & ils y rentrerent dans la même année. Le Prince voïant l'ardeur avec laquelle ils ſe portoient à deffendre leur conquête, renonça non-ſeulement à ſon deſſein, mais il craignit que la vengeance ne les attirât ſur ſes terres; il crut devoir en acheter la paix. Il fit un traitté avec eux, par lequel il leur céda la propriété du païs de *Saſette*, qui comprenoit ſoixante-ſept villages, douze autres de celui de *Bardes*, & trente de la contrée de *Tiſvary*. Les conditions furent, que ces habitans auroient la liberté du commerce par toutes les Indes,

excepté pour leur poivre, qu'ils seroient tenus de vendre aux Marchands de Goa, à peine de confiscation des vaisseaux & des marchandises.

Le tems rendit les Indiens infidéles à ce Traité. Déja les deux Nations s'étoient donné plusieurs sujets de mécontentemens réciproques, lorsqu'en 1635, les Portugais avertis que quatre vaisseaux Indiens alloient à Mocha & en Perse chargés de poivre, se mirent à la poursuite, les attaquerent comme coupables de contravention, tomberent avec fureur sur les Marchands & les Matelots, & emmenerent les Navires à Goa, où ils tuerent de sang froid tout ce qui restoit de l'équipage.

Ils y établissent l'Inquisition.

Ce trait de cruauté (*m*), & tant d'autres encore plus grands que l'on peut voir en differentes relations (*n*), rendirent les Portugais extrêmement

(*m*) Voïez un grand trait de cruauté & d'irréligion à l'égard de quelques François, en 1601. *Recueil des voïages des Hollandois*, t. 2, p. 444.

(*n*) V. TAVERN. c. 13, 14 & 15. DELLON. Inquisition de Goa. Mais cet Ecrivain Protestant, doit être lû avec précaution. Il a laissé trop exhaler son fiel.

odieux

odieux à tous les Indiens. L'établiſſement de leur fameuſe Inquiſition à Goa les fit craindre de toutes les nations de l'Europe, que le commerce obligeoit d'avoir communication avec eux dans les Indes. Ce redoutable Tribunal fut érigé il y a plus de cent ans, pour juger des cauſes de Religion ; mais les abus qui s'y introduiſirent de la part de quelques-uns de ſes Officiers tant ſupérieurs que ſubalternes, en ont altéré le premier eſprit qui n'avoit rien que de louable.

Deſcription de ce Tribunal.

Le Premier ou *Grand Inquiſiteur* eſt toûjours un Prêtre ſéculier, qui prétend avoir ſeul le droit de ſe faire porter dans un Palanquin, c'eſt-à-dire, en Chaiſe ; & pour qui on a beaucoup plus de reſpect que pour l'Archevêque & le Vice-Roi. Son autorité s'étend ſur toutes ſortes de perſonnes, Laïques & Eccléſiaſtiques, excepté ſur l'Archevêque, ſur ſon Grand-Vicaire, qui eſt toûjours un Evêque, ſur le Vice-Roi, & ſur les Gouverneurs qui le repréſentent ; encore peut-il les faire tous

arrêter, & inſtruire leurs procès, après avoir donné avis à la Cour de Portugal des crimes dont on les acuſe. Sa maiſon eſt compoſée de Gentilshommes, d'Ecuïers, de Pages, de Valets de pié, & d'un grand nombre d'autres domeſtiques; ſa dépenſe égale preſque celle du Vice-Roi. Le *Second Inquiſiteur* eſt un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique; les autres Officiers, que l'on nomme *Députés du Saint Office*, ſont pris des Dominicains, des Auguſtins & des Carmes Déchauſſés. Ce Tribunal a ſon Promoteur, ſes Procureurs & ſes Avocats pour les acuſés qui en demandent. Ceux que l'on apelle *Familiers du Saint Office*, ſont comme les Huiſſiers ou Sergens. Ce qui arriva à M. Tavernier, en 1648, eſt remarquable (*o*).

« Un Gentilhomme, dit ce voïageur, étant venu me dire de la » part du Grand Inquiſiteur, qu'il » m'attendroit ſur les deux ou trois » heures après midi, je ne manquai » pas de me trouver à la maiſon de

(*o*) Voïage, c. 14.

» l'Inquiſition ; & à mon arrivée, il
» vint un Page, qui me mena dans
» une grande ſalle, où un Officier
» me vint prendre pour me conduire
» dans la chambre où étoit l'In-
» quiſiteur. Après avoir paſſé deux
» grandes galleries & quelques a-
» partemens, j'entrai dans une pe-
» tite chambre, où m'attendoit l'In-
» quiſiteur, aſſis au bout d'une gran-
» de table faite en forme de billard
» & couverte d'un drap verd. Dès
» que je fus entré, il me dit que j'é-
» tois le bien venu ; & après que je
» lui eus fait mon compliment, il
» me demanda de quelle Religion
» j'étois ? Je lui répondis que je
» faiſois profeſſion de la Religion
» Proteſtante ; & lorſque que je lui
» eus dit que mon pere & ma mere
» avoient été dans les mêmes ſenti-
» mens, il m'aſſûra encore une fois
» que j'étois le bien venu, criant à
» ceux qui étoient proche, qu'ils
» pouvoient entrer. On leva auſſi-
» tôt un pan de la tapiſſerie, & je
» vis paroître dix ou douze perſon-
» nes, qui étoient dans une petite

» chambre à côté. Les premiers qui » entrerent furent deux Religieux » Auguſtins, qui furent ſuivis de » deux Dominicains, de deux Car- » mes Déchauſſés, & de quelques » autres gens d'Egliſe, à qui l'Inqui- » ſiteur dit d'abord qui j'étois; que » je n'avois avec moi aucun livre » deffendu; & même que d'achant » les ordres & les uſages de l'In- » quiſition, j'avois eu la ſageſſe de » laiſſer ma Bible à Mingrela, &c. » On peut voir d'autres particularités plus ſingulieres dans Dellon (*p*), quoique cet Auteur doive être lu avec quelque précaution.

Il y a dans Goa une ſi grande quantité d'Egliſes, de Couvens & de Chapelles, que la moitié ſuffiroit (*q*) pour une Ville beaucoup plus étendue & plus peuplée. La plûpart de ces édifices ſont bâtis & ornés en dedans avec une magnificence qui étonne; effet de la généroſité du Roi de Portugal, qui a

(*p*) Relation de l'Inquiſition de Goa, en 16[illegible]7.

(*q*) PIETRO DELLA VALLE, t. III, p. 176. LA MART. au mot *Goa*.

assigné des rentes à toutes les Egli-ses, & des pensions aux Communautés, à proportion de ce qu'elles sont nombreuses. Les Jesuites entr'autres y ont cinq maisons, toutes fort riches & nombreuses, comme on le voit par la relation de Mandelslo (r). Ils y conservent le corps de saint François Xavier, à qui l'on donne communément le titre d'Apôtre des Indes. Ce Saint arriva à Goa (s) en 1542, & en fit le centre de ses missions. Il mourut dix ans après dans l'île de Sancian à 23 lieues des côtes de la Chine; & en 1554, son corps fut raporté à Goa, où on le conserve, à quelques parties près, que l'on a distribuées ailleurs, comme un bras que l'on a envoïé à Rome.

Le Pere Bouchet, Missionnaire Jésuite, dans une lettre écrite de Pondicheri le premier d'Avril 1719, parle ainsi de Goa. On y voit (t) de tous côtés de très-jolies maisons,

Décadence de la Ville.

(r) Voïage. p. 239 & suiv.
(s) MAFFEY. L. XV, c. 5. BAILLET. Topographie. p. 213.
(t) Lettres édif. T. XV, p. 48.

des jardins utiles & agréables, des bois de palmiers plantés à la ligne, qui forment des allées à perte de vue. La Ville étoit autrefois comparable & même supérieure en beaucoup de choses aux plus belles villes de l'Europe; mais elle n'est plus ce qu'elle étoit il y a soixante ans. Il ne laisse pas d'y avoir encore de superbes édifices. Le Palais du Vice-Roi & celui de l'Inquisiteur, sont d'une magnificence achevée. Nous dirons dans la suite quelle est la cause de cette décadence.

Arbre triste. Il croît dans l'île de Goa un arbre singulier (*u*), que l'on apelle *l'Arbre triste*, parce qu'il ne fleurit que de nuit. Quand le soleil se couche on n'y aperçoit aucune fleur; & une demie heure après il en est tout couvert. Elles répandent une odeur suave; mais elles ne durent que jusqu'au moment où le soleil commence à donner sur l'arbre; alors les unes tombent & les autres

(*u*) DU BOIS. Géogr. p. 641. Voïages des Hollandois, t. II, p. 254, t. VI, p. 475. MANDELSL. p. 342 *& alii.*

ſe referment ; ce qui dure pendant toute l'année. Cet arbre eſt à peu près de la grandeur d'un Prunier, & ſes feuilles reſſemblent à celles de l'Oranger. On en met ordinairement dans les cours des maiſons, pour en avoir l'odeur & l'ombrage. Il croît fort promptement, & pouſſe de ſes racines beaucoup de rejettons. Quoique ceux-ci n'aient environs que trois piés de haut, ils produiſent autant de fleurs que les plus longues branches de l'arbre. Les Indiens en font le même uſage que du ſafran pour leurs mets & pour leurs teintures.

Roïaume de Carnate.

Goa eſt la derniere place conſiderable du Roïaume de Viſapour, borné au Midi par celui de Carnate ou Canara, qui comprend tout le reſte de la Preſqu'île, excepté les côtes occidentales. La Ville de *Narſing*, que d'autres nomment *Chandegri* ou *Biſnagar*, a quelquefois donné ſon nom à ce Roïaume, parce qu'elle en eſt la Capitale, & que le Prince y fait ſa réſidence. Il eſt

Biſnagar.

vrai que plusieurs Auteurs ont distingué Narsing de Bisnagar ; mais je pense comme Mr De la Martiniere, qu'ils se sont trompés ; & on le voit par la ressemblance de la description qu'ils nous donnent de ces deux Villes. Outre la situation avantageuse de Bisnagar (x), bâtie sur le sommet d'une haute montagne, elle est encore environnée d'une triple enceinte de murailles, dont la derniere a plus de trois lieues de circuit. Le Palais du Prince est élevé, spacieux, magnifique, entourré de fossés larges & profonds. On ne laisse entrer personne dans la Forteresse sans une permission expresse de sa part. Il acorde aux Européens & autres étrangers, de passer quelques jours dans la Ville en qualité de voïageurs ; mais il s'est fait une loi expresse de n'y en laisser établir aucun sous prétexte du commerce. Plusieurs néanmoins y ont fait un assez long séjour, pour nous aprendre qu'il n'est point de lieu dans les Indes où la justice soit administrée avec plus d'exactitude.

(x) Du Bois, Géograph. p. 646.

Le Roi de Biſnagar eſt Souverain des Provines de Canara, de Balabar & de Cingi dont il a chaſſé le Prince particulier. Il prend la qualité de *Roi des Rois, & Mari de mille femmes*; & il a fait quelquefois la guerre pour ſoutenir ces titres biſarres. Il a pluſieurs places bien fortifiées. Mais ſes canons ne ſont pas jettés en fonte comme les nôtres; ils ſont faits de plaques de fer épaiſſes jointes enſemble, & attachées avec des cercles de fer comme les tonneaux. Tous les ans il fait la viſite de ſon Roïaume, & la revue de ſes troupes, qui l'honorent comme un Dieu. Il peut lever cent mille hommes de pié, trente mille chevaux & ſept cens élephans. Auſſi les Européens le ménagent beaucoup, pour avoir ſes bonnes graces & la liberté du commerce dans ſes Etats, dont ils peuvent tirer des choſes précieuſes. Car ce païs eſt riche en mines d'or, d'argent & de diamans. On y pêche des amethyſtes & des ſaphirs dans quelques grandes Riviéres, où on les trouve attachés

Le Roi du Païs.

aux rochers. Ses habitans ſont Païens, & adorent particulierement le Soleil, en l'honneur duquel ils font une grande Fête tous les ans.

Villes du continent.

Dans l'intérieur de ce Roïaume on trouve pluſieurs Villes, ſur leſquelles il y auroit beaucoup de choſes curieuſes & intereſſantes à raporter. Mais nous ne pourrions entrer dans ce détail ſans ſortir de notre plan, & il faudroit pluſieurs volumes pour exécuter ce qui ne doit remplir qu'une partie de celui-ci. Il ſuffit de nommer *Raolconde* au-deſſus de Biſnagar, où eſt la plus abondante mine de diamans qu'il y aït dans toutes les Indes; Gandicot, célébre (*y*) par le nombre, la ſingularité, la biſarrerie & la magnificence de ſes Pagodes; auſſi-bien que Bezouer; enfin d'autres endroits, dont les campagnes produiſent le poivre, le gingembre, la rhubarbe, le ſucre, les noix de cocos, les palmiers & le ris en abondance. Cependant nous ne pouvons nous diſ-

(*y*) V. TAVERNIER, Voïages des Indes, tom. III, l. I, c. 18.

penser de reprendre la suite des Villes qui sont sur la côte de Malabar, depuis Goa jusqu'au Cap.

Onor, à dix-huit lieues de Goa, est une petite Ville qui apartient aux Hollandois (ζ), dont le Port, formé par deux rivieres, est vaste & assuré. Il est encore deffendu par une forte Citadelle, qui vaut beaucoup mieux que la Ville. Tout ce qu'il y a de personnes considérables y demeurent avec le Gouverneur, qui a permis à plusieurs Portugais de s'y habituer. Villes de la côte de Canara.

Barcelor en est à six lieues, & *Mangalor* à quinze. Ce sont deux des plus importantes Places du Canara (*a*); soit pour le commerce, soit pour la bonté de leur rade. Les Portugais y avoient des Forts, d'où les Canarins les ont chassés pendant qu'ils étoient occupés dans leurs longues & cruelles guerres contre les Hollandois. Mais la paix qui fut

(ζ) THEVENOT, L. II, c. 2.
(*a*) SAVARY, Dict. du Commerce. MAFFEY, L. X, c. 2, & L. XI, c. 2.

faite entre les deux Nations, aïant donné au Vice-Roi de Goa la facilité de ſe venger des Indiens, par des courſes qui ruinoient toute la côte; le Roï de Canara offrit aux Portugais de leur remettre les Forts de ces deux Places. Ils les refuſerent par la difficulté qu'ils trouvoient à les garder; il leur parut plus avantageux d'y établir deux Bureaux, pour recevoir la moitié des droits d'entrée & de ſortie. Suivant le célébre Pierre Davity (*b*), dans ſon grand ouvrage *Du Monde*; il n'eſt point de peuple plus pauvre & plus malheureux que celui de Canara; quoique en général, la miſere ſoit l'état & le ſort des Indiens, malgré toute l'abondance & les richeſſes du Païs. Leur culte eſt le comble de l'impudicité. Leurs *Joghis* ou Prêtres ont entheri ſur les Grecs dans l'uſage infâme du Phallus; ils adorent ſolemnellement le Dieu Priape, & il faut que les filles lui donnent leur virginité avec des indécences que l'on n'oſe écrire (*c*).

(*b*) Deſcription de l'Aſie, p. 553.
(*c*) Recueil des Voïages Holl. tom. VI, p. 436.

Mangalor est la derniere place du Roïaume de Canara, qui est séparé de celui de *Malabar* par une muraille d'environ vingt lieues, dont une extrémité touche à la mer, & l'autre à la fameuse montagne de Gate. Roïaume de Malabar.

Cananor, sur le bord de la mer, à quinze lieues de Mangalor, est un des premiers Païs connus des Portugais. Dans le second voïage aux Indes, sous la conduite de Pierre Alvarès Caprales, ils firent croire au Roi de Cananor que leur maître le Roi de Portugal les avoit envoïés des extrémités du monde (*d*) pour lui demander son amitié. Le Prince séduit par un compliment aussi flatteur fit alliance avec eux, & envoïa ses Ambassadeurs à Emmanuel Roi de Portugal. Il combla de bienfaits les Navigateurs; il permit à François d'Almeyda, Vice-Roi des Portugais aux Indes, de bâtir le premier Fort qu'ils y aient possédé, & il. Cananor.

(*d*) MAFFEY, Part. I, L. II, c. 5. Recueil des Voïages Hollandois, tom. VI, p. 439. MANDEL, p. 263. THEVENOT, L. II, c. 1.

y eut une liaiſon particuliere entre les deux Nations, qui agirent de concert pour faire fleurir le commerce. Mais la mauvaiſe conduite d'un Capitaine Portugais changea toute la face des affaires, en prenant un Vaiſſeau des alliés qui fut ſubmergé dans la mer par ſa réſiſtance. Cet acte d'hoſtilité irrita également le Roi de Cananor & ſes Sujets. Cinquante ans d'une guerre acharnée entre les deux Peuples, leur cauſa des pertes infinies, qui firent admirer le courage & la conſtance des Européens. De nouveaux ennemis leur enleverent ce qu'ils avoient acheté & conſervé au prix de tant de ſang répandu. Les Hollandois s'étant rendu maîtres de Granganor, de Cochin & de Coulan en 1663, jugerent qu'il leur étoit eſſentiel de ne pas laiſſer les Portugais à Cananor. Il les forcerent de ſe rendre par capitulation au mois de Février de l'année ſuivante, & ils firent un nouveau traité avec le Roi de Cananor, pour la ſûreté & l'avantage de la Compagnie Hollandoiſe. Le

Miniſtre Balée, qui étoit dans l'armée des vainqueurs, & qui a rapporté (*e*) cette guerre fort au long, dit qu'il y prêcha le premier Sermon en action de graces de cette conquête.

Calicut eſt la capitale d'un ſecond Roïaume de la côte de Malabar. Elle a trois lieues de circuit (*f*), ſans être enceinte de murailles; on y compte ſix mille maiſons, la plûpart iſolées & aſſez diſtantes les unes des autres pour avoir chacune leur jardin. Un Marchand peut en acquerir une pour vingt écus, & celles des gens du commun n'en coutent que deux. Il eſt vrai qu'elles ne ſont bâties que de gros morceaux de terre coupés par carreaux, que l'on fait ſécher au ſoleil, & qu'elles n'ont pour l'ordinaire que ſept à huit piés de haut. Ce Païs eſt un des plus beaux, des plus riches & des plus

Roïaume de Calicut.

(*e*) BALE'E, Deſcript. des côtes de Malabar & de Coromandel, c. 16.

(*f*) Recueil des Voïages Hollandois, tom. III, p. 61. tom. IV, p. 56. tom. VI, p. 441. Dans tous ces endroits il eſt parlé fort au long de Calicut & des mœurs du Païs. THEVENOT, p. 260.

peuplés de toute la Preſqu'île ; puiſque le Roi peut mettre cent mille hommes ſur pié, quoique ſes Etats ne s'étendent pas au-delà de vingt-cinq lieues, ſoit le long de la mer, ſoit dans le continent ; d'autres diſent trente ou quarante juſqu'aux montagnes. On y conſerve encore l'ancien uſage de la diviſion des Etats. Le premier eſt celui des Prêtres ou Bramines, qui tiennent compagnie au Roi pendant ſes repas, & qui écoutent avec beaucoup de reſpect ce qu'il dit. Le ſecond eſt celui des Gens d'épée ou Naires, que leur condition annoblit, quoique ſimples Soldats ; il leur eſt permis de porter l'épée, la rondache, la halebarde ou la pique quand ils ſortent. Le troiſiéme, eſt celui des Artiſans ; le quatriéme, celui des Pêcheurs. Le cinquiéme, celui des Ouvriers, qui recueillent le poivre, le vin & les noix, qui ſement le ris & le moiſſonnent.

Uſages ſinguliers du Païs pour les femmes.

Les maximes du païs ſur le mariage & ſur l'uſage des femmes ſont particulieres à ce Roïaume. Lorſque le

le Roi en épouſe une, il donne cinq cens écus à celui des Prêtres qu'il juge à propos pour paſſer la premiere nuit avec elle. C'eſt un uſage parmi les Nobles & les Marchands, de changer entr'eux celles qu'ils ont épouſées, croïant que c'eſt un moïen d'entretenir l'amitié; mais les enfans demeurent au pere. Une femme peut épouſer ſept maris, & jouïr de tous en même-tems. Lorſqu'elle devient groſſe, elle donne l'enfant à celui qu'il lui plaît, ſans qu'il puiſſe le refuſer. Quoiqu'elles marchent preſque nuës comme les hommes, elles ſont extrêmement occupées de leur ajuſtement, qui conſiſtent à être garnies d'or & de pierreries, tant aux oreilles qu'aux cou, aux bras, aux jambes & ſur l'eſtomac.

Le Roi y prend le titre de *Zamorin*; qui en ſa langue, veut dire *Empereur*. Il le porte ſuivant un ancien Réglement de Ceram Peroumal, ou Pereymal, qui ſe retira à la Meque pour y paſſer le reſte de ſes jours. Ce Prince (g) Souverain de

Loi particuliere pour la ſucceſſion à la Couronne.

(g) LA CROZE, Hiſt. du Chriſtianiſme des

tout le Malabar, partagea ſon Empire entre ſes parens & ſes amis, & donna lieu à cette multitude de petits Rois dont ces côtes ſont remplies. Mais il voulut que celui de Calicut eût le titre de Zamorin. Tout le Païs l'honore comme un Dieu; & c'eſt peut-être par reſpect pour lui que l'on obſerve ſi exactement une loi biſarre, dont on le croit auteur. Lorſque le Zamorin de Calicut meurt, ce ne ſont pas ſes enfans qui lui ſuccedent, on met ſur le Trône un fils de ſa ſœur: parce que les Bramines aïant eu les premieres faveurs de la Reine, & demeurant ſans ceſſe auprès d'elle pour lui tenir compagnie, on préſume que les enfans qu'elle met au monde leur apartiennent plûtôt qu'au Roi; au lieu que les fils de la ſœur du Prince ſont véritablement du ſang Roïal.

Prince avec les Portugais.

On peut juger des forces de ce Prince par les armées qu'il mit en campagne contre les Portugais l'an 1503. Calicut fut le premier endroit des Indes où ces illuſtres Na-

Indes, L. I, p 44. MANDELSLO, p. 267 & ſuiv.

vigateurs terrirent. Ils gagnerent d'abord l'amitié du Zamorin par leurs préſens & par leurs diſcours artificieux. Bien-tôt elle ſe convertit en haine implacable. Maffey (*h*), Hiſtorien des Portugais, & par conſéquent ſuſpect quand il s'agit de leur conduite, en diſſimule la raiſon. Le Zamorin marcha contr'eux avec deux cens Vaiſſeaux de guerre, tels qu'ils ſont en ce païs là, & ſoixante mille hommes. Calicut & Panana, lieux de plaiſance de ce Prince, ſervirent ſouvent de champ de bataille. La guerre ſe ralluma avec plus de fureur en 1529. Il aſſiégea la Forteresſe que les Portugais avoient fait bâtir à Calicut. Cent mille hommes qu'il avoit ſur pié l'emporterent d'aſſaut & la démolirent, ſuivant la Relation de Pierre Van-Caerdan (*i*). Mais Gautier Schouten (*l*), dit que les Portugais voïant le mauvais état de leurs affaires, la raſerent eux-mêmes.

(*h*) Hiſt. des Indes, part. I, L. II, c. 4.
(*i*) Recueil des Hollandois, tom. III.
(*l*) *Ibid.* tom. VI, *locis citatis.*

Priviléges des Chrétiens.

La ville de Calicut reconnoît pour ſon fondateur Ceram-Peroumal, protecteur des Chrétiens des Indes. Il leur donna avant que de ſe retirer tous les droits & priviléges de la Nobleſſe du Païs. En vertu de cette Ordonnance, ils ont le pas ſur les Naïres, les ſeuls Nobles qu'il y ait parmi cette Nation infidéle; & ce qui eſt encore plus eſtimable pour eux, c'eſt qu'ils ne dépendent que de leur Evêque tant pour le temporel que pour le ſpirituel. Cette faveur eſt d'autant plus grande que les Bramines ſont dans une extrême vénération auprès de ces Idolâtres. Nous en parlerons dans la ſuite en particulier.

Roïaume de Cranganor.

A dix-huit lieues environ de Calicut eſt la ville de Cranganor (*m*), capitale d'un petit Roïaume qui en porte le nom. Son Roi dépend du Zamorin en qualité de tributaire, & il n'eſt preſque qu'un Gouverneur héréditaire du Païs. Son Palais n'a

(*m*) V. LA MARTINIERE, & Recueil des Voïages Hollandois, tom. VI, p. 337 & 445.

rien que de très-commun. Du tems que les Portugais étoient maîtres de Cranganor, on y voïoit entre autres Egliſes, celle des Jeſuites, ou Peres de S. Paul, comme on les appelle dans le Païs, qui avoient un nombreux Collége & une belle Bibliothéque; les Religieux de ſaint François y avoient auſſi un Couvent. Comme il s'y trouve un grand nombre de Chrétiens de S. Thomas, ceux-ci avoient un Archevêque & une Egliſe Cathédrale. Mais depuis que les Hollandois eurent pris la Ville d'aſſaut le 15 de Janvier 1662, leur haine pour ceux qu'ils appellent Catholiques Romains, fit tort à ces Communautés Religieuſes.

La ville de Cochin, capitale du Roïaume qui en porte le nom, eſt diviſée en haute & baſſe (*n*), dont l'une eſt ſituée à l'embouchure d'une grande riviere nommée le *Mangati*, Roïaume de Cochin.

(*n*) MANDELSLO, p. 267. Recueil des Voïages Hollandois, tom. VI, p. 363. THEVENOT, tom. I, p. 261.

avec de bonnes fortifications ; elle apartient au Roi du Païs. L'autre, n'eſt qu'un Bourg ou les Portugais s'établirent dès les premieres années de leur navigation aux Indes. Mais les Hollandois la leur enleverent en 1662 ; & ils y font un très-grand commerce de poivre, qui, avec celui de Calicut, eſt le meilleur qui croiſſe dans les Indes. Les mœurs des Habitans & la confiance qu'ils ont aux Bramines, ſont les mêmes que dans toute la côte depuis Calicut. Ils ont une eſpèce d'arbres noirs dont ils font leurs batteaux d'un ſeul tronc, avec leſquels ils vont néanmoins juſqu'à Goa, & même plus loin en pleine mer.

Monts de Gate; ſéparation de deux climats.

Ce Roïaume s'étend au midi juſqu'au cap Comorin, & il eſt terminé au Levant par les montagnes de Gate, qui regnent à trente lieues de la mer dans toute l'étendue de la côte de Malabar, comme l'Apennin en Italie, & qui ſéparent en quelque façon deux Mondes, différens pour le climat. Tous les Voïageurs s'ac-

cordent à nous raconter de ces montagnes une circonſtance que l'expérience ſeule peut avoir apriſe & rendre croïable. Le Païs qu'elles ſéparent a deux ſaiſons entierement contraires dans le même-tems. L'hiver commence ſur la côte de Malabar (o) vers la fin du mois de Juin (p) avec un vent du Sud-Oueſt, qui vient de la mer, & qui regne pendant quatre mois ſur toute la côte, depuis Din juſqu'au cap Comorin. Alors la mer ceſſe non-ſeulement d'y être navigable, parce qu'il y a peu de havres où les navires ſoient en ſûreté & à couvert des orages mêlés d'éclairs & de tonnerres effroïables qui troublent l'air dans cette ſaiſon. On s'étonne au contraire de ce qu'en même-tems ſur la côte de Coromandel qui termine la Preſqu'île au Levant on jouïſſe d'un agréable printems & de la plus belle ſaiſon de l'année. Ainſi lorſqu'on en goûte les douceurs à Maſulipatan, on ſouf-

(o) MANDELSLO, page 250.

(p) C'eſt ce qui a fait dire à Q. Curce que les Indiens avoient l'hyver quand nous avons l'été, L. VIII, c. 9.

fre à Goa & aux environs, qui sont à la même hauteur de pôle, toutes les rigueurs de l'hyver hors la gelée. Il en est de même de Mengalor à Meliapour, de Cananor à Pondicheri, & même de Coulan à Tutucurin, qui ne sont éloignés que de trente lieues. Ceux qui font par terre le chemin d'une de ces côtes à l'autre, découvrent du haut des monts de Gate, d'un côté un air serain & temperé, & de l'autre, un païs couvert de brouillards, noïé dans les pluies qui y tombent avec abondance.

Vers la fin du mois d'Octobre (q), l'hiver finit sur la côte de Malabar & presque généralement dans toutes les Indes, même aux Roïaumes d'Orixa & de Bengale, & il commence sur la côte de Coromandel, où il dure quatre mois entiers, tandis que dans le reste du Païs le Ciel est dans sa pureté, & que la terre prodigue ses ornemens, ses richesses & ses bienfaits.

(q) Recueil des Voïages Hollandois, tom. VI. p. 506 & suiv.

On

On cite encore deux ou trois endroits où cette prodigieuse différence de saisons se fait sentir dans une distance peu considérable. A l'île de Ceylan, l'hyver commence au mois d'Octobre dans la partie septentrionale de l'île, au même-tems que sur la côte de Coromandel, dont elle n'est pas éloignée. Alors on goûte un été charmant vers les parties meridionales. Au contraire, quand Jaffanapatan jouit des douceurs de l'été, les Villes du Sud, telles que Columbo, Caleture, Pointe de Galles, Bellingham & autres, sont couvertes d'un air sombre & chargé, & il y tombe des pluïes continuelles. La même chose arrive dans une partie des îles qui sont à l'Orient. A Ceram qui est une longue île dans le voisinage d'Amboine, tandis qu'on a l'hiver en sa longueur, qui est du côté du Nord, à l'autre côté qui est au Sud, seulement à trois ou quatre lieues, on trouve la saison de l'été. Enfin à l'un des côtés du Cap-Rosalgate dans la mer d'Arabie, les Vaisseaux sont sur

leurs ancres ou naviguent en ſûreté, & à l'autre côté du même Cap, juſqu'aux côtes les plus reculées de l'Arabie heureuſe, les Vaiſſeaux n'oſent tenir la mer, les tempêtes y étant continuelles.

Il étoit néceſſaire de faire cette remarque ſur la variété des ſaiſons pour entendre & concilier les Voïageurs, dont les uns mettent l'hyver en été, & les autres l'été pendant les mois d'hyver. Après cette digreſſion, il faut reprendre la topographie de la Preſqu'île en deçà du Gange. Le Cap Comorin, qui eſt préciſément à la pointe méridionale des montagnes de Gate, fait la diviſion des deux côtés de la Preſqu'île. Celle de l'Occident, dont nous avons parlé, ſe nomme la côte de Malabar; celle de l'Orient que nous allons parcourir, s'apelle la côte de Coromandel. Les Paravas & les Maravas (r) qui en habitent le bas ſont des Idolâtres à peine connus. Cette eſpèce de détroit eſt célébre

(r) Recueil des Voïages Hollandois, tom. IV, p. 297.

par la pêche qui se fait au Cap & à Tutocorin (*f*) des plus belles perles qui soient aux Indes; ce qui lui a donné le nom de *Pêcherie*. On y trouve aussi sur les rochers qui sont au fond de l'eau, de l'ambre gris, aussi parfait que celui des Maldives & de Madagascar. Nous avons parlé assez au long des Perles; mais l'incertitude où sont tous les Naturalistes sur la nature de l'Ambre & sur la maniere dont il se forme, fait que nous n'osons hasarder nos conjectures (*t*).

La premiere Place qui se présente au sortir du Détroit est *Negapatan*. Lorsque les Portugais commencerent à s'établir dans les Indes (*u*), ce n'étoit qu'un simple Village ou un petit Bourg, dont ils firent une Ville assez considérable. Ils l'environnerent de murailles munies de fortifications, autour desquelles ils Negapatan.

(*f*) Voïages des Holl. tom. VI, p. 311 & suiv.
(*t*) Les Auteurs du *Dictionaire de Trévoux*. ont touché cet article avec autant de sagesse que d'érudition, sans vouloir donner leur sentiment particulier; & en effet il est difficile de se décider.
(*u*) Voïages des Hollandois, tom. VI, p. 300.

creuſerent un large foſſé. Comme ils poſſedoient la côte de la Pécherie & l'île de Ceylan, cette Ville étoit pour eux un grand abord. On y voïoit pluſieurs belles Egliſes & un Collége apartenant aux Jéſuites. Ils la conſerverent juſqu'en 1658, c'eſt-à-dire, environ ſoixante ans. Alors les Hollandois, qui s'étoient déja emparés de l'île de Ceylan, leur enleverent cette Place, avec le ſecours du Roi de Tangeor, qu'ils engagerent à trahir les Portugais. Auſſi-tôt ils y jetterent une nombreuſe garniſon; ils la munirent de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſa deffenſe; ils en firent une de leur principales Loges. Depuis cet établiſſement on y voit des Maures, des Benjans & des Indiens de toutes les Provinces, qui y font tranquillement leur commerce ſous la protection des Hollandois. Les environs ſont remplis de Pagodes, quelques-uns richement ornés, mais ſans goût; d'autres, obſcurs, ſales, mal-bâtis, & ſemblables à des fours à briques. Tous ſont remplis de figures horri-

bles que ces Idolâtres adorent comme leurs Dieux.

Tangeor n'en est qu'à vingt lieues, & cette Ville est la capitale d'une petite Principauté qui en porte le nom. Quoique le Prince & le peuple aient été de tout tems les ennemis implacables de la vraie Religion, on assûre cependant que les Chrétiens (*x*) ont dans cette Ville plus de 740 maisons. Tangeor.

Trangobar sur le bord de la mer, est aux Danois, qui l'acheterent en 1630. Elle n'étoit alors qu'un petit Bourg ; mais ils en ont fait une grande & belle Ville, qu'ils ont munie d'un Château & d'une Citadelle. Il y a une Eglise Catholique, trois Protestantes, une Mosquée & cinq gros Pagodes ; ce qui fait voir que cette Ville renferme des habitans de toutes sortes de Religions. Le Roi de Danemark y entretient des Ministres qui y prêchent le Christianisme suivant la Prétendue Réforme. On loue beaucoup leur zéle & leurs Trangobar.

(*x*) TREVOUX *au mot* TANJAOR.

42720

ſavantes Relations (*y*). Ils y ſont depuis 1707. Ils y ont fait venir une Imprimerie avec des Ouvriers ; ce qu'on n'avoit pas encore vû dans les Indes. Après avoir imprimé differens petits Livres de Religion tant en Malabare qu'en Portugais, ils ont enfin imprimé le Nouveau Teſtament (*z*) traduit par eux en ces deux Langues. Ils ont également traduit l'Ancien, & doivent travailler à préſent à le mettre ſous preſſe.

Pondichery. A dix-huit lieues en tirant vers le Nord eſt la ville de *Pondichery*, le bel établiſſement & le Comptoir principal de la Compagnie Françoiſe aux Indes. Quand nos Navigateurs s'en emparerent, elle ſe nommoit *Boudoutschery* (*a*), & c'étoit très-peu de choſe ; mais depuis elle a changé de face. M. Macerat y

(*y*) Je n'ai pas vû ces Relations, qui ſont en Allemand. Mais Abraham Du Bois, de qui cet article eſt tiré, p. 645, en fait un très-grand éloge, page 643.

(*z*) Il y en a un Exemplaire de la ſeconde édition dans la Bibliotheque du Roi à Paris, en langue Balis.

(*a*) Du Bois, p. 646.

établir aussi-tôt un Comptoir (*b*); on y bâtit un Fort, un Séminaire pour les Jesuites, une Maison pour MM. des Missions étrangeres, & un Couvent pour les Capucins. Les Hollandois, jaloux d'un établissement qui se formoit avec tant de succès & de rapidité, envoïerent trois mille cinq cens hommes de troupes reglées avec une redoutable artillerie & toutes sortes de munitions de guerre pour nous enlever cette conquête. Cent cinquante François qui en composoient toute la garnison, leur résisterent par mer & par terre pendant dix à douze jours, malgré toute la violence & la fureur des assauts. Enfin acablés par la multitude, ils furent contraints de se rendre à des conditions plus honorables que leur mauvaise fortune n'auroit pu les esperer. Ils sortirent de la Ville le 3 de Septembre 1693, avec armes & bagages; mais les Hollandois rendirent la Place en 1698, après la paix de Riswich, comme on en étoit convenu dans le

(*b*) Mémoires du Tems. LEVILLIER, p. 98.

articles du Traité ; & depuis nous y avons un Evêque réſidant.

Le changement que Meſſieurs de la Compagnie y ont aporté depuis qu'ils en ſont paiſibles poſſeſſeurs eſt preſque incroïable. Ils y ont une Forteresſe réguliere (*c*), où il ne manque aucun des ouvrages néceſſaires pour une bonne deffenſe ; elle eſt toujours fournie de munitions de guerre & de bouche, avec deux cens piéces de canon. On a rebâti la plus grande partie de la Ville, qui s'augmente & s'embellit de jour en jour. Les rues y ſont tirés au cordeau ; les maiſons des Européens y ſont de briques, bâties à la Romaine à un ſeul étage, parce qu'on y manque de bois & qu'on y craint les vents. Quoique celles des Indiens n'y ſoient que de terre mêlée avec une eſpèce de chaux, qu'ils font des coquilles d'huitres calcinées, elles ont leur agrément, parce qu'elles forment des rues droites. On y voit de belles allées d'arbres, à l'ombre deſquels les Tiſſerands travaillent ces

(*c*) Lettres édifiantes, tom. XV, p. 19.

toiles de coton ſi eſtimées en Europe.

Voici la Relation que nous en a laiſſée un Voïageur (*d*) moderne, qui fit le voïage en 1722. Pondichery eſt le premier des Comptoirs qu'ont Meſſieurs de la Compagnie dans toutes les Indes, & le ſeul lieu où les Hollandois & les Anglois n'en aient point. Depuis quelques années Sa Majeſté y a établi un Conſeil Souverain. La Compagnie y poſſede de grands Domaines. La Ville peut avoir quatre lieues de circuit, & chaque Etat y a ſon quartier. Lorſque j'y paſſai, on y élevoit un nouveau Fort, quoiqu'il y en eût déja neuf autres petits pour deffendre la Place des inſultes des Maures. La Compagnie entretient pour ce ſujet un Gouverneur, un Commandant d'Infanterie, un Major, trois Compagnies d'Infanterie Françoiſe, & deux à trois cens Topaſes, qui ſont gens du païs, élevés & habillés à la Françoiſe, que les Miſſionaires ont inſtruits dans la Religion Catholique.

(*d*) LUILLIER, Voïage aux Indes, p. 33.

La Compagnie, comme Souveraine de Pondichery & de ſes dépendances, y fait battre monnoie au nom du Roi. Elle ne reçoit point dans le commerce les *Coris* (*e*), qui ont cependant cours dans le Païs, quoique ce ne ſoient que de petits coquillages, dont les vingt valent un liard. On s'y ſert de *Caches*, petite piéce de cuivre qui vaut un denier; les plus groſſes piéces d'argent y ſont de quatre ſols; & leurs Louis qu'ils nomment *Pagodes*, valent une demie piſtole. Sans doute que le prix du métal eſt proportionné à cette légere ſomme.

Ce Païs, où les ſables dominent, ne produit que du Ris & très-peu d'herbes potageres. On y recueille cependant (*f*) une eſpèce de groſſes raves, de l'oſeille, des épinars, des petites citrouilles, apellées Giromons, de la chicorée, des choux blancs, des concombres; mais tous ces légumes ont un goût different des nôtres. Il y croît quantité de

(*e*) LULLIER, Voïage aux Indes, p. 188.
(*f*) *Ibid.* p. 30.

citrons, quelques oranges, des bananes, des grenades, des patates, des melons d'eau, qu'on nomme ainſi parce qu'ils ſe réduiſent preſque tout en eau, & qu'ils viennent dans des marais, & d'autres fruits particuliers que l'on ne connoît point en Europe. On y trouve toutes ſortes de volailles, du gibier, quelques Bœufs & Vaches, & une grande quantité de Buſles, dont les gens du Païs ſe ſervent pour le tranſport des fardeaux. Enfin on y voit des Cocotiers en abondance. Cet arbre eſt ſi extraordinaire & en même-tems ſi précieux, qu'il mérite quelque place dans cette Hiſtoire.

Le Cocos ou Palmier.

Le *Cocos*, que d'autres nomment *Palmier des Indes*, eſt un grand arbre d'une ſeule tige (*g*), qui n'a jamais plus d'un pié de diametre, qui s'éléve à cinquante de haut, toujours en droite ligne, & s'élague de lui-même. De ſa cime naiſſent quelques branches légeres avec des feui-

(*g*) MAFFEY, I part. L. VII, c. 7. MANDELS. p. 150. Voïages Hollandois, tom. I, p. 266, & tom. VI, p. 472. LULLIER, p. 31 & *alii*.

les quelquefois longues de vingt piés, que leur propre poids fait pencher, quoique très-délicates, qui forment une agréable chevelure, & une tête naturellement taillée en rond.

Sa Tige. Lorsque la tige est verte, elle renferme une moële blanche, semblable à du lait caillé, extrêmement tendre, d'un goût délicieux, & dont on ne doit pas craindre de manger avec excès, parce qu'elle ne peut faire aucun mal. Alors le bois est spongieux; il se coupe très-aisément; & les Indiens, sans crainte de l'endommager, y font des entailles de distance en distance, par lesquelles ils montent jusqu'au haut de l'arbre avec une vîtesse incroïable. Mais quelque-tems après qu'on l'a abattu, il se durcit au point qu'on le voit dans les morceaux que nous en avons. Il devient bon à brûler, à faire des mats, des planches, des timons, des épées, & des fléches, qui peuvent percer les cuirasses de fer. On y distingue trois sortes d'écorces. La premiere & la seconde

ſervent à enveloper les marchandiſes; la troiſiéme eſt ſi déliée qu'on en fait du papier (*h*), & qu'elle tient lieu de toile pour une infinité d'uſages.

A la cime, & immédiatement ſous l'endroit de la tige où naiſſent les branches, on voit croître pluſieurs gouſſes un peu aplaties, de la groſſeur & de la longueur du bras d'un homme. Elles conſiſtent en deux ou trois envelopes qui ſe rompent à meſure que le fruit qu'elles renferment pouſſe & groſſit. Alors paroît une grape figurée comme celle des maroniers, ou ſont attachés quatre-vingt ou cent petites noix de Cocos, dont il ne reſte que treize ou quatorze qui viennent à parfaite maturité. On voit ſur le même arbre des grapes de differens âges. Quelques-unes ſont en fleur, lorſque d'autres ont leur fruit déja formé, ou qu'elles ſont prêtes à être cueillies. Les Indiens n'attendent pas

Son fruit.

(*h*) Q. CURCE diſoit déja que quelques arbres des Indes avoient l'écorce ſi fine qu'on écrivoit deſſus. L. VIII, c. 9.

toujours pour couper ces noix qu'elles ſoient parvenues à leur dernier point de maturité. L'expérience leur a fait connoître que ce fruit a ſon utilité & ſes vertus particulieres en quelque-tems qu'on veuille le prendre. Quand la noix eſt encore verte, quoique déja de la groſſeur des deux poingts, on en tire preſqu'une chopine de liqueur, claire comme l'eau la plus pure, & auſſi fraîche que celle qui ſort des rochers. Outre que c'eſt la plus agréable liqueur qu'on puiſſe boire, elle étanche parfaitement la ſoif, elle rafraîchit le ſang, elle guérit les fiévres ardentes : lorſqu'on la prend chaude elle arrête le flux de ſang, & elle entre dans la compoſition d'un grand nombre de remedes dont elle fait le principal effet. Quand elle eſt un peu plus avancée, cette liqueur s'épaiſſit en dedans, & ſe mange à la cuilliere comme de la crême. Cette ſubſtance s'affermit inſenſiblement ; d'abord elle prend la conſiſtence, la couleur & à peu près le goût de nos cerneaux ; enfin elle

devient ſemblable à celle de la noiſette ou de l'amende, mais d'une ſaveur bien plus délicate. Les Indiens la rapent pour en mêler avec leur ris; & quand ils y ajoûtent du ſucre & de la canelle, c'eſt un mets très-délicat pour toutes ſortes de perſonnes. L'huile qu'on en tire eſt extrêmement douce; & ce n'eſt que par un effet de ſon abondance qu'elle ſe vend à vil prix, & qu'on s'en ſert pour les uſages les plus communs, qui en font une grande conſommation. La noix dont on l'exprime eſt ordinairement de la groſſeur & de la figure d'un melon ovale; quelquefois elle devient plus forte. Elle a une triple écorce, dont l'extérieure eſt très-brune & très-unie; la ſeconde, quand elle eſt ſéche, forme une eſpèce de filaſſe; la troiſiéme eſt une peau fort légere, qui ſe blanchit parfaitement, & dont tout le monde, même les principaux du Païs, font des bonnets. Mais avant que cette ſeconde écorce ſe deſſéche par la maturité, on l'aſſaiſonne comme les cardons d'Eſpagne,

& le dedans de la noix ſert de pain pour la manger. Il n'eſt point de matiere plus propre à être filée & qui ſoit d'un meilleur uſage. De la plus fine partie que l'on en tire après l'avoir cardée, on fait cette ſorte de toile que l'on nomme *Ecorce*; & de ce qui demeure en étoupe on en fait des cordages & des cables plus propres pour les Vaiſſeaux, que tous ceux qui ſont d'autre matiere. Car cette écorce aimant les eaux ſalées, ſe reverdit lorſqu'elle eſt dans la mer, & tient en toute ſûreté les Vaiſſeaux flottans à l'ancre, non tant par ſa force & par ſa dureté, que par ſa verdeur & par ſa ſoupleſſe, qui la font étendre comme le cuir, & obéir au Vaiſſeau quand la mer l'éléve, ou reprendre ſa groſſeur naturelle quand il eſt en repos. Enſorte qu'il eſt extrêmement différent de nos cables, que leur propre force fait rompre très-ſouvent. Enfin de la coque même qui enferme immédiatement le fruit on fait des coupes, des vaſes à boire, ou d'autres ornemens qui devien-

nent

nent de grand prix par les figures que les Indiens y deſſinent avec un art admirable, & par les riches garnitures dont ils les montent. Il n'eſt pas rare d'en voir en France dans les cabinets des Curieux.

Vin que l'on en tire.

L'art & l'experience ont enſeigné aux naturels du Païs, la maniere de tirer du vin (i) de cet Arbre, à qui la nature ſemble avoir donné la vertu de toutes les plantes. Pour cet effet, ils coupent une fleur ou une gouſſe entiere, & ils attachent en cet endroit une eſpèce de cruche, qu'ils collent à l'arbre hermetiquement, afin que l'air n'y entre pas, & ne faſſe point éventer la liqueur ou la ſève qui y diſtile ſans ceſſe. Lorſque le vaſe en eſt rempli, ils la font bouillir, & elle acquiert par le feu le goût & la qualité du vin, quoiqu'elle fût auparavant ſemblable à du petit lait. Quand les Indiens veulent avoir de bon vinaigre, ils expoſent cette liqueur au ſoleil; &

(i) Les Anciens leur connoiſſoient déja cette adreſſe. V. PHILOSTR. *in vit. Apollonii.* L. II, c. 7. Q. CURT. L. VIII, c. 9. STRABO, L. XV, p. 699 & 709. ATHEN. L. XII, p. 652.

pour en faire de l'eau-de-vie très-forte, ils la distillent à l'alambic. Ils en font aussi du sucre, qu'ils apellent *jacra*; mais comme il est brun, ils ne l'estiment point, parce qu'ils en ont assez de blanc. Les Portugais en mêlant des raisins secs & quelques autres drogues avec la sève telle qu'elle sort de l'arbre, en font un breuvage qui a le goût & la force du vin d'Espagne.

Sa Moële. La moële qui regne le long de la tige sort à son extrêmité supérieure, quelquefois en pointe, quequefois en rond, enfermée dans une gousse; c'est ce qu'on nomme *palmite*. Le dedans est une substance blanche divisée par feuilles qui s'envelopent l'une l'autre fort serré. Elles servent à plusieurs usages. Quand on le mange crues, elles sont d'un goût exquis; on en met dans les potages comme les choux pommés; quelquefois on les sert en salades comme les laitues; enfin on les laisse sécher, & elles tiennent lieu du plus beau papier que l'on ait dans les Indes. Mais en ôtant ce palmite on risque de faire mourir l'arbre.

Il ne nous reſte à parler que des feuilles du Cocotier, qui ne ſont ni moins curieuſes ni moins utiles que les autres parties de l'arbre. Des Européens en ont meſuré, & en ont trouvé de vingt piés de long. Elles ont la figure d'une plume à écrire. Les Indiens ſavent les préparer & les rendre ſouples comme de la toile. Quelques-uns en font des vêtemens, d'autres en couvrent leurs maiſons; les Marchands s'en ſervent pour l'embalage; & les matelots en font des voiles pour la navigation. Ses Feuilles.

De tous les arbres qui croiſſent ſur la terre, il n'en eſt donc point dont on puiſſe tirer plus de ſervices que du Cocotier. Lui ſeul pourroit fournir à tous les beſoins de l'homme. Sa moële, ſa ſève & ſon fruit ſuffiſent pour nourrir les Indiens naturellement ſobres. Son bois ſert à conſtruire des vaiſſeaux, à bâtir des maiſons, & à faire des armes; ſes feuilles tiennent lieu de tuiles ou d'ardoiſes, & de voiles aux navires; enfin ſes différentes écorces ſont la matiere des couvertures du Païs,

des tapiſſeries, des nattes & de diverſes étoffes auſſi propres qu'utiles. Auſſi quand les Indiens voient un homme de bien ou d'induſtrie, ils diſent qu'il vaut autant que le Cocotier. Cet arbre eſt ſi commun dans pluſieurs contrées des Indes, qu'on en voit des forêts entieres.

Arbre qui ſe reproduit.

Sa deſcription nous engage à parler d'un autre qui n'eſt connu que dans ces Provinces orientales, & qui a toûjours fait un ſujet d'étonnement & d'admiration pour les étrangers. Sa tige (*l*) s'éleve d'abord comme celle des autres arbres; puis ſes principales branches ſe recourbant juſqu'à terre, s'y attachent par les filamens & les petits rameaux qu'elles pouſſent, & qui deviennent des racines. Le ſuc que la branche en retire la fait redreſſer & former un ſecond arbre. Les groſſes branches de celui-ci retombent comme celles du premier, elles prennent

(*l*) Voïage des Holl. T. VI, p. 475. Strabon en fait la même deſcription d'après Oneſicrite, L. XV, p. 694, & Diod. p. 560.

racine, se relevent, & ainsi successivement, jusqu'à ce qu'elles aient rempli tout le terrain qui environne le tronc principal, ou qu'on en ait arrêté les progrès; ce qui fait qu'on les nomme *Arbres de racines*. Ils pullulent tellement qu'on tient qu'un seul en produit dans un médiocre espace de tems, assez pour couvrir mille hommes de son ombre. Quand on a soin de diriger ses branches, le lieu où elles se provignent, fait des allées d'arbres & des berceaux très-agréables, où l'on se promene à couvert des ardeurs du soleil, qui sont extrêmes & presque insuportables dans les Indes méridionales. Ses feuilles ressemblent à celles des Coignassiers & ses fruits aux Olives, mais un peu aigres au goût.

Avant que de finir l'article de Pondichery, qui nous a jetté dans cette digression de naturalisme, nous raporterons encore une observation astronomique, importante pour la Géographie en général & pour la situation particuliere de cette Ville. Après plusieurs observations que

LIBRARY

l'on a faites ſur différentes éclipſes du premier ſatellite de Jupiter (*m*), on a trouvé que la différence du tems entre le Méridien de Paris & celui de Pondichery étoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78 dégrés ; & par conſéquent, comme dans les hypotheſes de l'Obſervatoire de Paris, la longitude de cette Ville eſt de vingt-deux dégrés trente minutes, il faut conclure que la véritable longitude de Pondichery, eſt de cent dégrés trente minutes. Par-là on peut voir l'erreur énorme dans laquelle ont été juſqu'à préſent les plus célébres Géographes. Monſieur Sanſon, d'ailleurs ſi eſtimé, met cette Ville par le cent dix-neuviéme dégré ; ce qui l'éloigneroit de Paris de plus de 450 lieues qu'elle ne l'eſt ſuivant la régle inconteſtable des aſtres. La conformité des dernieres cartes de Mr De l'Iſle avec ces obſervations, eſt le plus grand éloge que l'on puiſſe faire du ſavoir & de l'exactitude de l'Auteur.

(*m*) LA MARTINIERE.

Reprenons la suite de la côte de Coromandel. *Sadraſpatan* (*n*) eſt une petite Ville maritime aſſez peuplée, que la Compagnie Hollandoiſe a priſe ſur les Alemans. On ne voit pas que ceux-ci aient eu d'autre aport aux Indes pour le commerce de la Compagnie d'Oſtende. Sadraſpatan eſt à deux grandes journées de Pondichery ; pour aller de l'une à l'autre par terre on traverſe des deſerts & des forêts de Cocotiers ou Palmiers. Sadraſpatan.

Environ à la même diſtance eſt la ville de *Meliapour*. C'étoit la Capitale du Roïaume de Coromandel, lorſque les Portugais (*o*) s'en emparerent ſous le commandement de Cama. Surpris d'y trouver un nombre conſidérable d'habitans qui profeſſoient la Religion Chrétienne, & qui ſe nommoient *Chrétiens de ſaint Thomas*, ils changerent le nom de Méliapour, & l'apellerent *la ville* Meliapour & S. Thomé.

(*n*) Du Bois, p. 646.
(*o*) Maffey. Part I, L. II, c. 7. & L. VIII, & 22. Thev. p. 315 & 266.

de Saint Thomé. La tradition portoit en effet (*p*), que l'Apôtre saint Thomas y avoit prêché l'Evangile, & qu'il en avoit scellé la deffense par l'effusion de son sang, que la jalousie & la fureur des Brachmanes verserent sur une montagne voisine. Mais ceux qui ont confondu Meliapour avec Saint Thomé, ont été dans l'erreur. Ce sont deux Villes, quoique contigues l'une à l'autre (*q*); soit qu'elles l'aient toûjours été, ou qu'elles ne le soient que depuis les guerres d'Oramg-Zeb, qui n'en fit presque qu'un amas de ruines. Cette Ville a souvent changé de fortune & de Souverain. Monsieur De la Haye (*s*) envoïé aux Indes avec une Flotte de dix vaisseaux de guerre François, l'attaqua & l'emporta en peu d'heures au grand étonnement des Indiens, & nous en serions encore les maîtres, si on lui eût en-

(*p*) Voïez une grande Relation du P. Tachard dans le Recueil des *Lettres édifiantes*. Tome XII. MAFFEY, *locis cit.* MANDELSL. p. 287 & DU BOIS p. 646.

(*q*) Voïages Holl. T. III, p. 132.

(*r*) Lettres édifiantes, T. XV. Lettre du Pere Bouchet.

voïé

voïé du ſecours d'Europe. Le Roi de Golconde l'aïant recouvrée, craignit de la perdre une ſeconde fois, & fit démanteler la Forteresſe & la Place. C'eſt de ſes débris qu'on a augmenté la Ville de *Madras* ſituée un peu au-deſſus. Les Indiens, tant Païens que Mahométans, demeurent à Meliapour; & Saint Thomé eſt preſque rempli de Chrétiens, qui ſont ſous la domination du Roi ou Empereur de Carnate.

Paliacate & Pottapouli.

Les Hollandois ſont maîtres de la côte ſupérieure (*r*) juſqu'à Maſulipatan. Ils ont un Comptoir établi à *Paliacate* dès l'année 1606, où ils ſont un commerce très-conſidérable, auſſi-bien qu'à *Pottapouli*. Pour s'aſſûrer la poſſeſſion de Paliacate, ils y ont bâti un Fort apellé *Le Gueldres*.

Maſulipatan.

Maſulipatan, aujourd'hui ſi renommée en France, eſt ſituée à l'embouchure du fleuve *Criſna*. Elle appartenoit (*t*) autrefois au Roi de

(*s*) MANDELSLO, p. 288.
(*t*) Lettres Edif. T. XV, p. 27.

Golconde, mais elle eſt préſentement ſous la puiſſance du Mogol. La commodité de ſon Port y a attiré des Marchands de toutes les nations de l'Europe, pour enlever les toiles peintes qu'on y travaille, & qui ſont les plus eſtimées de toutes celles qui ſe fabriquent aux Indes. Néanmoins quelque grand que ſoit ſon commerce, c'eſt une Ville fort médiocre & mal bâtie, mais très-peuplée. Ce qu'on y raconte des chaleurs que l'on y reſſent, eſt preſque incroïable. Tous les ans au mois de Mai, il y ſouffle pendant ſept à huit jours un vent d'Oueſt qui échauſe plus le païs que le ſoleil même, quelqu'ardent qu'il puiſſe être. La chaleur y eſt alors auſſi grande que celle que l'on reſſent quand on eſt proche d'une maiſon qui brule. Dans les chambres les mieux fermées, le bois des chaiſes & des tables & le plancher y ſont ſi échaufés qu'on eſt obligé de jetter continuellement de l'eau deſſus. Les pluies qui tombent vers la fin de l'été, rafraichiſſent beaucoup l'air, ſans donner de froid; elles ſont ſi

abondantes qu'elles inondent tout le païs. Les habitans en reçoivent le même avantage que les Egyptiens tirent des débordemens du Nil. Ils ſément dans ces terres ainſi préparées, leur ris & leurs autres grains, ſans eſperer de pluies que huit mois après. En tout tems on y voit des arbres verds qui ſont alternativement chargés de fruits mûrs. On y fait deux moiſſons de ris ; & il eſt des terres que l'on dépouille trois fois. Cette abondance & la ſuperſtition des habitans, dont la plûpart ne mangent rien de ce qui a vie, mettent tout à bon marché. On y a huit poules pour quatorze ſols, un mouton pour onze, & le reſte à proportion. Toutes ces choſes ſont encore à plus vil prix hors de la Ville.

Le Roïaume de *Golconde*, dont Maſulipatan eſt le Port principal, s'étend depuis le golfe de Bengale juſqu'au Roïaume de Viſapour ; & du Nord au Midi, il eſt renfermé entre ceux de Berar & de Carnate. Anciennement il faiſoit partie d'un

Roïaume de Golconde.

vaſte Empire (*u*) dont le Souverain s'apelloit l'Empereur de Biſnagar, & comprenoit preſque toute la Preſqu'île depuis l'extrémité ſeptentrionale d'Orixa, juſqu'au Cap Comorin. Les Patanes, eſpèce de Tartares venus du Nord, le dépouillerent d'une partie de ſes Etats; une autre lui fut enlevée par les Princes Mogols qui s'avancerent de plus en plus vers le Midi, & les Généraux de ce Prince infortuné, ſe partagerent le reſte après l'avoir trahi. C'eſt par eux qu'ont commencé les Roïaumes de Decan, de Viſapour & de Carnate, il y a environ deux ſiécles. Le Prince de Golconde a conſervé le titre de Roi; mais il eſt dépendant & tributaire du Grand Mogol.

Golconde qui a donné le nom à ce Roïaume, n'étoit qu'un jardin de plaiſance expoſé ſur une petite montagne lorſque Cotup-Cha, un de ces Généraux rébelles dont nous venons de parler, y bâtit un Fort

(*u*) Sur l'Hiſtorique de ce Roïaume, V. TAVER. T. III, L. I, c. 19. THEV. T. V, p. 190. Lettres Edif. T. XV.

pour ſe deffendre & ſoutenir l'entrepriſe de ſa rébellion. Délivré de toute inquiétude par la mort de l'Empereur ſon Maître, & paiſible poſſeſſeur du païs qu'il avoit uſurpé, il en fit un Palais, & ſes ſucceſſeurs l'ont tellement augmenté, qu'il a préſentement deux lieues de circuit. Ses murailles ſont bâties de pierres de taille de trois piés de long ſur trois de large, & elles ſont entourrées de foſſés profonds, partagés en pluſieurs baſſins ou étangs, dont les eaux ſe renouvellent ſans ceſſe. Le Prince n'occupe pas lui ſeul cette vaſte étendue de terrain. Il y a un grand nombre de ſuperbes Moſquées, où ſont les tombeaux des Rois ſes prédéceſſeurs & de leurs familles. Les grands Officiers de la Couronne, les Gardes, les principaux Eunuques, les Orfévres, les Jouailliers, les Graveurs & les Bijoutiers y ont tous des logemens proportionnés à leur état. En ſorte que Golconde peut autant être regardée comme une Ville que comme un Palais. Le Mahométiſme fait la

Religion du Prince & par conſéquent d'une grande partie de ſes ſujets. Ainſi les Temples du païs ne ſont pas remplis de ces figures monſtrueuſes que l'on voit dans les autres Roïaumes de la Preſqu'île. Ce ſont des Moſquées à la maniere des Turcs, où le peuple va réverer Mahomet & l'Alcoran. Les mines d'or, de diamans, de ſaphirs & d'autres pierreries qui ſont dans le Roïaume, ont rempli le Palais d'immenſes richeſſes. Mais s'il ſe trouve un diamant d'une certaine groſſeur, le Roi eſt obligé de le faire tailler ſécrettement, de peur que le Mogol ne le lui faſſe demander.

Le Bezoar.

Le Bezoar eſt une autre ſource de richeſſes pour ce Prince. Cet excellent contrepoiſon (*x*) n'eſt autre choſe qu'une pierre qui ſe forme dans l'eſtomac de certains animaux en pluſieurs endroits de l'Aſie. Tous les Naturaliſtes & les Voïageurs conviennent que le plus parfait ſe tire du roïaume de Golconde. Les mon-

(*x*) Voïez le Dict. de Trevoux.

tagnes où paiſſent les Chevres dans leſquelles ont le trouve, ſont à ſept ou huit journées du Palais, ſur les confins du roïaume d'Orixa; celui-là ſe vend quarante écus la livre. On trouve des bezoars dans quelques Vaches, qui ſont beaucoup plus gros que ceux des Chevres, mais on n'en fait pas tant de cas; & ceux qui ſont les plus eſtimés ſe tirent d'une eſpèce particuliere de Singes qui n'eſt pas commune. Ces bezoards ſont petits & longs; car il en eſt de toutes ſortes de figures. La couleur eſt auſſi différente. Il s'en trouve de noirs, de cendrés, de jaunâtres; pour l'ordinaire ils ſont d'un gris obſcur ou d'un verd très-foncé. La pierre eſt compoſée de pluſieurs petites couches ou envelopes, comme les oignons, qui ſont les unes ſur les autres, polies & luiſantes, celles du fond plus que les extérieures. Au centre eſt une petite cavité, dans laquelle on trouve un peu de poudre de même nature que la pierre, ou quelque paille, quelque brin d'herbe, du fruit, des féves, des mor-

ceaux de bois, ou un petit caillou qui ſert d'ame au bezoar, c'eſt-à-dire, qui a donné lieu à la production de la pierre, & qui en a été la baſe. Sa groſſeur eſt auſſi indéterminée. Il en eſt qui ne pèſent qu'une dragme, d'autres qui en peſent douze, quinze, & même davantage. Communément elles reſſemblent à un œuf de pigeon, à un rein, ou à une chateigne.

Pour éprouver ces pierres, on les frotte avec de la chaux détrempée dans de l'eau; ſi elles ſont bonnes, elles doivent devenir jaunâtres. D'autres frottent du papier avec de la craie blanche, enſuite ils y paſſent le bezoar; s'il eſt bon, les marques qu'il y fera ſeront vertes. Quelquefois on le met ſur un fer chaud, dont l'ardeur ne doit pas le diſſoudre; le parfait n'en doit rien ſouffrir. Enfin on le péſe & on le jette dans l'eau; ſi après l'avoir laiſſé tremper deux heures, il ne perd rien de ſon poids, c'eſt une marque qu'il eſt bon & véritable. Le Roi de Golconde tire un grand revenu

de celui que l'on trafique dans ſon Roïaume. Mais les droits du commerce des toiles ſont infiniment au-deſſus, auſſi-bien que ceux du *Tari*, ou vin de Cocotier, dont les femmes débauchées de Baſnagar occaſionnent une très-grande conſommation (y). Ce Roïaume eſt le dernier de la Preſqu'île en deçà du Gange. Il nous conduit à celle qui eſt au-delà de ce Fleuve.

§. III.

De la Preſqu'île au-delà du Gange.

Du Gange. ON chercheroit en vain des lumieres ſur ce païs dans les Livres des Anciens. Ils n'en avoient aucune idée au tems d'Alexandre, & ils ne le connurent que par les relations de ceux à qui le commerce ou la curioſité avoit inſpiré d'entreprendre ce long & pénible voïage. Etonnés les uns & les autres de la grandeur & la rapidité d'un Fleuve qui n'a point d'égal dans l'Aſie, ils

(y) Voïez TAVERN. T. III, L. I, c. 10.

en firent le *Phiſon*, l'un des quatre Fleuves du Paradis terreſtre. Joſephe eſt le premier que nous ſachions l'avoir écrit (ζ), & il a été ſuivi par pluſieurs Peres de l'Egliſe, Interprêtes de l'Ecriture & Théologiens modernes. Il eſt difficile de décider ſi ce ſont les étrangers ou les Indiens qui ont fait naître cette idée. Ce qui eſt de vrai, c'eſt que ceux-ci ſont pleins de reſpect pour les eaux du Gange. Perſuadés qu'elles effacent les ſouillures du péché, ils vont en foule s'y laver des extrémités du païs; parce qu'ils s'imaginent que ce Fleuve n'a pas ſa ſource dans le ſein de la terre; mais qu'il deſcend du ciel dans le Paradis de *Devendre*, & de-là dans l'Indoſtan. Rien n'eſt plus puérile que les fables contées (*a*) par les Bramines à ce ſujet. Cependant la confiance que le peuple a en eux, leur donne toute autorité. Le Mogol (*b*) & le Roi de

(ζ) V. M. HUET, Situation du Paradis Terreſtre. c. 7.

(*a*) V. ABRAH. ROGER, Vie & Mœurs des Bramines. Part. II, c. 19.

(*b*) THEV. Voïage des Indes, c. 40, p. 207.

Golconde, ne boivent point d'autre eau que celle du Gange. Les étrangers au contraire, pretendent qu'elles eſt très-mal ſaine, & qu'on ne peut en boire ſans l'avoir fait bouillir. On voit ſur les rives de ce Fleuve un grand nombre de ſuperbes Pagodes, dont quelques-uns ſont d'une richeſſe immenſe; fruits de la généreuſe ſuperſtition des Indiens, qui s'imaginent honorer leurs Dieux à proportion de la grandeur des préſens qu'ils leur offrent. On peut juger du produit de ces offrandes par la multitude des caravanes, qui ne ſon interrompues dans aucune ſaiſon de l'année & qui arrivent de toutes parts. A certaines fêtes qui durent pluſieurs jours, on a vu quelquefois un concours de cent mille perſonnes, qui y étoient pour ſe laver. Mais la grande vertu de ce Fleuve & la ſeule qui pouroit le rendre eſtimable, c'eſt qu'il roule de l'or (*c*) dans ſes ſables; qu'il en jette ſur ſes rives; qu'on le met au premier rang de ceux qui donnent des pierres pré-

(*c*) HUET, *Loc. cit.*

cieuſes ; que le golfe de Bengale où il ſe décharge, abonde en perles & en pierres fines ; & qu'on en regarde le Gange comme la ſource.

Le païs qui eſt entre ce Fleuve & la Chine ſe nomme la Preſqu'île au-delà du Gange ; parce qu'en effet il s'avance ſelon toute ſa longueur dans la Mer. Les Géographes modernes lui donnent cinq cens trente lieues du Nord au Sud, & trois cens ſoixante d'Occident en Orient dans ſa plus grande largeur. On le diviſe en trois parties. La ſeptentrionale où ſont les Roïaumes d'Azem, d'Ava, de Pegu, de Laos & quelques autres peu connus. La méridionale qui renferme celui de Siam. L'Orientale, qui comprend ceux de Tonquin, de la Cochinchine & de Camboie.

Roïaume d'Azem.

Le roïaume d'*Azem* eſt à l'Orient des Etats du Grand-Mogol, au Nord de ceux du Roi d'Ava, & à l'Occident du lac Chiamay. A peine le connoiſſoit-on avant que Mirgimola,

Général d'Oramg-Zeb (*d*) en eût fait la conquête vers le milieu du siécle dernier. Il en conçut le dessein avec d'autant plus de confiance que le païs avoit été sans guerre l'espace de cinq ou six cens ans, & qu'on y avoit entierement négligé l'exercice des armes. Il ne lui fut pas difficile de vaincre de tels peuples. Une certaine tradition leur attribue néanmoins d'avoir inventé la poudre à canon, qui passa d'Azem au Pegu, & du Pegu à la Chine; ce qui a fait dire à plusieurs, que les Chinois étoient auteurs de cette découverte. On assûre que Mirgimola remporta de cette guerre plusieurs pièces de canons qui étoient toutes de fer.

Richesses & Gouvernement.

Ce Roïaume est un des meilleurs de l'Asie, & produit tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme. On y trouve des mines d'or, d'argent, d'acier, de plomb & de fer, dont le Roi s'est reservé la propriété, à condition qu'il ne tireroit aucun subside de ses peuples; & même afin de ne les pas fouler, il n'y emploie que

(*d*) TAVERN. T. IV, p. 189.

des eſclaves qu'il achete de ſes voiſins. Ainſi tous les païſans d'Azem ſont à leur aiſe, contre l'ordinaire du reſte des Indiens, qui n'ont que la ſervitude & la miſere en partage, au milieu d'un païs où ils devroient vivre dans les richeſſes & l'abondance. Il eſt deffendu par les Loix de laiſſer ſortir l'or du Roïaume & d'en faire de la monnoie; le peuple l'emploie en grands & en petits lingots dans le trafic, ſans qu'il ſoit permis de s'en ſervir avec les étrangers. Il n'en eſt pas de même de l'argent. Le Roi en fait battre des piéces de la grandeur & du poids des Roupies & de figure octogone; il eſt permis d'en tranſporter où l'on veut.

Religion du païs.

Quoique les Princes faſſent leur réſidence dans la ville de *Kemmerouf* à vingt-cinq ou trente journées de l'ancienne Capitale, qui portoit le même nom, leurs tombeaux & ceux de toute la famille roïale ſont dans la ville *d'Azoo* ſur la riviere de Laquia. Chaque Prince fait bâtir une eſpèce de Chapelle dans le Grand

Pagode pour y être inhumé. Perſuadés qu'après leur mort ils vont dans un autre monde, & que ceux qui meurent ſouillés de quelque faute ſouffriront beaucoup, principalement de la faim & de la ſoif, ils font mettre quelque choſe de précieux pour s'en ſervir dans le beſoin. On enterre avec le Roi les idoles d'or ou d'argent qu'il a adorées pendant ſa vie, un Eléphant vif, douze Chameaux, ſix Chevaux, un grand nombre de Chiens de chaſſe, croïant que toutes ces choſes lui ſeront néceſſaires dans l'autre monde. La barbarie ſe joint à la ſuperſtition dans cet apareil funebre. A la mort du Roi, les femmes qu'il a le plus aimées & les principaux Officiers de ſa maiſon ſe font mourir par quelque breuvage empoiſonné, pour avoir la gloire d'être enterrés avec lui & le ſervir dans l'autre vie. Si c'eſt un particulier, il faut que tous ſes parens & ſes amis aſſiſtent à ſes funérailles; & que chacun d'eux jette dans la foſſe les bracelets ou autres ornemens qu'il porte.

Roïaume d'Ava.

Les relations de ceux qui ont parcouru l'Orient, ne nous apprennent preſque rien du roïaume d'*Ava*, que l'on tient être deux fois plus grand que celui de France. Elles nous diſent ſeulement (*e*) que les immenſes richeſſes du Prince éclattent juſques ſur ſon Palais; que l'on aſſûre être d'une vaſte étendue, & doré ſur la plus grande partie.

Roïaume de Pegu.

Tout ce que les Hiſtoriens (*f*) nous raportent du roïaume de *Pegu* eſt tiré de Gaſpar Balbi, Vénitien, riche Marchand que ſon commerce y conduiſit en 1576. Suivant ſon témoignage, ce Roïaume fut expoſé à différentes révoltes, & le théâtre d'une guerre cruelle pendant tout le ſeiziéme ſiécle. Les Peguans ſont les plus malpropres & les plus ſuperſtitieux de tous les hommes. Ils entretiennent & adorent les Crocodiles, & ne veulent boire que de

(*e*) Mémoires de l'Academie des Sciences. an. 1692, p. 399. Edition de 1723. MANDELSLO. p. 294.

(*f*) MANDELSL. p. 292 & ſuiv. Voïage Hollan. T. III, p. 24 & ſuiv. LA MARTINIERE.

l'eau

l'eau des fossés où ces animaux monstrueux habitent, quoique pour en puiser ils s'exposent à un danger évident de perdre la vie, & que ce malheur arrive très-fréquemment. Ils ont cinq Fêtes principales dans l'année, qu'ils apellent *Sapans*, & qu'ils célébrent avec une magnificence extraordinaire. Dans l'une, le Roi & la Reine font un pélerinage à douze lieues de la Ville, où ils paroissent sur un char de triomphe tellement ornés de pierreries, que l'on peut dire sans hyperbole, qu'ils portent sur eux la valeur d'un Roïaume. Ce Prince puissamment riche, a dans la Chapelle de son Palais plusieurs Pagodes d'un prix inestimable. L'une est de figure humaine de grandeur naturelle & d'or massif, aïant sur la tête une triple couronne, chargée de toutes sortes de pierres précieuses, sur le front un rubis de la grosseur d'une prune, aux deux côtés de la tête les plus riches pendans qu'on ait jamais vus, & sur l'estomac une écharpe qui lui passe en baudrier, couverte de diamans &

de pierreries d'un prix ineſtimable. Deux autres Pagodes d'argent ſont aux côtés de la premiere & la ſurpaſſent de deux piés pour la hauteur. Une quatriéme paſſe pour être la plus riche de toutes, tant pour la quantité du métal que pour ſes ornemens. La cinquiéme n'eſt gueres moins eſtimée, quoique ce ſoit un ſimple compoſé d'étaim & de cuivre.

Talapoins ou Prêtres du Païs.

Les *Talapoins* ou Prêtres de Pegu ſont vêtus d'une longue robe d'un rouge brun, qui leur deſcend juſqu'aux talons; ils ne ſe couvrent point la tête & marchent les piés nuds. Ils ne poſſedent rien, mandient leur vie de maiſon en maiſon, & ne mangent qu'une fois par jour; le reſpect qu'on a pour eux, fait qu'ils ne manquent jamais. Ils ont toujours une petite cruche d'eau roſe pendue à leur ceinture; cette liqueur eſt fort en uſage dans le Roïaume, même pour les cérémonies de Religion. Ils prêchent tous les Lundis, & expliquent au peuple les loix & les traditions. Ces jours-là ils vont dans les rues frappant avec force

des baſſins de fer blanc pour éveiller les habitans & les apeller au ſermon. Les chefs ſur leſquels ils inſiſtent le plus, ſont de ne point tuer, de ne prendre à perſonne ce qui lui apartient, de ne cauſer ni tort ni déplaiſir, d'éviter l'impureté, les ſuperſtitions, & ſur-tout de ne pas rendre leur culte au démon. Mais leurs diſcours n'ont aucun effet ſur ce point. Le peuple attaché au Manichéiſme, croit que tout le bien vient de Dieu, & que le diable eſt auteur du mal qui arrive aux hommes; qu'ainſi il faut l'adorer pour qu'il ne leur en faſſe point. Cette idée eſt commune parmi les idolâtres des Indes.

Ceux du Roïaume de Laos.

Au raport du Pere Marini (g), les Talapoins du roïaume de *Laos* ou *Lao*, ſont tout différens de ceux d'Ava. On les regarde comme le rebut & la lie du peuple, pareſſeux & ennemis du travail. Leurs Couvens ſont autant de colleges & d'aſ-

(g) LA MARTINIERE, Relation nouvelle du Roïaume de Laos.

ſemblées d'hommes vicieux, que l'orgueil domine & aveugle, dès qu'ils ſont agrégés dans ce corps, qui dans leur eſprit eſt le premier de l'Etat. Rien n'eſt plus inſenſé que les rêveries dont ils ont imbu le peuple, & qu'ils débitent comme des fondemens de ſa Religion. C'eſt un Buſle que la nature a formé avec tous les défauts imaginables, qui produit une citrouille remplie d'hommes blancs & noirs. Ce ſont quatre Dieux qui ont gouverné le monde dix-huit mille ans avant ſont renouvellement; qui ſe ſont enſuite retirés dans une colonne fort large & fort ſpacieuſe élevée vers le Nord, &c.

De telles viſions accompagnées de mœurs corrompues, ne ſeroient capables que de rendre le peuple auſſi vicieux que les Prêtres, ſi la ſévérité des Loix ne mettoit un frein à la licence. Le penchant que les Langiens ont à l'emportement & à répandre le ſang a forcé les Rois de punir, non-ſeulement ceux qui ont frapé, mais encore ceux qui ſe ſont mis en colere contre un autre.

souvent même, pour inſpirer plus de terreur, l'innocent eſt enſeveli dans le ſuplice du coupable. Si par malheur un chef de famille eſt convaincu de quelque grand crime, tous ceux qui lui apartiennent, à quelque dégré d'affinité que ce ſoit, ſont dégradés & dépouillés de leurs charges, droits & privileges. On ne les ocupe plus qu'au ſervice des Eléphans, à leur cueillir de l'herbe, à la porter dans les écuries du Roi, & à veiller toute la nuit pour tenir ces animaux proprement. Quand aux affaires civiles, le Juge peut condamner les Parties ſans qu'elles aient droit d'en apeller.

Il n'y a que huit charges ou dignités principales dans le Roïaume. Celle de Vice-Roi genéral eſt la premiere. Son emploi conſiſte à ſe charger d'une partie des affaires du Roïaume, & à ſoulager le Prince dans le gouvernement. A la mort du Roi, il convoque les Etats, il diſpoſe de tout comme Souverain, juſqu'à ce que ſon ſucceſſeur ait été élu, & chacun eſt obligé de lui

obéïr. Le Roïaume étant divisé en ſept Provinces, on y nomme ſept autres Vice-Rois, qui ont un pouvoir égal, chacun dans le gouvernement qu'on lui confie. Ces Provinces ont leur milice particuliere, qui ſubſiſte des revenus qu'on lui aſſigne en tems de paix comme en tems de guerre.

Benjoin & Lacque.

Le roïaume de Laos produit une grande quantité de Benjoin, dont l'eſpèce eſt plus parfaite qu'en tout autre endroit de l'Orient. On ne ſait pourquoi il eſt deffendu d'en vendre aux étrangers. On y trouve la lacque que l'on emploie à faire la cire d'Eſpagne. Ce n'eſt qu'une terre qui ſe rencontre dans quelques forêts au tour des fourmillieres. Il n'eſt point de païs dont on puiſſe tirer plus d'ivoire; les Eléphans y étant en ſi grande quantité, que les habitans en ont pris leur nom; car on prétend que le mot *Langiens* ſignifie un *millier d'Eléphans*. Pluſieurs ſortes d'animaux, tels que les Bœufs & les Bufles, qui y ſont très-

communs, les fruits qui croiſſent dans les jardins, le ris que l'on recueille en abondance, les poiſſons d'une grandeur énorme dont les Rivieres ſont remplies, le ſel qui ſe forme naturellement d'une eſpèce d'écume que les grandes pluies laiſſent ſur la terre & que le ſoleil durcit, ſont les autres avantages du roïaume de Laos.

Roïaume de Siam.

Au Midi de ces contrées eſt le roïaume de *Siam*, le plus célébre de toutes les Indes. Le raport que nos Miſſionaires ou Commerçans firent ſur la fin du dernier ſiécle des richeſſes immenſes qu'ils diſoient avoir vues dans ce païs, & de la diſpoſition où étoit le Prince d'embraſſer le Chriſtianiſme pour faire alliance avec les François, occaſionna différentes démarches de notre part, dont les perſonnes (*h*) un peu inſtruites, connoiſſent l'hiſtoire & le ſuccès. Les Ambaſſadeurs furent trompés; & tout le fruit de leur

(*h*) Voïez ſur celà l'Ambaſſade du Chevalier de Chaumont, & les Relations de la Loubere, de l'Abbé de Choiſi & du P. Tachard.

voïage fut de nous aprendre quelques circonſtances particulieres du Roïaume ; encore les a-t-on depuis convaincus d'erreur ou d'exagération. Souvent ils ſont en contradiction les uns avec les autres, quelquefois avec eux-mêmes ; & dans la diverſité de leurs relations, rarement on ſait à quoi s'en tenir. Ceux-ci, quoiqu'éloquens, ſemblent manquer d'expreſſions pour relever l'opulence ; ceux-là ne parlent que de miſere, d'indigence & de pauvreté.

Siam ou Ouddia.

Les Portugais ont nommé *Siam*, la Capitale de ce Roïaume (*i*), que les naturels du païs apellent *Crung ſi ayu, thaya*, c'eſt-à-dire, *Ville excellente*, *Crung teppa ppra ma hà nà Kon* ; ou Ville admirable, extraordinaire, angélique, parce qu'ils la croient imprenable aux hommes. Elle eſt en effet bâtie ſur le fleuve *Menan*, qui veut dire Mere des eaux, & qui y forme naturellement une Iſle de deux lieues de circuit. Outre que la place eſt par-tout

(*i*) Les mêmes avec Mandelſlo, p. 304 & 331. TAVERN. T. IV, L. III, c. 18.

environnée

environnée d'une forte muraille, & qu'elle peut trouver en soi des ressources suffisantes pour soutenir un siége de plusieurs mois contre cinquante mille hommes, elle a de plus un secours infaillible qui ne lui manque jamais; c'est que le Fleuve venant à se déborder tous les six mois, il n'est point de lignes qu'il n'emporte, ni d'armée qu'il ne force à se retirer. Au moïen de ses eaux, on a pratiqué dans la Ville plusieurs canaux, qui se dispersent par toutes les rues sans causer aucun ravage; ensorte qu'il n'y a presque point de maisons où l'on ne puisse aborder en batteau. La commodité qu'ils donnent pour le transport des marchandises, qui passent tout de suite de la Mer dans les magasins, & les autres avantages du Roïaume y ont attiré des Négocians de toutes les autres parties du monde. D'abord les Portugais y étoient les maîtres du commerce; quelques insultes faites à des Indiens & à des Marchands Hollandois, autorisérent ceux-cià se déclarer leurs ennemis; ils les traversérent

en toute occaſion, de concert avec le Roi de Siam ; ils ruinerent le commerce de ceux qui leur en avoient fraïé le chemin ; & en 1634, ils y bâtirent une des plus belles loges qu'ils aient dans tout l'Orient. Néanmoins les Portugais n'en furent pas chaſſés entiérement ; ils y ont encore des maiſons comme les François, les Anglois, les Chinois & les Maures, c'eſt-à-dire, les Turcs & les Mahométans. Les autres Nations logent dans les deux vaſtes & riches Faubourgs qui ſont au Levant & au Couchant de la Ville ; où elles campent au dehors, chacune par canton.

C'eſt-là que quelques-uns de nos Voïageurs modernes diſent avoir vu avec étonnement des tréſors immenſes en tout genre. Les richeſſes du païs ſe manifeſtent principalement dans les Pagodes & dans le Palais du Prince par la quantité d'ouvrages d'or dont il eſt orné, par leur grandeur prodigieuſe, par la ſtructure qui en eſt admirable, & par un amas incroïable de pierreries de toutes les ſortes.

La magnificence des Pagodes surpasse tout ce que l'on peut voir de plus superbe aux Indes. Le plus célébre de ces Temples est celui que l'on voit dans le Palais du Monarque. Lorsqu'on est effraïé de trouver à la porte une vache d'un côté, & de l'autre un monstre horrible, les yeux & l'imagination perdent tout à coup ces objets hideux, & se laissent ravir par l'éclat des murailles, des lambris, des pilliers, & d'une infinité de figures si parfaitement dorées, qu'il semble que tout soit revêtu de lames d'or. Après avoir avancé quelques pas, on arrive à une petite élévation en forme d'Autel, sur lequel, il y a quatre figures d'or massif, à peu près de la grandeur d'un homme, aïant toutes les jambes croisées à la Siamoise. Au-delà est une espèce de Chœur, où est la plus riche Pagode ou Idole du Roïaume; car on donne ce nom indifféremment à l'Idole & au Temple qui la renferme. Cette statue est debout, & touche de sa tête à la voûte du Chœur, elle a environ 45

Magnificence du Pagode Roïal.

piés de haut sur 7 à 8 de large. Mais ce qui étonne le plus, c'est qu'elle est toute d'or, & que suivant l'estimation du coup d'œil, elle doit peser plus de douze mille cinq cens livres ce qui feroit la somme de douze millions cinq cens mille livres. On dit que ce riche & prodigieux Colosse a été fondu dans le lieu même où il est placé, & qu'ensuite on y a bâti le Temple. A ses côtés, il y en a plusieurs autres de moindre grandeur, qui sont aussi d'or & enrichis de pierreries.

A cent pas du Palais du côté du Midi, on voit un autre Temple qui n'est pas si riche, mais dont la structure est plus belle & plus réguliere. Cet édifice est bâti en forme de croix à la maniere de nos Eglises, surmonté de cinq dômes, dont celui du milieu est plus grand que tous les autres; le toit est couvert de calain, espèce d'étaim doré. Quarante quatre pyramides ou obelisques environnent le Temple, & lui servent d'ornemens; elles sont placées avec symétrie sur trois rangs, & à différens étages. Dans l'enceinte qui enferme tous ces bâtimens, on voit

d'un côte, le long des galleries, plus de quatre cens ſtatues de brique dorée, diſpoſées dans un bel ordre. L'autre face eſt à jour & regarde le Temple.

Le premier Pagode de la Ville contient près de quatre mille Idoles toutes dorées, outre les trois principales qui ſont d'or maſſif. Celui qui paſſe pour le ſecond eſt à ſix lieues de la Ville, & ne s'ouvre que pour le Roi & pour les Prêtres ; le peuple demeure proſterné devant la porte, la face contre terre. Le troiſiéme eſt dans l'Iſle des Hollandois. L'Idole du milieu y eſt environnée de plus de trois cens autres de diverſes grandeurs, & qui repréſentent toutes ſortes de poſtures.

Suivant les mêmes Auteurs, le Prince ſemble être jaloux de la magnificence de ſes Dieux. Le dedans & le dehors de ſon Palais effacent l'éclat de leurs Temples. Il eſt ſitué ſur une petite élévation, & s'étend juſqu'au bord de la Riviere. Quoiqu'il ſoit aſſez vaſte pour être comparé à une Ville, toutes les Tours,

les pyramides & autres endroits dominans en ſont dorés, & ſaiſiſſent au loin les étrangers qui arrivent à Siam pour la premiere fois. Les appartemens du Roi & de la Reine renferment des richeſſes inconcevables ; l'or & les pierreries y brillent de tous côtés ; rien n'eſt ſi magnifique dans tout l'Orient, excepté à la Chine.

Idée contraire qu'en donne M. Forbin.

Telles ſont les idées que ſemerent en France ceux qui avoient accompagné M. De Chaumont dans ſon ambaſſade à Siam, en 1685. Mais elles ſont contredites en partie par le témoignage d'un célébre Marin (*l*), l'un des conducteurs de l'Eſcadre aux Indes. C'étoit M. le Comte Forbin de Janſon, qui y demeura encore deux ans après le retour des François, pour ſatisfaire aux engagemens qu'il avoit pris malgré ſoi avec Monſieur Conſtance, Miniſtre du Roi de Siam. Nous ne pouvons diſſimuler la maniere dont il s'explique en différens endroits de ſes *Mémoires* ſur les richeſſes de ce

(*l*) Mémoires du Comte Forbin.

Roïaume. Voici ſes termes : Je dirai franchement que j'ai été ſurpris (*m*) plus d'une fois que l'Abbé de Choiſi & le Pere Tachard qui ont fait le voïage avec moi, & qui ont vu les mêmes choſes que moi, ſemblent s'être acordés pour donner au public ſur le Roïaume de Siam des idées brillantes & ſi peu conformes à la vérité. Il eſt vrai que n'y aïant demeuré que peu de mois; & Monſieur Conſtance, Miniſtre du Roi de Siam aïant intérêt de les éblouir, ils ne virent dans ce Roïaume que ce qu'il y avoit de plus propre à impoſer. Mais après tout, il faut qu'ils aient été étrangement prévenus pour n'y avoir pas aperçu la miſere qui ſe manifeſte par tout, à tel point qu'elle faute aux yeux, & qu'il eſt impoſſible de ne la pas voir.

(*m*) A cette ocaſion je me ſuis informé du caractere de Monſieur Forbin auprès de quelques Officiers de Marine qui avoient ſervi avec lui, ou d'autres perſonnes qui le connoiſſoient d'ailleurs, & on me l'a dépeint comme un homme franc & ſincere, qui n'avoit pas d'autre défaut que de relever peut être un peut trop la gloire de ſes exploits. Ce qu'il dit ici ne préjudicie point à l'eſtime que l'on doit avoir pour Mr l'Abbé de Choiſi & le P. Tachard.

J'avoue que le Miniſtre fourbe & impoſteur n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit donner aux François une grande idée du Roïaume. Il eut ſoin d'étaler à Monſieur l'Ambaſſadeur, à l'Abbé de Choiſi & au Pere Tachard toutes les richeſſes du Tréſor roïal, qui ſont en effet dignes d'un grand Roi, & capables d'en impoſer. Mais il n'eut garde de leur dire que cet amas d'or, d'argent & de pierreries étoit l'ouvrage d'une longue ſuite de Rois, qui avoient concouru à l'augmenter ; l'uſage étant à Siam (comme dans l'Empire du Mogol) que les Rois ne s'illuſtrent qu'à proportion de ce qu'ils enrichiſſent le Tréſor ; ſans qu'il leur ſoit jamais permis d'y toucher, quelque beſoin qu'ils puiſſent en avoir d'ailleurs. Il leur fit viſiter les plus belles Pagodes de la Ville & de la campagne. Ils virent en effet, ces ſtatues énormes, qu'on leur dit être d'or maſſif, & qu'ils crurent telles, parce qu'elles ſont dorées avec tant d'art qu'on les prendroit aiſément pour de l'or, d'autant plus qu'on ne

peut les toucher, la plûpart étant posées dans des endroits fort élevés, & les autres étant fermées par des grilles de fer qu'on n'ouvre jamais, & dont il n'est permis d'aprocher qu'à une certaine distance.

Monsieur Constance, qui recherchoit avec empressement l'alliance des François, vouloit les séduire par cette vaine ostentation, & il y réussit à l'égard des principaux de l'ambassade. Mais dans le long séjour que le Comte Forbin fit à Siam & à Louvo, il eut le tems de découvrir la vérité, & de connoître la misere réelle qui régne dans le païs. On en peut juger par celle des *Mandarins* que nous nous figurons comme des hommes riches & puissans, parce qu'ils sont les premiers de la nation Siamoise. La situation, dit-il, où je trouvai ceux qui étoient à la Cour de Louvo, me surprit extrêmement. Ils étoient assis en rond sur des nattes de petit osier; une seule lampe les éclairoit; & quand l'un d'eux vouloit lire ou écrire quelque chose, il tiroit de sa poche un bout

de bougie jaune; il l'allumoit à cette lampe & l'apliquoit enſuite ſur une pièce de bois, qui tournant de côté & d'autre ſur un pivot, leur ſervoit de chandelier. Cette décoration ſi différente de celle de la Cour de France, me fit demander à Monſieur Conſtance, ſi toute la grandeur des Mandarins ſe manifeſtoit dans ce que je voïois. Il me répondit qu'oui, & m'avoua franchement que ce Roïaume étoit fort pauvre; mais cependant que ma fortune n'en ſouffriroit pas. Lorſque je fus revenu en France, je trouvai encore le Mandarin qu'on avoit envoïé Ambaſſadeur avec M. De Chaumont, & je lui demandai quelle différence il trouvoit entre ce Païs & le ſien. Il me répondit en mauvais françois. *La France, grand bon; Siam petit bon.*

Cette fortune dont le Miniſtre avoit flatté le Comte de Forbin, fut des plus médiocres, & répondit fort mal aux beaux titres dont il fut décoré. On lui donna une maiſon auſſi modeſte que petite, où l'on mit

trente-ſix eſclaves pour le ſervir, & ſix Eléphans. La nourriture de tout ſon domeſtique ne lui coutoit que cinq ſols par jour, tant les hommes ſont ſobres dans le païs & les vivres à bon marché. Il avoit la table chez le Miniſtre. Sa maiſon fut garnie de quelques meubles peu conſidérables. On y ajouta douze aſſiétes d'argent, deux coupes de même métal, le tout fort mince; quatre douzaines de ſervietes de toile de cotton, & deux bougies de cire jaune par jour. Ce fut là, ajoute-t-il, tout l'équipage de *Mr le Grand Amiral, Général des armées du Roi.* Il fallut pourtant s'en contenter.

Le raport qu'il en fit à M. Ceberet, qui n'avoit pas paſſé Louvo, mérite encore attention. Ce que vous avez vu, dit-il, eſt ce qu'il y a de plus beau. Tout ce Roïaume qui eſt fort grand, n'eſt gueres qu'un vaſte deſert. A meſure qu'on avance dans les terres, on n'y trouve plus que des forêts & des bêtes ſauvages. Le peuple habite ſur les bords de la Riviere, & s'y tient préférablement à

tout autre endroit ; parce que les terres qui y ſont inondées ſix mois de l'année, y produiſent preſque ſans culture, une grande quantité de ris, qui ne peut venir & multiplier que dans de l'eau. Ce ris fait toute la richeſſe du païs. Ainſi en remontant depuis la Barre, (c'eſt peut-être Bancok) juſqu'à Louvo, vous avez vu, & par raport aux peuples, & par raport à leurs Villes, & par raport aux denrées qu'ils recueillent, tout ce qui peut mériter quelque attention dans ce Roïaume. *Oudia* ou *Joudia* que nous connoiſſons ſous le nom de Siam, eſt, ſelon lui, à peine comparable pour la grandeur à ce que nous avons en France, de Villes du 4 ou 5e. ordre. Le Roi n'y va que dans certains jours de cérémonie, & demeure toujours à Louvo, maiſon de plaiſance qui en eſt éloignée de ſept lieues.

Fierté & puiſſance du Roi.

Mais le peu qu'il nous dit de ce Prince, ſe raporte avec ce qu'on en lit dans les autres relations. La fierté, le deſpotiſme & l'empire abſolu ſemblent être les ſeules marques aux-

quelles il veut qu'on le diſtingue de tous les Souverains. Le reſpect qu'il exige de ſes peuples va preſque juſqu'à l'adoration, & la poſture où il faut être en ſa préſence, en eſt un témoignage. Dans le Conſeil même, qui dure quelquefois quatre heures, les Miniſtres d'Etat & les Mandarins ſe tiennent ſans ceſſe proſternés devant lui. Ils ne lui parlent qu'à genou aïant les mains élevées ſur la tête, faiſant à tous momens de profondes inclinations, & acompagnant leurs diſcours de titres faſtueux qui relévent ſa puiſſance ou ſa bonté. On reçoit ſes réponſes comme des Oracles, & ſes ordres ſont exécutés ſans aucun délai & ſans la moindre oppoſition. Quand il ſort, tout le monde doit ſe renfermer chez ſoi; & cette Loi paroît ſi importante, qu'on y aſſujettit même les François de l'Ambaſſade. Ses ſujets ne ſont que ſes eſclaves, qui ne poſſédent rien qui ne lui apartienne. La Nobleſſe n'y eſt pas même héréditaire, ne conſiſtant que dans les charges & les honneurs que le Prince acorde,

& qu'il retire quand il lui plaît.

Presqu'île de Malaca.

Ses Etats s'étendent au Midi jusqu'aux environs de Ligor, où commence le Roïaume de *Malaca* (*n*). C'eſt ainſi que nous nommons cette Preſqu'île ou langue de terre, qui eſt entre le détroit du même nom & le golfe de Siam. Quelques Voïageurs aſſurent qu'elle eſt diviſée en ſept Roïaumes, dont chacun a peut-être dix lieues de large ſur trente de long. Mais des Etats auſſi peu conſidérables ne méritent pas qu'on s'y arrête dans un Ouvrage dont la briéveté oblige de retrancher des récits intereſſans ſur des Roïaumes plus importans & plus connus. Ce Païs fut découvert en 1509 par Signeira; & en 1511 par Alfonſe Albuquerque, qui ſe rendit maître de la ville de Malaca. Les Hollandois, ſoutenus des forces du Roi d'Ihor, commencerent à troubler les Portugais dans leur poſſeſſion en 1606, & après trente-cinq ans d'hoſtilités

(*n*) Conſultez LA MARTINIERE & MANDELSLO, p. 334 & ſuiv.

continuelles, ils leur enleverent la Place en 1641. Il eſt triſte d'ajoûter que cette conquête fut fatale à la Religion. Les Jeſuites avoient une Maiſon, reſpectable par ſon Fondateur, que l'on croît être (*o*) ſaint François Xavier, & par le bien qu'ils y faiſoient, au raport même d'un Hollandois Proteſtant (*p*). Les vainqueurs l'ont abattue (*pp*), & n'ont conſervé que l'Egliſe pour l'exercice de leur Religion, avec une Tour où ils arborent leur pavillon. Ils n'ont pas plus reſpecté celle de la Miſéricorde, qui leur ſert préſentement de Magazin. Il eſt étonnant que les Etats aient ſouffert qu'on rapellât le ſouvenir de ces profanations, en permettant qu'on en inſerât le détail dans un Dictionnaire célébre imprimé à la Haye.

Les habitans de Malaca, ou les Malais, ſont preſque tous ſauvages, & vivent comme des bêtes. L'ardeur du climat ſous lequel ils habi-

(*o*) V. MAFFEY, L. XIV. c. 1.
(*p*) La Relation de MATELIEF. Recueil. T. III.
(*pp*) Lettres édif. Tom. II, p. 76.

tent, qui eſt preſque ſous la ligne; leur rend le tein extrêmement basanné; & ils aiment beaucoup les Européens à cauſe de leur blancheur. Dès qu'ils les voient arriver ſur leurs côtes (*q*), ils vont leur offrir leurs femmes & leurs filles pour avoir des enfans qui leur ſoient ſemblables. Malgré la barbarie des mœurs, leur Langue (*r*) paſſe pour la plus belle de toutes les Indes, où elle eſt pour le moins auſſi commune que la Françoiſe en Europe. Elle eſt fort facile à aprendre, parce qu'elle n'a point d'inflexions ni pour les noms ni pour les verbes. C'eſt ce qui rend les Malais très-connus en Orient, quoique leur Païs ne ſoit riche que par le commerce des Chinois. Il falloit donc que ce fût par ignorance ou par erreur que les Anciens lui donnoient le nom de Cherſoneſe d'or. Ou plûtôt il eſt certain que ce n'eſt pas à ce Roïaume qu'ils l'ont donné. Cependant un

(*q*) BUNO, *in Cluverium*, p. 540.

(*r*) Voïez les exemples qu'en raporte MANDELSLO, p. 344.

Moderne

moderne dit encore qu'on n'y comtoit ſes richeſſes que par bahars d'or, & que chaque bahar contient quatre quintaux (*f*).

Le premier Roïaume que l'on trouve dans la partie orientale de la Preſqu'île en de-là du Gange, eſt celui de *Camboie* (*t*), que les Hollandois prononcent *Camboge*, & que d'autres nomment *Cambodia*. Il eſt borné au Nord par celui de Laos; à l'Orient, par ceux de la Cochinchine & de Ciampa; au Midi & au Couchant, par la mer & par les Etats du Roi de Siam. Ce Païs, qui dans toute ſon étendue eſt arroſé par les eaux du fleuve Mecon, produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à l'homme, ſoit en ris, ſoit en chair, ſoit en cocos & en fruits de toutes les ſortes. Cependant il eſt mal peuplé, & le commerce qui s'y fait eſt peu conſidérable. Camboie, capitale de tout le Roïaume, eſt la Roïaume de Camboie.

(*f*) P. LAFITEAU, Conquêtes des Portugais, L. V, p. 311.

(*t*) Voïages des Hollandois, Tom. V, p. 188 & ſuiv. MANDELSLO, p. 331 & ſuiv.

ſeule Ville qui mérite quelque attention. Le Prince y fait ſa réſidence dans un Palais fort ſimple, environné d'une paliſſade en forme de cloiſon. Mais il eſt deffendu par un grand nombre de canons de la Chine, & par d'autres piéces d'artillerie qui furent ſauvées du naufrage de deux Vaiſſeaux Hollandois ſur les côtes du Roïaume. On y voit un Temple d'une ſtructure particuliere, & dont on loue extrêmement l'art & la beauté. Il eſt ſoutenu par des pilliers de bois verniſſé en noir, avec des feuillages & des reliefs dorés. Le pavé même en eſt précieux, & on le conſerve par des nattes étendues de toutes parts. Les Prêtres qui le deſſervent tiennent le premier rang dans l'Etat. Après eux ſont les Ockinas, à qui le Prince donne le gouvernement des Places, des Villes & des Bourgs. On les reconnoît à la boette d'or qu'ils font porter devant eux, dans laquelle il y en a deux ou trois autres, remplies de Cardamome, ou d'autres aromates dont ils ſe frottent les le-

vres; & de Betel, qu'ils préparent avec de la chaux, & qu'ils mâchent continuellement. Les autres personnes distinguées dans le Roïaume, ne peuvent avoir que des boettes d'argent.

Usage du Betel.

L'usage du Betel n'est pas particulier aux peuples de ce Païs; rien n'est si commun dans toutes les Indes, & le pain ne l'est pas plus dans les autres endroits du monde. C'est une plante (*n*) qui rampe comme les pois & le houblon, dont la tige est très-foible, qu'il faut soutenir d'un échalas, ou que l'on plante auprès de l'arbre *Areca*, auquel elle s'attache, & dont elle gagne les branches comme le lierre. Sa feuille ressemble à celle du citronnier, quoiqu'un peu plus longue; ses côtes ou fibres sont aussi plus fortes, & elle devient rougeâtre en se desséchant. Le Betel aime les lieux humides & frais, comme les bords de la mer oudes rivieres. Là, il porte un fruit

(*n*) Ambassades des Hollandois à la Chine, part. II, c. 13, p. 85. Ambassade au Japon. part. I, p. 29. Voiages des Hollandois, Tom. I, p. 78. MANDELSLO, p. 108. CORNEILLE LE BRUN, p. 347.

qui a la figure d'une queue de rat; mais il n'en produit point dans les climats trop chauds ou trop froids. On y eſt obligé de ſe contenter de la feuille, que l'on prépare avec le fruit de l'Areca, & un peu de chaux faite de coquilles d'huitres ou de moules.

Rarement les particuliers ſe donnent la peine de l'acommoder eux-mêmes. Les Grands ont ſans ceſſe des domeſtiques auprès d'eux, qui le leur préparent; & les autres l'achetent tout aprêté. On en trouve dans la plûpart des boutiques, à tout les coins des rues, & même ſur les grands chemins. On vend ces feuilles aprêtées par pacquets, que l'on prend à la douzaine pour un prix très-modique, & qui ſe conſervent long-tems fraîches. Les hommes & les femmes en mangent à toutes les heures du jour & de la nuit; & il n'eſt perſonne qui n'en conſume deux ou trois douzaines dans vingt-quatre heures. Mais il n'y a que les riches qui puiſſent toujours y mêler du fruit.

On ne voit preſque jamais un In-

rien ſans Betel dans la bouche. Dès qu'on eſt entré dans une maiſon pour affaire ou pour viſite, on en aporte, & on en préſente à la compagnie par politeſſe ; on ne s'en abſtient pas même devant les Rois. Lorſque les Ambaſſadeurs étrangers ſont admis à l'audience du Roi, ils le trouvent ordinairement couché ſur un lit de repos, ou aſſis à terre ſur un tapis, les jambes croiſées, aïant un Officier auprès de lui qui tient le Betel, dont il mâche continuellement, crachant la ſalive qu'il procure, & rejettant le marc. Le plus grand honneur qu'il penſe leur faire, c'eſt de les inviter à goûter de ſon Betel.

Son effet naturel eſt de procurer une ſalive abondante & rouge comme le ſang, & de rendre les dents noires. Mais les Indiens qui en mâchent par habitude dès l'enfance, & qui y ont tellement pris goût qu'ils ne peuvent s'en paſſer, lui attribuent d'autres propriétés & vertus particulieres. Ils diſent qu'il affermit les gencives, qu'il conſerve les dents, Ses effets.

qu'il rend l'haleine agréable, qu'il eſt bon pour l'eſtomac, qu'il facilite la digeſtion, qu'il empêche les raports, & le vomiſſement, à quoi ils ſont très-ſujets, enfin qu'il préſerve du ſcorbut. Malgré tous ces avantages, réels ou imaginaires, il eſt peu d'Européens qui puiſſent ou qui veuillent s'y accoutumer. Il en eſt pluſieurs à qui il fait mal au cœur, & d'autres qu'il enivre parfaitement, quoique cette ivreſſe ne ſoit pas de longue durée. C'eſt pour cette raiſon que les femmes Indiennes, qui ſont preſque par-tout extrêmement amoureuſes, les preſſent beaucoup d'en goûter, & qu'elles en mangent avec excès devant eux afin de les exciter. Les Portugaiſes, encore plus vives, les ſollicitent auſſi vivement, quand elles peuvent s'échaper de la préſence de leurs maris; ce qui n'eſt pas fréquent pour elles.

Mêlange de l'Areca.

L'Areca que l'on mâche avec la feuille de Betel vient ſur un arbre qui reſſemble aſſez au Cocos pour la hauteur & pour la figure, excepté que la tige en eſt plus déliée & les

feuilles plus courtes. De dessous celles-ci sort une masse longue, qui forme une trousse ou un pacquet de plusieurs fruits comme les noix & les abricots; la fleur est aussi mêlée parmi les fruits. Deux mois après qu'elle est passée, les gaines ou le brou qui enveloppent la noix d'Areca commencent à s'ouvrir & à la quitter. Alors on voit un fruit oblong, de la grosseur d'une prune, blanchâtre & luisant; son écorce devient ferme, serrée & rougeâtre; la pulpe ou chair qu'elle renferme est d'un roux tirant sur le rouge, tendre & astringente au goût; son noïau ressemble à une muscade, & contient une amande blanche. C'est ce fruit dont les Indiens préparent la pulpe ou l'amande avec les feuilles du Betel, partageant une noix en huit ou dix morceaux.

Reprenons la suite de la Topographie. Au Sud-Est du Roïaume de Camboïe est celui de *Ciampa*; mais si petit qu'il n'a pas mérité l'attention particuliere des Voïageurs, & que nous n'en connoissons pas même la Capitale.

Roïaume de la Cochinchine.

Il eſt borné au Nord par les déſerts de la *Cochinchine*, autre Roïaume dont on nous a donné des idées plus brillantes que réelles. M. l'Abbé de Choiſi nous fait dans ſon Journal une longue & agréable deſcription de la Milice, des Mariages, des Funerailles & de quelques autres coutumes des Cochinchinois. Mais il reſteroit à ſavoir d'où il a tiré ſes Mémoires. Ce ne peut-être des habitans de Siam, où il demeura trop peu de tems pour aprendre la Langue & l'Ecriture du Païs, encore moins une Relation exacte des Roïaumes voiſins. On ne peut pas dire non plus qu'il paſſa dans la Cochinchine, puiſqu'on ſait qu'il ſe rembarqua avec tout le reſte de l'équipage, & qu'il avoue d'ailleurs que les eaux de ce Païs ſont ſi mauvaiſes, qu'aucun Européen n'en peut uſer ſans ſe mettre en danger de mort, ce qui empêche les Miſſionnaires d'y aller.

Idée ſuſpecte qu'en donne l'Abbé de Choiſi.

Pour convaincre le Lecteur que ce n'eſt pas ſans fondement que ce récit paroît ſuſpect, il eſt à propos

de

de lui en mettre quelques traits sous les yeux, afin qu'il en juge par lui-même. Il n'y a, dit l'Auteur élégant (x), rien de si propre que les Galeres des Cochinchinois, c'est la poste des Officiers. Le dehors est d'un vernis noir, & le dedans d'un vernis rouge où l'on se mire. Chacune a soixante rames & elles sont toutes dorées. Les rameurs qui sont aussi Soldats, ont à leurs piés un mousquet, un poignard, un arc & un carquois. Il leur est deffendu sur peine de la vie de dire une parole. Ils doivent toujours regarder le Capitaine, qui par le mouvement d'une baguette leur fait exécuter ses ordres. Tout y est tellement d'acord, qu'un Maître de musique ne se fait pas mieux entendre à tous ses Musiciens en battant la mesure .... Les Matelots n'ont ordinairement qu'un caleçon de soie blanche & un bonnet de crin; mais quand ils se préparent au combat, ils mettent sur leur tête un petit pot doré; & prennent

(x) Journal du Voïage de Siam, p. 359, Edit. in-quarto de 1687.

un beau juſte-au-corps. Ils ont le bras, l'épaule, & le côté droit tout nud. (Quelle peut donc être la figure de ce juſte-au-corps. ?) L'armée de terre eſt compoſée de trente mille hommes. La maiſon du Roi eſt de neuf mille, celle du premier Prince eſt de cinq mille..... Les Gardes du Roi & des Princes ont des habits de velours avec des armes d'or ou d'argent; les Officiers ſont plus ou moins magnifiques ſelon leurs dignités; & au jour d'un combat ou d'une revue chaque Compagnie de ſimples Soldats a pour uniforme des habits de ſatin verd, rouge ou jaune, &c. Il eſt peu de Romans remplis de deſcriptions auſſi merveilleuſes. On eſt fâché d'avouer à ce propos, que nôtre Nation eſt plus ſujette que les autres à ſe laiſſer ébloüir par ces belles chimeres. L'imagination qui les a enfantées ſe perſuade qu'elles mettront les dernieres graces à un ſujet déja curieux par lui-même, & au contraire elles le rendent mépriſable aux yeux des perſonnes ſenſées, qui ne trouvent

jamais la vérité plus belle que quand elle eſt toute nue, comme parle un Ancien, & dégagée de tous vains ornemens.

C'eſt ce qui fait préférer la Relation ſimple & naïve du Pere Alexande de Rhodes, Jeſuite, célébre Miſſionaire, qui avoit annoncé l'Evangile avec ſuccès dans la Cochinchine. Ce Roïaume (y), ſelon lui, étoit autrefois une Province de la Chine, & il en fut détaché il y a environ deux cens ans par la révolte du Gouverneur envoïé par le Roi de Tonquin, qui s'en fit déclarer Roi. Il n'eſt point de Païs dans la Zone torride où les quatre Saiſons ſoient mieux diſtinguées qu'en celui-ci. Quoique les rivieres n'y ſoient pas conſidérables, elles ſont néanmoins la ſource de ſon abondance. Dans les mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, elles ſe débordent de 15 jours en 15 jours, inondent toutes les campagnes durant trois jours, & les fertiliſent tellement par leur limon, qu'on y peut

Idée du P. Alexandre de Rhodes.

(y) Voïages, p. 60 & ſuiv.

ſemer & moiſſonner deux fois l'année. Le terroir produit du ris, diverſes ſortes de fruits & d'herbages, du poivre, de la canelle, du benjoin, du bois d'aigle & de calemba. On en tire auſſi de l'or, de l'argent, de la ſoie, du coton, de la porcelaine. On y voit entre autres animaux rares des Rhinoceros & des Eléphans d'une grandeur extraordinaire & d'une docilité ſurprenante. La mer y abonde en Poiſſons excellens. Il s'y trouve ſoixante bons Ports de mer, ce qui fait que les habitans s'y apliquent beaucoup au commerce & à la navigation. Celui de Faïfo eſt un des plus conſidérables. La Ville eſt habitée par des Chinois & des Japonois, qui y trafiquent librement ſous la protection du Prince. Elle eſt munie d'une Forteresſe, & ſituée ſur une riviere navigable, un peu au-deſſus de ſon embouchure. Les ſemences du Chriſtianiſme que le zéle des Miſſionaires Dominicains y avoit jettées, y furent reçues favorablement, & le peuple commençoit déja en pluſieurs en-

droits à quitter ſes ſuperſtitions. Mais le Prince & les Grands du Roïaume, aveuglément attachés à l'Idolâtrie, excitèrent une violente perſécution contre les nouveaux Chrétiens, & arrêterent par la crainte des ſupplices les progrès naiſſans de l'Evangile.

Roïaume de Tonquin.

Au Nord de la Cochinchine eſt le Roïaume de *Tonquin*, le dernier dont il nous reſte à parler dans le continent des Indes. Les voïages que la Religion & le commerce y ont occaſionnés, nous ont fait connoître dans un grand détail le gouvernement & la nature du Païs. Le Baron Tavernier qui en a donné une ample Relation, nous aſſure (z), qu'il a pris plus de ſoin à s'en informer que de tous les autres Roïaumes de l'Orient qu'il a parcourus; les moïens qu'il emploïa pour cet effet ne pouvoient manquer de lui en donner une connoiſſance exacte, & ce qu'il en dit porte tous les caracteres de la vérité. Le Tonquin

(z) Voïages Tom. V, c. I.

avoit été ſoumis de tout tems (*a*) au vaſte Empire de la Chine, lorſqu'un inſigne brigand, nommé *Din*, ſe mit à la tête d'une troupe de gens de ſa trempe, auxquels il inſpira de prendre les armes & de ſecouer le joug de la ſervitude. Ce projet lui réuſſit; & la reconnoiſſance de ceux qu'il avoit engagés dans la révolte les porta à lui mettre la Couronne ſur la tête. Le bonheur que les Tonquinois s'étoient flattés d'avoir acquis avec l'indépendance, fut pour eux une ſource de malheurs & de guerres cruelles, plus fatales que leur ancienne ſoumiſſion aux Empereurs de la Chine. Depuis ſept cens ans & au-delà qu'ils ſe révolterent, ils n'ont preſque ceſſé d'être armés les uns contre les autres pour ſoutenir les différentes factions que l'ambition & la jalouſie ont fait naître parmi eux; & déja le Trône a changé ſix fois de familles.

Puiſſance des deux Princes.

L'iſſue de la derniere guerre civile fut un Traité par lequel le competiteur du Roi *Lé*, moins jaloux

(*a*) Voïages, c. XI.

du titre de Souverain que de la puiſſance effective & de l'autorité Roïale, lui laiſſeroit tout l'éclat exterieur du Monarque; que lui auroit le commandement abſolu dans les armées, avec la plus grande partie des revenus du Roïaume; & que les deſcendans de l'un & de l'autre ſuccederoient aux mêmes priviléges. En vertu de cet accord, il y a donc deux eſpèces de Rois: celui qui en reçoit les honneurs ſe nomme *Bua*; & le *Choua* en retire tous les avantages. Senſible à l'affoibliſſement de ſa puiſſance, le Bua ſort rarement de ſon Palais. Il s'y occupe à donner preſque tous les jours audience à ſes Sujets, à écouter leurs plaintes, à terminer leurs differens particuliers, & c'eſt où ſe borne toute ſa puiſſance. Mais il ne peut rendre aucun Edit ni Arrêt qui concerne le gouvernement public, ſans le conſentement & l'attache du Choua. Les Princes ſes fils ſe reſſentent de ſa ſervitude. Ils ne ſortent du Palais que quatre fois l'année; & à chaque fois ils ne peuvent demeurer dehors

que ſix jours, encore ſont-ils accompagnés par les Officiers que le Choua leur donne. Le premier de ces ſix jours de liberté, ils vont viſiter les Temples; les deux ſuivans ils prennent le divertiſſement de la chaſſe; & les trois derniers ils ſe promenent ſur la riviere dans des galeres ſuperbement équipées. Le droit d'aîneſſe ne regle pas leur avénement à la Couronne; c'eſt la volonté de leur pere qui en décide en faveur de celui qu'il en juge plus digne ou qui lui eſt plus cher. Auſſi-tôt qu'il l'a nommé, le Choua, ſuivi de ſes principaux Officiers, des Conſeillers d'Etat & des Eunuques, vient le ſaluer, & prêter ſerment de le mettre ſur le Trône après la mort de ſon pere.

Funerailles du Roi.

Toutes les cérémonies qui s'obſervent à ſes Funerailles demanderoient un long récit pour en faire connoître la pompe & la magnificence. Pendant les ſoixante-cinq jours qui ſuivent ſon decès, on le ſert comme s'il étoit en vie (*b*), &

(*b*) Voïages, Tom. V, c. XIV.

les mets ſont diſtribués aux Bonzes & aux pauvres. La Nation entiere prend le deüil, & chacun le porte ſuivant ſon état: trois ans pour les Mandarins d'Armées & de Juſtice, neuf mois pour la Maiſon du Roi, ſix pour la Nobleſſe, & trois pour le peuple. Ces trois années ſont un tems de triſteſſe durant lequel il n'eſt permis de faire aucune ſorte de réjouïſſance, excepté celles qui ſont preſcrites pour l'élévation du Prince qui ſuccéde à la Couronne. La coutume eſt de porter le corps du Roi défunt dans des déſerts qui ſont au-delà de Bodego. De Keco, capitale du Rojaume, à cette Ville, il y a environ deux journées de chemin. Mais parce que le Roi & toute la Cour y vont à pié, on y emploie quinze ou ſeize jours. Tout ce chemin eſt couvert d'une toile violette, & à tous les quarts de lieue il y a des loges où l'on trouve des rafraichiſſemens. Le Choua a dû mettre ordre qu'il y eût des logemens pour chaque jour. Au milieu d'un immenſe & ſuperbe cortege ſoit d'Of-

ficiers, ſoit de Chevaux, ſoit d'Eléphans, eſt le chariot qui porte le cercueil du Prince, traîné par huit Cerfs dreſſés pour cet uſage. Quand le corps eſt arrivé à Bodego, on le met dans une galere, & il n'eſt plus accompagné que des ſix principaux Eunuques de la Cour, qui vont l'enterrer dans un lieu écarté, après s'être obligés par ſerment de ne le révéler à perſonne. Ce ſecret eſt peut-être un point de Religion, ou une précaution pour empêcher qu'on n'aille enlever les tréſors qu'on enferme avec lui, & dont on s'imagine qu'il pourra avoir beſoin dans l'autre vie. On aſſûre que des Princes & des Princeſſes ſe font enterrer auprès de lui par reconnoiſſance, pour continuer à lui rendre leurs ſervices.

Inſtallation de ſon Succeſſeur.

A cette pompe funebre ſuccede le couronnement du nouveau Roi, qui remplit de divertiſſemens la ville de Keco & les environs. On le conduit (*c*) ſur un Eléphant dans la grande cour du Palais, couverte de riches tapis en forme de tente, & là

(*c*) Voïage, Tom. V, c. XIII.

il reçoit le ſerment de fidélité des Grands de ſon Roïaume, à qui il fait préſent de pluſieurs pains d'or, qui valent environ cent piſtoles, & de petites bares d'argent, les ſeules monnoie qui ſoient en uſage dans le Païs. Enſuite on dreſſe un camp dans une vaſte pleine le long du fleuve Chalé. Il s'y tranſporte avec tous les Officiers de ſa Maiſon & une grande partie de l'armée, il y reçoit le ſerment des Députés de ſon Roïaume & du peuple. La moitié du mois ſe paſſe en réjouiſſances, chaque jour eſt remarquable par la diverſité des Fêtes & par les généroſités du Prince; on emploie même juſqu'aux ténébres de la nuit pour donner de nouveaux amuſemens par les feux d'artifices continuels que l'on tire, & que l'on dit être infiniment plus beaux & plus curieux que ceux que nous voïons en Europe.

Cette eſpèce particuliere d'habileté eſt une ſuite de l'émulation que les Rois de Tonquin, comme ceux de la Chine, ſément parmi leurs Sujets, pour y faire briller toutes les

Récompenſe des Savans.

Sciences. La Nobleſſe avec des revenus convenables (*d*) eſt le prix de ceux qui excellent dans la connoiſſance des Loix, dans les Mathématiques, dans l'Aſtrologie & dans le Naturaliſme. Il eſt pluſieurs jours dans l'année marqués pour l'examen de ceux qui ſe préſentent au concours, & quelquefois il s'y trouve juſqu'à trois mille aſpirans. Le Roi honore cette cérémonie de ſa préſence; il déclare Nobles ceux qui ont ſatisfait aux queſtions des Mandarins; il leur fait donner une robe de ſatin violet, & leur marque les Bourgs & les Villages ſur leſquels ils prendront les rentes qu'il leur aſſigne.

Habileté des Médecins.

Les Médecins ſont une autre claſſe de Savans très-eſtimés. Ils ne s'étudient gueres qu'à connoître (*e*) les ſimples, pour en faire l'application ſelon l'eſpèce de la maladie. Ils en font des remedes infaillibles contre l'épilepſie, le pourpre & d'autres maux que l'on croit incurables

(*d*) Voïages, Tom. V, c. IX.
(*e*) IDEM, c. X.

en Europe. Ils emploïent ſouvent le Thé pour guérir le mal de tête, la gravelle & les coliques. Ils tirent cette herbe de la Chine & du Japon; mais ils eſtiment plus la derniere.

Mœurs & caractere du Peuple.

Où les Arts fleuriſſent il eſt rare que les mœurs n'y ſoient pas douces & polies. Les Tonquinois ſont affables (*f*), & naturellement formés aux Loix de la raiſon. La gravité & la modeſtie de leur vêtement fait connoître leur caractere. Les hommes & les femmes ſont habillés preſque de la même maniere: c'eſt une longue robe aſſez étroite, dont le collet eſt fermé, & qui deſcend juſqu'aux talons, avec une ceinture de ſoie, tiſſue d'or ou d'argent; mais l'habit des gens de guerre ne paſſe pas le genou. L'uſage général du Païs eſt de marcher nuds piés dans toutes les ſaiſons. Les Dames Tonquinoiſes ſont auſſi modeſtes & auſſi réſervées que les femmes de

(*f*) Voyages, Tom. V, c. VI. Le P. MARINI Jeſuite, *Relation du Tonquin, trad.* c. IV, & la Relation des Ev. François.

baſſe condition y ſont libres dans leur conduite. Elles portent ſur la tête un chapeau, dont les bords ſont extrêmement larges & ſolides; il eſt fait de certaines feuilles d'arbre qui croît dans le Païs, & que l'on fait ajuſter pour cet uſage. Cette eſpèce de paraſſol eſt garni en dedans d'un réſeau de fil délicatement travaillé. Comme les hommes, elles portent les cheveux auſſi longs qu'ils peuvent croître, & elle les treſſent avec art; au lieu que ceux-là les nouent ſous le cou, ou les laiſſent flotter par derriere, ſur-tout les Mandarins & les gens de Lettres. Ils ſont d'une complexion forte & robuſte, d'une taille qui n'a rien d'extraordinaire, mais bien proportionnée, avec les traits du viſage juſtes & agréables. Ceux qui demeurent dans les Villes ont le tein plus blanc que brun; les gens de la campagne au contraire ſont preſque tous d'une couleur olivâtre. Les uns & les autres ſont infatigables à quelque genre de travail qu'ils s'apliquent. Ils ont l'eſprit juſte & capable d'une

longue contention. La nature les a favorisés d'une mémoire si heureuse, qu'il n'en peut-être point de Nation qui les surpasse. Ils n'étudient & n'écrivent jamais rien qu'en chantant, pour se l'imprimer mieux dans l'esprit. Ils sont encore dans l'usage de compter leurs mois par Lunes. Le menu peuple y est esclave une partie de l'année; car excepté les Bourgeois de Keco, tous les gens de métier, quels qu'ils soient, sont obligés de travailler pendant trois Lunes pour la Maison du Roi, & deux autres pour les Mandarins & les Grands-Seigneurs. Une de leurs plus rudes corvées est d'ébrancher les arbres pour la nourriture des Eléphans du Roi & de l'armée.

Richesses du Païs.

Leurs principales richesses consistent dans une grande quantité de soie, de musc & de bois d'aloës qu'ils vendent aux étrangers. Ceux-ci le louent beaucoup de leur fidélité dans le commerce; ce qui est d'autant plus étonnant, qu'ils sont voisins des Chinois & qu'ils ont souvent affaire avec cette Nation rusée.

& ſujette à toutes ſortes de tromperies en ce genre. Les Tonquinois n'aïant point de mines d'or ni d'argent, ne font battre aucune ſorte de monnoie. Ils ſe ſervent de celle des étrangers, ou de certains petits pains d'or comme ils viennent de la Chine, qui ſont de différente valeur, ou enfin de barres d'argent, qu'ils coupent par morceaux, & qu'ils péſent ſuivant le prix de ce qu'ils achettent. Pour cela ils portent toujours de petites balances.

Religion des Habitans.

Ce ſont les faces avantageuſes par leſquelles on peut enviſager les Tonquinois. Mais dès qu'on jette les yeux ſur leur culte, on ne les retrouve plus; on n'aperçoit en eux qu'erreur, égarement, impiétés, ſuperſtitions extravagantes. Des trois Sectes (*g*) dans leſquelles on peut les diviſer, celle d'un certain Solitaire nommé *Chacabout*, ſeroit la ſeule qui fût raiſonnable, par l'obſervation des préceptes de la loi naturelle, dont il a fait dix commandemens exprès, ſi elle n'étoit corrompue

(*g*) TAVERNIER, *Loco cit.* c. XV.

rompue par des imaginations & des chimeres fondées ſur la métempſycoſe, & ſi elle n'entretenoit pas le peuple qui la ſuit dans l'Idolâtrie. La ſeconde, eſt celle du Philoſophe *Confucius*, qui vint au monde quatre ou cinq cens ans avant l'Ere chrétienne, & dont la mémoire eſt célébre dans toute la Chine & les Etats voiſins. La doctrine de ſes Livres, telle que les Savans du Païs enſeignent à la pratiquer, n'eſt qu'Idolâtrie ou peut-être un Athéiſme raſiné, qui ne reconnoît d'autre Dieu que le Ciel ou la vertu, & qui ſupoſe que l'ame s'évapore dans l'air à la mort des hommes. La troiſiéme Secte eſt celle de *Lanthu*, Chinois d'origine, qui faiſoit toute ſon étude des enchantemens & des impoſtures de la Magie, qui la perpétua par le moïen de ſes diſciples, & la rendit malheureuſement reſpectable par les dehors de zéle & de charité pour les pauvres, dont il ſe couvrit fauſſement. La plûpart des Bonzes ou Prêtres des Tunquinois n'offrent aucun Sacrifice & ne rendent point de ré-

ponſes lorſqu'on s'adreſſe à eux ; qu'après avoir conſulté le Diable par des cérémonies magiques, ou ſupoſées telles.

§. IV.

Iſles principales des Indes.

Iſles des Indes.

LES Iſles que l'on a découvertes depuis deux ſiécles dans l'Océan Indien, ſont en ſi grand nombre & quelques-unes ſi étendues, que ſi elles étoient jointes en un ſeul continent, elles feroient une cinquiéme partie de la terre, preſque auſſi grande que l'Europe. Le commerce conſiderable qui s'y fait aujourd'hui, les richeſſes & les épiceries que l'on en tire, ne permettent pas qu'on les paſſe ſous ſilence. Mais il ſuffira de s'arrêter aux principales & aux plus connues. Nous les partageons en trois Claſſes : celles qui ſont au Levant, celles du Couchant & celles du milieu.

Les Maldives.

Les *Maldives* ſont les premieres Iſles que les Navigateurs Européens

rencontrent en arrivant aux Indes ; & des plus Septentrionales au cap Comorin on ne compte que cinquante lieues. Un Auteur (*h*) dit que la vue porte de l'un à l'autre. Elles commencent à 8 degrés de latitude ſeptentrionale, & s'étendent juſqu'au 4^e^ du côté du Sud ; ce qui fait une longueur de deux cens lieues ; mais elles n'en ont que 30 ou 35 dans leur plus grande largeur. Cet eſpace contient une ſi prodigieuſe quantité d'Iſles, qu'on ne peut en fixer le nombre. Ptolomée dit (*i*) que de ſon tems, c'eſt-à-dire, au ſecond ſiécle de l'Egliſe, on en comptoit treize cens ſoixante & dix-huit. Si l'on en croit ceux qui les habitent, il n'en connoiſſoit qu'une très-petite partie ; & le Prince qui en eſt Souverain général prend le titre de Sultan, Roi de treize Provinces & de douze mille Iſles. Il y a ſans doute du faſte & de l'exagération dans ce titre pompeux, qui ſe reſſent de la vanité des Orien-

(*h*) MANDELSLO, p. 284.
(*i*) GEOGR. L. VIII.

taux; puiſqu'il eſt certain que tous les jours il s'en perd quelques-unes par les courans, les tempêtes & les grandes marées.

Diviſion des Iſles. Dans cette multitude (*l*) il en eſt un grand nombre que les hommes ne peuvent habiter. Les unes ne ſont couvertes que d'herbes & d'arbres ſtériles; les autres n'ont aucune verdure & ne ſont que ſable mouvant; celles-ci diſparoiſſent au tems du flux, celles-là ſont toutes couvertes de gros Crabes & d'Ecreviſſes de mer, ou de Pinguis, eſpèce d'oiſeau amphibie de la groſſeur d'un Oie, mais qui n'a point de plumes. Ces Iſles déſertes & celles que l'on peut habiter ſont extrêmement petites, puiſque *Malé*, qui eſt la plus ſpacieuſe & celle où le Roi fait ſa réſidence, n'a qu'une lieue & demie de tour. Elles ſont partagées en treize Provinces ou Pelottons, que les habitans nomment *Attolons*. Chacun de ceux-ci eſt ſéparé par un détroit ou canal que le défaut de largeur, les rochers ou

(*l*) FRANÇOIS PIRARD, Deſcrip. des Maldives.

les bancs de sable rendent souvent inaccessible aux Vaisseaux marchands. On admire dans la plûpart de ces Isles la maniere dont la nature les a fortifiées contre les torrens les plus impétueux, en les environnant de rochers qui leur tiennent lieu de rempart, contre lequel les vagues viennent se briser. Elles ont néanmoins quatre ouvertures opposées l'une à l'autre, qui leur servent de Ports selon la variété des tems.

Leur caractere.

Par la position de ces Isles, placées au milieu de la Zone torride, on peut juger que la chaleur y est excessive. Les jours y sont égaux aux nuits; & les nuits, toujours extrêmement fraîches, attirent une rosée abondante. La fraîcheur qui en résulte est cause que l'on supporte plus facilement la chaleur du jour, que les herbes y poussent aussi heureusement que dans un climat temperé, & que les arbres produisent leurs fruits malgré les ardeurs du Soleil. L'Hiver y commence au mois d'Avril & dure six mois; l'Eté reparoît au mois d'Octobre. Ce ne

ſont pas les gelées qui font l'Hiver dans ces Iſles; car on ne les y connoît point; ce ſont les pluïes continuelles qui y tombent, & les vents impétueux qui ſouflent du côté de l'Oueſt. Mais il n'y pleut jamais en Eté & le vent eſt toujours à l'Eſt. La terre y eſt auſſi fertile qu'on peut l'eſperer pour les choſes qu'elle produit. Elle donne du millet, des légumes de pluſieurs ſortes, & principalement des noix de Cocos; il n'eſt point de Païs dans le reſte du monde où ce fruit vienne ſi beau & en ſi grande abondance. Comme il ſuffit lui ſeul pour fournir à tous les beſoins de l'homme, on vit preſque pour rien dans les Maldives. Les oranges, les citrons & les grenades n'y ſont pas moins communes. On en tire de l'Ambre noir ou gris, du Corail noir, & de petites coquilles blanches ſi jolies, qu'elles paſſent pour monnoie dans pluſieurs endroits des Indes. Enfin on y trouve des écailles de Tortues d'une grandeur ſi prodigieuſe, que dix ou douze perſonnes pourroient s'y aſſeoir com-

modément ; mais celles qui n'ont que quatre à six piés de diamétre sont plus noires & plus estimées.

Les Portugais s'y font

Le peu de profit qu'il y auroit à faire n'a jamais inspiré qu'aux Portugais l'envie de s'y établir. Leur Amiral Soarez les découvrit en 1507, il fit une alliance (*m*) avec le Roi du païs, qui fut confirmée par Sequeria, & il demanda la permission de bâtir à Malé une retraite ou un magazin fortifié selon la coutume. Il l'obtint sans peine d'un Prince gagné par les présens qu'il avoit reçus, & qui espéroit tirer de grands avantages de cette union avec un peuple alors aussi renommé. Gomez bâtit le Fort sur le bord de la Mer, avec du bois & de la terre, n'aïant ni pierre ni chaux pour le faire plus solide. Mais à peine eût-il vu son ouvrage achevé, que se fiant un peu trop sur la réputation du nom Portugais, & sur l'amitié qu'il avoit faite avec le Prince, il voulut dominer sur les étrangers comme sur les naturels du païs, & donner la loi

(*m*) MAFFEI. L. VII, c. 7.

dans le commerce. Les Mahométans formerent contre lui une ligue secrette ; ils l'attaquerent subitement dans son Fort, où il n'avoit que quinze ou vingt soldats ; ils le tuerent, & se rendirent maîtres de la place. Ainsi les Portugais perdirent par leur faute cet établissement avec la même promptitude qu'ils l'avoient obtenu. La même chose leur est arrivée en plusieurs autres endroits des Indes.

Mœurs des habitans.

Gomez étoit d'autant plus coupable, que les Insulaires des Maldives sont d'un commerce fort aisé. Ils s'apliquent à toutes sortes d'ouvrages, & ils y excellent, de même qu'aux lettres & aux sciences, du moins à leur mode. Ils font grand cas de l'Astronomie. Ce sont des hommes prudens & avisés, entendus dans le commerce, vaillans & courageux, adroits à manier les armes, & parmi lesquels il régne une grande police. Ils ont le tein olivâtre, comme le reste des Indiens méridionaux, & la taille petite, mais bien proportionnée. La plûpart vont tout

tout nuds, excepté ce que la modeſtie veut que l'on cache. La religion Mahometane eſt celle que l'on profeſſe communément dans le païs; & lorſqu'un Inſulaire a fait le voïage de la Mecque, il a le privilege de porter une longue barbe en ſigne de ſainteté. Le principal revenu du Roi conſiſte dans le cinquiéme des fruits que ſes ſujets recueillent, & de ce qu'ils peuvent retirer des vaiſſeaux qui font naufrage ſur leurs côtes. L'apas de ce profit les a rendus d'une habileté étonnante pour retirer les marchandiſes du fond de la Mer.

L'Iſle-que les Anciens ont connue ſous le nom de Taprobane, & qu'ils ont regardée comme une ſource abondante en toutes ſortes de richeſſes & de curioſités, eſt celle que nous nommons aujourd'hui *Ceylon* ou *Ceylan*. Un ſavant (*n*) du dernier ſiécle a cru que c'étoit le païs d'Ophir & de Tharſis, dont la flotte de Salomon raportoit des tréſors, Iſle de Ceylan.

(*n*) BOCHART. *Phaleg. & Geogr. ſacr.*

Ses habitans l'ont autrefois apellée *Lamca* ou *Lamcab* (o), ce qui signifie *Paradis Terreſtre* ou *Terre Sainte*; nom qui lui fut donné par ſon premier Roi *Vigia Raïa*, que l'on croit avoir vécu 500 ans avant Jeſus-Chriſt. Enſuite on l'a apellée *Ilanare* ou *Tranate*, qui veut dire *Roïaume Inſulaire*. On la nomme auſſi *Hibenaro*, c'eſt à dire, *Terre fertile* & *Tenariſim*, qui marque un lieu de délices. Les Arabes diſent *Sereudib* (oo).

Ce Païs, dit un Voïageur (p) qui avoit parcouru une grande partie du monde, eſt le plus agréable & le plus fertile de tous ceux que j'aie jamais vûs. On y trouve une infinité d'animaux, dont les uns ſervent à l'utilité des hommes, & les autres ne ſemblent faits que pour orner la nature, pour réjoüir les yeux & ſatisfaire la curioſité. Les *Cingales* ou *Chingalais*, ont des vaches,

(o) DU BOIS. , p. 682. LAMARTINIERE.
(oo) Anciennes Relations Arabes traduites par l'Abbé de Vertot.
(p) VAN DEN BROECK. Recueil des Voïages Hollandois. T. IV, p. 362.

des Bufles (*q*), des Cochons, des Chévres, des Daims, des Liévres, des Chiens; des Singes, des Tigres, des Ours, des Eléphans, des Anes & des Chevaux; mais ils ne peuvent nourir de Moutons. Leurs Eléphans ſont plus eſtimés que tous ceux des Indes, non-ſeulement, à cauſe de leur groſſeur prodigieuſe & de la beauté de leur ivoire; mais principalement pour leur adreſſe. On dit avoir remarqué par expérience, que ceux des autres Païs les reconnoiſſent (*r*) & les ſaluent quand ils les voient. On ne ſe ſert que de ces animaux pour remuer & porter les tonneaux, les bâles, & autres fardeaux ſemblables. L'Eléphant prend la corde avec ſa trompe & ſes dents, il la tire, l'entortille, jette la charge ſur ſon dos, & s'en va avec ſon faix. Il tire également à ſec une demi-galere ou caravelle. Les Singes

(*q*) ROBERT KNOX, Relation de CEYLAN. T I, p. 52. Cet Ouvrage eſt originairement en Anglois; mais les choſes curieuſes, dont il eſt rempli, l'ont fait traduire en notre langue, en 2 vol. *in* 12.

(*r*) Voïages Holl. T. II, p. 256. LE BRUN, ch. 63. TAVERNIER T. IV, p. 225 & autres.

dont on voit des forêts remplies, y ſont (s) auſſi ſurprenans que communs. Il en eſt d'une eſpèce particuliere, qu'on apelle en langue du Païs *Orangs Oetangs*, c'eſt-à-dire, *Hommes Sauvages*. Ils ont preſque la figure & la taille des hommes, & paroiſſent tenir quelque choſe de leur intelligence. Ils n'ont de poil qu'au dos & ſur les reins. Ils ſont agiles, forts, hardis; ils ſe mettent en deffenſe contre les chaſſeurs armés; ils ſont paſſionnés pour les femmes; & elles ne peuvent en ſûreté paſſer les bois où ils ſont. Les Cingales les prennent avec des lacs; ils les aprivoiſent & les dreſſent à marcher ſur les pates de derriere, à ſe ſervir de celles de devant pour différentes choſes, comme pour rincer des verres, verſer à boire, tourner la broche, & autres ſemblables petits offices. La nature montre également ſa fécondité dans l'île de Ceylan, par la multitude de différens oiſeaux qu'elle y produit, la plûpart inconnus ailleurs, & admirables, ſoit pour

(s) DU BOIS, p. 388.

le chant, soit pour le plumage.

Cette variété d'animaux n'est pas moins utile à la vie qu'agréable pour le spectacle de la campagne ; mais elle ne fait pas encore les richesses du Païs. Celles-ci consistent principalement dans les différentes sortes d'aromates & de pierreries qui s'y trouvent en abondance ; excepté le diamant. On prétend même qu'il y a des mines d'or, dont le Roi de Candi ne vouloit pas que l'on fît usage, de peur d'exciter la cupidité des Européens. Outre une infinité d'arbres, de plantes & de fruits, dont nous ne connoissons que les noms barbares (t) & qui contribuent tous à l'ornement & à l'avantage du païs, il produit tout ce que l'on trouve ailleurs. Le ris, le sucre, le tabac, le poivre, le gingembre, & le cardamome y viennent en abondance. On y voit des forêts entieres d'orangers, de citronniers, de gérofliers, & de caneliers. Ceux-ci principalement y sont si communs & si

(t) V. KNOX, T. I, p. 35, & LE BRUN, Tab. 201 & suiv.

parfaits dans leur eſpèce, que l'odeur s'en répand à huit lieues à la ronde; le quintal du païs, qui eſt de 128 livres, n'y vaut que quarante ſols. C'eſt un arbre d'une moïenne grandeur, dont les feuilles reſſemblent à celles du laurier, tant pour la couleur que pour l'épaiſſeur. Lorſqu'elles commencent à pouſſer, elles ſont rouges comme l'écarlatte; & quand on les frotte avec les mains, on trouve qu'elles ſentent plus le géroſle que la cânelle. L'arbre porte un fruit ſemblable à un petit gland. En le faiſant bouillir on en tire une huile qui nâge ſur l'eau, qui ſe congele, & qui forme une eſpèce de cire blanche un peu plus molle que la nôtre. L'odeur en eſt très-agréable, & on la brûle dans les lampes; mais je ne ſais pourquoi il n'eſt permis d'en faire des bougies que pour le Roi. Cependant l'écorce du canelier eſt ce qu'il a de plus précieux; c'eſt ce qui fait notre canelle. Elle eſt blanche quand les Indiens la recueillent; & elle devient rougeâtre après qu'on l'a expoſée au ſoleil pour la

durcir. Ils ne la prennent qu'aux petits arbres, quoique celle des grands ait une odeur auſſi douce, & que le goût en ſoit auſſi fort que l'autre. Le poivre, plus en uſage parmi nous que la canelle, croît ſur un petit arbriſſeau, autour d'une grape, longue environ d'un demi pié, qui eſt toute couverte de grains. Quelques-unes de ſes feuilles reſſemblent à celles de l'oranger, d'autres ſont plus longues. Il y a différentes eſpèces de poivriers, dont le détail regarde plus les Naturaliſtes qu'un Hiſtorien (*u*).

Inſtruits des avantages que l'on pouvoit tirer de cette Iſle, les Portugais s'y jetterent en 1506 (*x*), ſous la conduite de Laurent Almeida. Cet Amiral en prit poſſeſſion au nom d'Emmanuel Roi de Portugal, en y érigeant une colonne avec une inſcription, qui faiſoit entendre qu'elle n'avoit point de maître ; quoi- Révolutions des Portugais & des Hollandois.

(*u*) Voïez le premier voïage des Hollandois, T I, p. 272.

(*x*) MAFFEY. L. VII, c. 5. & L. VIII, cap. 3. MANDELSL. p. 272 & ſuiv. Recueil des Voïages Holl. T. II, p. 495. juſqu'à 516.

qu'en même-tems il traitât avec un des Rois de Ceylan, lui promettant la protection d'Emmanuel, moïennant une reconnoissance de deux mille cinq cens quintaux de canelle par an. Les Hollandois jaloux d'un établissement aussi lucratif, commencerent en 1602 à faire des tentatives pour le leur enlever. Les violences qu'ils exercerent les rendirent aussi odieux que les Portugais l'étoient déja aux Cingales pour la même raison. Mais enfin ils vinrent à bout de leur entreprise cinquante-cinq ans après. Ils déclarerent une guerre cruelle aux Portugais, ils les chasserent des places qu'ils avoient fortifiées & qu'ils possedoient depuis cent cinquante ans; ils s'emparerent sur-tout des villes de *Colombo* & de *Negombo*; ils mirent garnison dans le Fort de *Punto Gallo* ou *Pointe de Galles*; ils se rendirent maîtres absolus des côtes & de tous les Ports, sans néanmoins entrer dans les Etats du Roi de Candi, qui occupe le centre de l'Isle; & ils s'intéressent si fort à conserver le commerce de

Ceylan, qu'ils n'en laiſſent aprocher aucun vaiſſeau d'une nation étrangere (y).

Ils partagent ainſi toute l'Iſle avec le Roi de Candi. Ce Prince eſt redoutable à ſes ſujets par l'empire abſolu qu'il s'eſt attribué ſur leurs biens, ſur leurs actions & ſur leur vie. Il eſt deffendu (z) aux Cingales de chercher les topaſes, les rubis, les ſaphirs, les grenats & le criſtal qu'ils trouveroient aiſément dans la plûpart de leurs montagnes, ni d'en avoir chez eux, ni d'en faire trafic; ceux qui s'y expoſent courent riſque de la peine de mort, s'ils ſont découverts. Il n'eſt permis de chercher des pierreries qu'à ceux que le Prince en charge pour lui-même, ni de ramaſſer celles que les torrens ou les orages ont entraînées ſur les grands chemins ou dans les rues, à moins qu'on ne les lui porte auſſitôt, ou qu'on ne les remette à ſes Officiers. On n'a pas encore pu ſa-

Politique du Roi.

(y) LULLIER, p. 26.
(z) Voïages Holl. T. II, p. 509. MANDELSL. p. 182. Relations anciennes p. 103.

voir quel eſt le motif de ſa politique, & pourquoi il laiſſoit enfouies tant de richeſſes dans ſon Roïaume.

Religion du païs. Trois ſortes de religions reglent le culte de tout le païs. Le Roi ſuit la Mahométane avec une partie de ſes ſujets ; les autres ſont idolâtres de même que le reſte des Indiens ; & fort attachés à la métempſycoſe ; & dans toute l'étendue de la domination des Hollandois (*a*), on ne permet que ces deux Religions avec la prétendue Réformée ; celle des Catholiques y eſt deffendue ſous des peines rigoureuſes. Un de leurs Ecrivains (*b*) nous aprend qu'ils y ont introduit la leur par les ſoins des Paſteurs qu'ils y entretiennent ; qu'ils y ont attiré pluſieurs milliers d'ames, & qu'ils y ont même fondé un Collége, afin d'inſtruire la jeuneſſe du païs. C'eſt donc pour la ſeconde fois que le Symbole y eſt alteré. On lit dans le Voïageur Coſmas, qu'au ſixiéme ſiécle il y avoit dans cette Iſle des Egliſes floriſſantes, établies

(*a*) CORNEILLE LE BRUN. p. 363.
(*b*) DU BOIS, p. 683.

par les Apôtres ou par leurs ſucceſſeurs, qui y avoient annoncé la foi. Mais cette lûmiere y fut éteinte par la perſécution des Mahométans, ennemis plus redoutables du nom chrétien que les Païens mêmes. Les Miſſionnaires que les Portugais y amenerent, conſacrerent tout leur zèle à le faire revivre, & déja ils commençoient à voir les fruits conſolans de leurs travaux, quand les Hollandois s'emparerent de l'Iſle, & ſubſtituerent aux dogmes anciens les nouvelles erreurs du Calviniſme.

Pic d'Adam.

Soit que Salomon eût envoïé des vaiſſeaux dans cette Iſle, ou que des particuliers Juifs y euſſent trafiqué, on tient pour conſtant que les principes de la révélation étoient connus aux Cingales pluſieurs ſiécles avant Jeſus-Chriſt. Voici ce qui le fait dire. Dans la partie méridionale de l'Iſle, à vingt lieues de la mer du côté de Ponto Gallo (*c*), eſt une vaſte plaine au milieu de laquelle il y a une

(*c*) RIBERO. Hiſt. de Ceylan, p. 172. Anciennes Relations, p. 3 & 134. ROBERT KNOX

LIBRARY OF THE

montagne couronnée d'un beau gazon. Il en sort un rocher qui s'éleve à la hauteur d'un quart de lieue en forme pyramidale, mais si escarpé qu'on ne peut y monter que par le moïen d'une chaîne de fer, qui régne depuis le haut jusqu'en bas. On compte que de la plaine au dernier sommet, il y a environ deux lieues, d'un chemin si difficile, qu'en partant de très-grand matin on ne peut y arriver qu'à deux heures après midi. La hauteur en est si prodigieuse; que les Matelots commencent à l'apercevoir de vingt lieues en Mer. Quoique la cime de ce rocher paroisse pointue en la regardant du bas de la plaine, elle forme néanmoins une terrasse de deux cens pas de diametre, au milieu de laquelle est un grand lac très-profond, de la meilleure eau que l'on puisse boire. De là sortent plusieurs ruisseaux qui s'écoulent par torrent le long de la montagne; & après s'être réunis, ils forment trois grandes Rivieres dans la plaine. Près du lac est une large pierre, sur laquelle est l'empreinte

d'un pié d'homme, longue de deux palmes & large de huit pouces, auſſi parfaitement gravée que ſi c'étoit ſur la cire. Les Cingales ſont perſuadés que c'eſt un veſtige du premier homme, ce qui leur a fait apeller cette montagne *Hamalel* ou *Montagne d'Adam*, que les François ont traduit par *Pic* ou *Pointe* ou *Pas d'Adam*. Le peuple croit que c'eſt-là où le premier homme a été créé (*d*), que le lac s'eſt fait des larmes qu'Eve verſa à la mort d'Abel, & que l'île de Ceylan faiſoit partie du Paradis Terreſtre. Cette tradition vient du Roi Vigia Raïa, que nous avons dit avoir vécu, ſuivant l'opinion commune, 500 ans avant Jeſus-Chriſt, & qui donna à l'Iſle le nom de *Terre Sainte*. Cette idée ne peut être venue que par le canal des Juifs. Mais les Païens ont abuſé de ces premiers raïons de lumiere, qui auroient pu les conduire à la vérité. Ils font de fréquens pélérinages à cette montagne, où ils portent leurs offrandes; & les Prê-

(*d*) MANDELSL. p. 281.

tres intéreſſés à les entretenir dans la ſuperſtition, leur racontent cent fables & cent prodiges qu'ils diſent s'y opérer tous les jours.

Prêtres du Païs.

Ces Prêtres comme ceux de toute l'Iſle, ſont d'ailleurs très-réguliers dans leur conduite. Il en eſt de deux ſortes. Ceux du premier ordre (*e*), que l'on regarde comme les dépoſitaires de la ſience des Dieux, & qui ſont chargés d'inſtruire le peuple. Ils ne reçoivent parmi eux perſonne qui ne ſoit de condition, qui n'ait des mœurs & du ſavoir. Le peuple a pour eux un reſpect ſingulier. Il les ſalue profondément lorſqu'il les rencontre, & ils ne rendent le ſalut à perſonne. Par-tout où ils vont, on étend une natte fine ou un linge blanc ſur le ſiége qu'on leur préſente; honneur qui leur eſt commun avec le Roi. Ils ne mangent qu'une fois par jour, excepté du ris, de l'eau ou des fruits, dont ils peuvent uſer le ſoir & le matin. S'ils ſe veulent marier, il faut qu'ils renoncent à leur état de Prêtres; &

(*e*) ROBERT KNOX. T. II, p. 88 & ſuiv.

ce changement se fait en jettant leur habit dans la Riviere, en se lavant la tête & tout le corps. Les Prêtres du second ordre n'ont rien qui les distingue à l'extérieur. Ils travaillent, ils sont vêtus comme le reste des Cingales. Tout leur ministere consiste à présenter aux Idoles le ris bouilli, & les autres vivres que le peuple aporte; mais ils n'offrent jamais d'animaux. Les uns & les autres sont tellement attachés à la métempsycose, qu'ils adorent pendant la journée la premiere bête qu'ils ont rencontrée le matin.

Religion & mœurs du peuple.

On peut dire au reste, que tous les particuliers du païs sont Prêtres, & qu'ils en font les fonctions. Chacun, selon ses facultés, fait bâtir un Pagode dans sa maison, dans sa cour ou dans son jardin. Il en est de si petits, qu'à peine ont-ils deux piés en quarré. L'Idole qu'ils y mettent est de figure monstrueuse; aussi ne les apellent-ils pas des maisons de Dieu, mais des maisons du Diable. Elevés dans les principes du Manichéisme,

(ee) Anciennes Relations, p. 104.

ils adreſſent preſque toûjours leurs vœux & leurs offrandes à celui-ci pour le prier d'écarter les malheurs dont ils ſeroient menacés. Malgré les préjugés de l'enfance, & les uſages généralement établis parmi eux, ils écoutent ſans vivacité les remontrances qu'on leur fait ſur les abſurdités de leur culte; ils en conviennent preſque toujours, & l'on voit par cette droiture naturelle que des Miſſionnaires inſtruits & zélés les ameneroient aiſément à la véritable Religion. Leurs mariages, leurs mœurs, leurs coutumes ſont fort extraordinaires. On ne pourroit en entreprendre le détail ſans ſe jetter dans un récit qui ocuperoit trop long-tems. Il ſuffira de renvoïer les curieux aux Voïageurs qui en ont parlé fort au long (*f*). Leur paſſion pour le jeu eſt la ſeule choſe que j'obſerverai.

Le jeu des Coqs & celui des Dames ſont l'ocupation ordinaire des

(*f*) RIBERO. Hiſt. de Ceylan. ROBERT KNOX. T. II, MANDELSL. p. 279 & ſuiv. Voïages des Holl. T. II, *p.* 472 juſqu'à 516.

Cingales

Cingales (ff). Les Coqs de cette Isle sont beaucoup plus gros & ont des ergots bien plus grands qu'en tout autre endroit du monde. Les Insulaires leur attachent aux pattes des pointes de fer tranchantes, les animent & les font battre les uns contre les autres. Ils parient sur ces sortes de combats de l'or, de l'argent, des terres, des vergers, & plusieurs autres choses que gagne le maître du Coq qui a l'avantage. Ils risquent pareillement tous leurs biens & leurs membres au jeu des Dames. Quand ils n'ont plus rien à perdre, ils mettent au milieu d'eux sur le feu un vase rempli d'huile de noix ou de sesame, parce qu'ils n'ont pas d'huile d'olive, & à côté une petite hache fort tranchante. Celui qui a gagné la partie pose sa main sur une pierre, & on lui coupe là le bout d'un doigt, qu'il trempe aussi-tôt dans l'huile bouillante pour cauteriser la plaie. Cette opération cruelle ne peut leur faire perdre la mauvaise habitude qu'ils ont de jouer, & quel-

(ff) Anciennes Relations Arabes, p. 105.

ques-uns s'y opiniâtrent de telle ſorte qu'ils n'abandonnent la partie qu'après avoir eu tous les doigts coupés. D'autres prennent une méche de cotton qu'ils trempent dans l'huile, & qu'ils font brûler ſur leur main, ſans marquer aucun ſentiment de douleur. Il eſt tems de paſſer à la ſeconde claſſe des Iſles, c'eſt-à-dire, à celle du milieu.

On comprend ſous ce nom celles qui ſont au midi de la Preſqu'île au-delà du Gange; on les apelle auſſi les *Iſles de la Sonde*, à cauſe du détroit de ce nom qui ſépare celle de Sumatra & de Java. Il ſuffira de nous arrêter à ces deux principales & à celle de Borneo.

Iſle de Sumatra. L'Iſle de *Sumatra* eſt longue & étroite, s'étendant ſur une ligne droite du Nordoueſt, au Sudeſt. La moitié de ſa longueur fait face à la Preſqu'île de Malaca, dont elle eſt ſéparée par un canal, qui n'a en quelques endroits que dix ou douze lieues de largeur. Coupée en deux partie preſqu'égales par l'équateur,

elle s'avance de ſix dégrés au Nord, & autant au Midi. Elle a 250 lieues de long, 60 de large, & environ 500 de circuit. L'air y eſt chaud, mais moins qu'il ne devroit être ſous la Ligne. On attribue cette température aux vents frais qui viennent de la Mer, & qui doivent y produire des effets ſenſibles, eu égard au peu de largeur de l'Iſle. On peut ajoûter (g), que naturellement l'air ne doit pas être ſi chaud dans les païs qui ſont ſous la Ligne & aux environs, que dans ceux qui ſont vers les Tropiques; parce que dans ceux-ci, le ſoleil roule plus long-tems autour de leur zénit, & qu'alors les jours y ſont plus longs que les nuits; au lieu que dans ceux-là, les jours ſont preſque toujours égaux aux nuits, la différence n'en étant pas ſenſible, & que d'ailleurs le ſoleil ne s'arrête point ſur leur zenit. La ſaiſon des pluies, de même que dans les Indes, commence vers les premiers jours de Juin, & ne finit qu'avec le mois d'Octobre. Si elles

(g) Du Bois. p. 684.

ceſſent pour quelques momens, le ſoleil darde ſes raïons avec vivacité, il attire des exhalaiſons qui rendent cet air très-mal ſain pour les étrangers, & cauſent de grandes maladies. Ces vapeurs viennent principalement des lacs & des marais qui ſont très-fréquens dans cette Iſle.

Fertilité du Païs.

Le terroir eſt fertile & raporteroit abondamment toutes ſortes de grains s'il étoit cultivé; mais on n'y ſéme que du ris & du millet. On y trouve le meilleur poivre qu'il y ait dans les Indes, excepté celui de Cochin, de la canelle, du gingembre, du ſucre, du benjoin, du bois de ſandal blanc, des citrons, des oranges, du miel, de la cire, du cotton. Les cocotiers y ſont auſſi communs que les ſaules en Hollande. Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étaim, de fer, de plomb & de ſoufre. Toutes y ſont en grand nombre; mais celles de cuivre & d'étaim ſont les plus abondantes. Dans les hautes montagnes dont le païs eſt entrecoupé, on trouve toutes ſortes de pierres précieuſes, dont les

sauvages connoissent peu le prix, & dont cependant ils ne veulent pas permettre qu'on fasse la recherche. Il est une de ces montagnes qui jette des flammes par intervales, comme le Vesuve en vomit dans le roïaume de Naples. Les forêts de l'Isle sont peuplées d'animaux de toute espèce, d'Eléphans, de Rhinoceros, de Tigres, de Lions, de Léopards, de Cerfs, de Sangliers, de Porcs-épics, de Chevaux sauvages, de Civettes & de Singes.

Mœurs des Insulaires.

Les Sauvages qui habitent l'intérieur de l'Isle dans presque toute sa longueur, se prétendent seuls originaires & maîtres du païs. Ils ne veulent avoir aucun commerce avec les Européens ; ils en mangent autant qu'ils en peuvent atraper. Leurs Rois ou Chefs sont perpétuellement en guerre les uns contre les autres. Celui qui habite entre *Ticou* & *Manimcabo*, presque sous la Ligne, est le plus riche de tous. Il a sous sa puissance la meilleure partie des mines d'or. Ses sujets en portent aux habitans de Manimcabo, qui leur

rendent en échange des toiles de cotton, du ris & des armes. La premiere fois que les Hollandois mouillerent à cette Isle en 1596 (*h*), ceux qui habitent les côtes, & qui n'ont rien de la cruauté des autres, aporterent à leur bord des noix de cocos, du poivre, des cloux de gérofle, des noix muſcades, des bananes, des poules & des oranges. L'échange de ces marchandiſes ſe fit pour quelques couteaux. Il eſt vrai que les Portugais avoient inſenſiblement lié commerce avec eux, & qu'ils l'entretenoient depuis près d'un ſiécle. Les Hollandois qui s'étoient impoſé la loi d'abſorber eux ſeuls tout le commerce, ſe ſont emparé des ſept meilleures places maritimes, & en ont exclu les Portugais. Ils ſouffrent avec peine de voir les Anglois y ocuper une ſeule Ville.

Roïaume d'Achem.

Des ſix Roïaumes qui partagent l'Iſle de Sumatra, celui d'*Achem* ou *Achin* eſt le ſeul que l'on connoiſſe

(*h*) Voïages Holl. T. I., p. 276.

bien, & qui ſoit digne d'attention. La Capitale (*i*) eſt bâtie à la pointe Nordoueſt de l'Iſle, ſur une Riviere à peu près forte comme la Seine à Paris; ce qui eſt cauſe que la Ville eſt toûjours remplie de Hollandois, d'Anglois, de Danois, de Portugais, de Chinois & de Guzarates, qui y commercent différentes ſortes de marchandiſes, parce qu'elles leur ſont toutes païées en or ou en pierreries. On y porte principalement des toiles de cotton, du ris & des épiceries.

On ne voit plus de Prince auſſi voluptueux que le Roi d'Achem. Un nombre incroïable de femmes rempliſſent ſont Palais. Les unes demeurent ſans ceſſe auprès de ſa perſonne, ſoit pour agiter & rafraîchir l'air avec de grands évantails, ſoit pour l'amuſer par leurs diſcours, ſoit pour le réjoüir par leurs chants, ſoit pour remplir ſes deſirs. Plus de treize cens ocupent les ſalles & les

Mœurs de ſes Rois.

(*i*) DAMPIER, Suplém. Part. I, c. 7. Voïages Holl. T. II, p. 593 & ſuiv. T. IV, p. 61 & ſuiv. T. 6, p. 233. LE BRUN, p. 361.

cours d'entrée, où elles montent la garde alternativement jour & nuit. D'autres sont dans les cuisines & dans les offices, où elles font tout ce qui regarde le service immédiat de la personne du Roi. Mais on a remarqué que sa maison étoit un théâtre de jalousie, de haines, de raports, de contestations & de plaintes continuelles. La sévérité des loix & la rigueur des châtimens sont les seules barrieres capables de les contenir. Les punitions s'étendent également sur toutes sortes de personnes qui sont tombées en faute. On en a vû à la Cour, & même de la famille roïale, qui n'avoient ni piés ni mains, & qui avoient été traitées de la sorte pour des fautes qui à peine seroient dignes d'attention dans un autre Etat. Mais le Roi d'Achem traite ses sujets en esclaves; & il n'imagine être leur Roi qu'autant qu'il leur fait sentir qu'il en est le maître. Souvent il est spectateur ou même l'ordonnateur des suplices. Il a des Eléphans dressés exprès pour tourmenter les criminels, & qui entendent

tendent au moindre ſigne ce que le Prince exige d'eux. On en a vu qui paſſoient froidement de ce ſpectacle à celui du combat des cocqs, auquel pluſieurs Rois des Indes prennent plaiſir. Les ſujets du Roi d'Achem, ſont lâches, indolens, pareſſeux, les uns Mahométans, les autres Idolâtres. Leur Roi peut tout entreprendre ſur eux ſans craindre aucune révolte.

Isle de Java.

L'Iſle de *Java* eſt au Sudeſt de celle de Sumatra, dont elle eſt ſéparée par le célébre détroit de la Sonde, qui n'a en cet endroit que ſept à huit lieues de large. Quelques ſavans (*l*) prétendent que cette Iſle eſt la *Jabadin* de Ptolomée. Mais cette conjecture & les preuves dont on l'apuie, nous touchent peu. Les connoiſſances que l'on a de l'île de Java, l'état dans lequel elle eſt aujourd'hui, ſont les ſeuls objets qui nous intéreſſent à ſont égard.

On peut partager cette Iſle en

(*l*) LA MARTIN. Voïages Holl. T. I, p. 331 ſuiv. & T. II, p. 553.

côtes ou païs maritimes, & en plat-païs, ou terre du milieu. La côte du Nord eſt ſous la domination de la Compagnie Hollandoiſe, qui y a bâti des Forts, & y entretient des garniſons. L'intérieur du païs eſt occupé par l'Empereur ou le *Mataram*, qui a réuni ſous ſa puiſſance différentes Principautés, dont les Souverains ont mieux aimé ſe retirer le long de la côte du Midi dans des régions incultes, que de ſe ſoumettre, & de renoncer à leurs prétentions. Il a mis à leurs places des Princes, moins jaloux de l'indépendance, qui lui paient un tribut, & qui vivent ſous ſa domination. La Compagnie elle-même l'a aidé à exécuter ce projet, en lui donnant tous les ſecours dont il a eu beſoin; & ce Prince eſt d'autant plus intéreſſé à ménager la Compagnie, qu'il a ſur la côte méridionale des ennemis implacables, qui auroient déja renverſé ſon trône, s'ils ne craignoient les forces & la vengeance des Hollandois. Ceux-ci ſe ſont en effet rendus maîtres de la plus grande & de la

meilleure partie de l'Iſle ; & l'on ne croit pas qu'aucune Puiſſance oſe entreprendre de les en chaſſer depuis qu'ils ont forcé le Roi de l'île de Madura à leur céder ſon Roïaume en 1725.

Batavia des Hollandois.

Les mines d'or, d'argent, de cuivre, de diamans, de rubis & d'émeraudes ; une abondance générale de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie ; la proximité des Iſles de l'Epicerie, du Japon, de la Chine & des Indes, déterminerent les Hollandois à établir leur Comptoir général à *Batavia*, la premiere place de cette Iſle au ſortir du détroit de la Sonde, dans le Roïaume de Bantam (*m*). On la nommoit autrefois *Jacatra* ; ou plûtôt les ruines de cette ancienne Ville ſervirent de fondemens à celle que les Hollandois bâtirent en 1619 ; & à qui ils donnerent le nom latin de leur païs, en l'apellant *Batavia* ; mais les Javanois ne lui en

(*m*) Voïez ſur les mœurs & les coutumes de ce païs, Corneille le Brun, c. 58 & ſuivant. Voïages Holl. T. I, p. 338 *ſuiv.* & T. II, p. 697.

donnent point d'autre que celui de *Jacatra*. Cette Ville (*n*) eſt ſituée dans une plaine unie & baſſe. Elle a la Mer au Nord ; & derriere, des montagnes fort hautes, couvertes de forêts. Des murailles de brique l'enferment de toutes parts, & celles-ci ſont deffendues par vingt-deux baſtions, à qui l'on a donné les noms des Provinces & des Villes principales de la Hollande. La largeur & la profondeur du foſſé qui les environne & qui eſt toûjours plein d'eau, forment une ſeconde barriere inſurmontable, principalement au tems de la marée. Enfin elle eſt munie de toute l'artillerie que l'on peut mettre dans une place de guerre. Les Hollandois y ont établi un exercice régulier de la Religion prétenduë Réformée, la ſeule qui y ſoit permiſe ; & ſuivant leurs relations, le ſervice s'y fait avec grande exactitude. Ils ne louent pas moins leur attention & leur charité pour les pauvres des hôpitaux.

(*n*) V. LA MARTINIERE à ce mot. & LE BRUN, t. 62.

Mais il paroît que le ſoin de la Compagnie pour faire briller ſon commerce ne céde en rien au zéle qu'elle peut avoir pour la Religion. L'ordre & les Réglemens qu'elle a établis parmi ſes Officiers, montrent que ſon attention ne ſauroit aller plus loin. Perſuadée qu'une Puiſſance doit ſe faire reſpecter dans ceux à qui elle confie ſes intérêts, elle fait rendre les honneurs de Souverain au Gouverneur général qu'elle nomme pour régir tous les Etats & tous les Bureaux particuliers qu'elle poſſede dans les Indes. Sa Maiſon eſt un Palais qui occupe la moitié de la citadelle. Il va tous les Mercredis & Samedis ſe délaſſer dans une maiſon de campagne, avec une ſuite digne d'un Roi. Un Trompette (o), deux Hallebardiers, & ſeize Gardes à cheval, le précédent dans ſa marche. Il vient enſuite dans un caroſſe fort leger, aïant aux portieres ſon Ecuier, & ſix Hallebardiers à cheval. Après lui marchent les caroſſes de ſa ſuite, & le cortege eſt fermé

Magnificence de leur Gouverneur.

(o) LE BRUN, c. 63.

par cinquante Gardes qui ont leur Trompette en tête. Son eſcorte n'eſt pas moins pompeuſe lors même qu'il ne ſort point de la Ville. Comme il marche lentement, c'eſt une compagnie d'Infanterie qui environne ſon caroſſe, avec les Hallebardiers & ſon Ecuïer, qui ſont à la portiere à cheval.

Ses occupations.

Ces marques de grandeur ſervent à adoucir les fatigues d'une charge auſſi pénible & auſſi acablante que la ſienne. On peut dire qu'il n'a jamais de repos ni de vacances. Il eſt acablé de lettres & de paquets dès la pointe du jour, & continuellement ocupé aux affaires de la Compagnie. Au lever du ſoleil, les deux Chefs des Marchands, le Commandant de la Citadelle, le Major, l'Architecte, le Chef de l'Artillerie & pluſieurs autres, viennent lui rendre compte de ce qui s'eſt paſſé la veille, & prendre ſes ordres. Sur les onze heures, le *Sabandhaer* vient lui annoncer les bâtimens, les marchandiſes & les perſonnes qui arrivent, avec le lieu de leur deſtina-

tion, pour lui demander les paſſeports néceſſaires. Il faut de plus qu'il donne audience à ceux qui pourſuivent des affaires au Palais. Ces différentes ocupations le tiennent juſqu'à ce qu'il ſe mette à table, où il n'eſt qu'environ une demie heure, dont il emploie même une partie à parler d'affaires, après quoi il rentre dans la même carriere juſqu'à ſouper. Ainſi à juger ſainement des choſes, le Général de la Compagnie eſt ſon premier eſclave, qui n'a pas un moment à ſoi, & qui ne ſauroit paſſer une ſeule nuit hors de la Citadelle. Il eſt de plus obligé de rendre aux Hollandois Aſſociés un compte exact de tout ce qui arrive ſur la côte de Java & dans le païs qui en dépend. Chaque Conſeiller eſt tenu d'en faire de même pour le Bureau ou la Loge dont il a la direction. Une vie auſſi éloignée de tout repos a porté pluſieurs particuliers à refuſer la place de Général, ou à remercier la Compagnie dès qu'ils en avoient goûté pendant quelques mois. Le Conſeil s'aſſemble régu-

liérement deux fois la semaine ; & il n'eſt pas permis aux Miniſtres étrangers qui vont à Batavia, d'y débarquer avant qu'on les ait été prendre pour les conduire à l'audience du Gouverneur.

Celles de Directeur Général.

Le premier Officier après lui eſt le Directeur général, dont la charge n'eſt gueres moins fatigante. C'eſt lui qui achete & qui fait partir les marchandiſes de la Compagnie, de quelque nature qu'elles ſoient, & en quelque lieu qu'on les envoie. Il a le maniment & la direction de tout ce qui regarde le négoce ; il ordonne la cargaiſon que chaque vaiſſeau doit prendre ; tous les Marchands & Officiers de la Compagnie viennent l'informer de ce qui ſe paſſe ; c'eſt de lui qu'ils reçoivent les clefs des Magazins dont la garde lui eſt commiſe. Les fonctions des Officiers ſubalternes ne ſont pas réglées avec moins de préciſion.

Maximes des Hollandois pour le commerce,

Un Voïageur François (*p*) qui étoit aux Indes en 1723, nous ap-

(*p*) LUILIER, Inſtruction pour le commerce des Indes Orient. p. 164.

prend d'autres détails auſſi intéreſſans en ce genre. Si les Hollandois, dit-il, ſont les plus riches dans les Indes, ils y ſont auſſi les plus forts, & ce ſont eux qui y trafiquent le plus. Ils y ont toûjours quarante vaiſſeaux, & ſouvent davantage, ſur leſquels ils négocient dans toutes les Indes; & tant du profit qu'ils en retirent que des revenus de leurs domaines, ils en font la cargaiſon de vingt-quatre à vingt-huit grands vaiſſeaux qu'ils envoient tous les ans en Europe. Il en part autant de Hollande, qui reviennent enſuite, mais dont on a ſoin de changer l'équipage par des raiſons de politique. Auſſi-tôt qu'un Officier arrive aux Indes, on lui donne à monter un autre vaiſſeau. Si ceux qui ont trois ans de ſervice veulent s'en retourner en Europe, ils préſentent un placet à la Chambre, qui ne manque point d'y avoir égard, quand les perſonnes ſont en état de s'en retourner. Si ce nombre ne ſuffit pas pour monter les vaiſſeaux que l'on renvoie, le Gouverneur s'inſ-

truit de ceux qui ont le plus gagné dans leurs voïages, & qui après leur retour, peuvent paſſer commodément le reſte de leur vie, & entretenir facilement leur famille.

Ils veulent que ceux qui les ſervent s'enrichiſſent

La Compagnie Hollandoiſe veut l'avancement de tous ceux qui ſont à ſon ſervice; elle mépriſe tous Officiers qui négligent leurs affaires, & les regarde comme incapables de travailler utilement à celles d'autrui. Elle n'avance que très-rarement un ſujet qui ne penſe point à ſa fortune. La Chambre Souveraine n'a aucun égard aux placets qu'il préſente pour demander ſon retour; ainſi il eſt obligé de reſter malgré lui. S'il s'en retournoit ſans en avoir obtenu le conſentement, on lui feroit ſon procès à ſon arrivée comme à un déſerteur. Cette loi eſt égale pour les Matelots & pour les Officiers. On intéreſſe les uns & les autres, en leur facilitant les moïens de faire quelque ſorte de trafic, ſuivant leur condition, afin de les rendre plus affectionnés. Il ne faut donc pas être ſurpris de la richeſſe des Hollan-

dois, & de ce qu'ils ſont ſervis dans les Indes avec tant d'empreſſement. La bienveillance du maître releve ſouvent la fidélité chancelante du ſerviteur.

Iſle de Borneo; ſa fertilité.

L'Iſle de *Borneo* ſuffiroit elle ſeule pour fournir à un commerce, ſi l'intérieur en étoit praticable. Mais il eſt occupé par des ſauvages, apellés *Beajous* (*q*), gens intraitables, qui ne peuvent ſouffrir aucun étranger; & les côtes ſont habitées par des Maures, à peu près auſſi farouches, qui néanmoins ſe ſont donné des Rois. Quoique nos voïageurs aient peu ſéjourné dans cette Iſle, ils en ont acquis aſſez de connoiſſance pour nous aprendre qu'elle produit pluſieurs ſortes de richeſſes très-eſtimables. Il y a des mines de toutes les eſpèces; mais ces ſauvages négligent les métaux, parce qu'ils ne ſavent pas l'art de les fondre. On y ramaſſe l'or en poudre, qui ſe trouve dans le ſable de pluſieurs Rivie-

(*q*) LA MARTINIERE. Mais il a oublié de citer ſon Auteur.

res. Le ris y croît en abondance, & plus parfait qu'en tout autre endroit des Indes. Les fruits n'y reſſemblent point à ceux de l'Europe, ni pour la couleur, ni pour le goût, ni pour la groſſeur. La caſſe, la cire, le camfre, le poivre, la laque & pluſieurs excellentes teintures y ſont très-communes. Le nombre & la ſingularité des animaux que l'on y voit, font admirer la nature dans la diverſité de ſes productions. Rien n'eſt plus curieux que les différentes eſpèces de Singes que l'on y trouve; il en eſt ſur-tout dont on tire les meilleures pierres de bezoar qui ſoient ailleurs. C'eſt à peu près ce qu'on nous dit de l'île de Borneo, dont les habitans n'ont d'autre loi que celle de la nature, & pour Religion, quelques ſuperſtitions particulieres.

Iſles de l'Orient. A l'Orient des îles de Borneo & de Java, ſont celles que nous avons placées dans la troiſiéme claſſe de l'Océan Indien. Quoiqu'elles ſoient preſque ſans nombre, on peut les

comprendre ſous trois titres : les Iſles Moluques ou de l'Epicerie, la nouvelle Guinée, & les Philippines.

Les Moluques principales (r), ſont Célébes, Gilolo, Ternate, Ceram, Amboine & Banda.

Célébes eſt la plus grande de toutes. En général elle a cela de commun avec les autres, que le terroir y produit abondamment tout ce que l'on peut ſouhaiter pour les beſoins & les délices de la vie. Les fruits, les bois d'odeur & de teinture, & les épiceries y croiſſent en ſi grande quantité, que les habitans les donnent preſque pour rien. Ils ne connoiſſent d'autre nourriture que le ris & le poiſſon. On ne ſait à quelle occaſion ils reconnurent vers le commencement du dernier ſiécle la vanité des idoles qu'ils avoient adorées juſqu'alors. Ils réſolurent (s) par un conſentement général de changer de religion. Mais ne ſachant pas

Moluques Célébes.

(r) V. ARGENT. Conquête des Moluques.

(s) Le P. ALEX. DE RHODES, Jéſuite. Voïages aux Indes, p. 293 & ſuiv.

s'ils devoient embraſſer celle des Chrétiens ou celle des Mahométans, ils voulurent que le hazard en décidât. Ils envoïerent des Ambaſſadeurs aux Chrétiens de Malaca, & d'autres au Roi d'Achem pour leur demander des perſonnes capables de les inſtruire ſur la religion, promettant de ſe déterminer pour ceux qui arriveroient les premiers. Tandis que l'on temporiſoit à Malaca, le Roi d'Achem fit partir pluſieurs *Caſſiſes* ou Docteurs de l'Alcoran, qui entraînerent l'île dans la ſecte de Mahomet. Les *Macaſſars* qui en rempliſſent la plus grande partie, ſont des peuples d'une fureur & d'une cruauté inouie (*t*) quand on les oblige à prendre les armes pour ſe deffendre. Nous en avons une hiſtoire particuliere (*u*).

Les Iſles de Gilolo(*x*), de Ternate, de Ceram, d'Amboine, de Banda, & les autres du Midi contiennent de

(*t*) Voïez les Mémoires de Mr Forbin de Janſon.

(*u*) GERVAISE. Hiſt. des Macaſſars.

(*x*) Il en eſt parlé amplement dans les voïages des Hollandois.

grandes richeſſes dans le petit eſpace de terrain qu'elles renferment chacune en particulier. Les Hollandois & les Portugais y partagent le commerce.

Il eſt étonnant que la *Nouvelle Guinée* étant un païs ſi voiſin des Moluques, nous ſoit encore auſſi peu connue. Tout ce que l'on en ſait, ſe réduit à quelques notions fort imparfaites de ſes côtes, dont on nous dit que les Méridionales ſont preſque toûjours couvertes de neiges, quoique giſſant par le quatre & cinquiéme dégrés de latitude méridionale. Mais on doute ſi elle tient à la Carpentaire ou Nouvelle Hollande, qui eſt au Midi.

Sous le nom de *Philippines* (y), ſoit anciennes, ſoit nouvelles, on comprend toutes les Iſles qui ſont au Nord des Moluques, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer. On les nomme *Philippines*, parce que ce fut ſous le régne de Philippe II, que les Eſpagnols s'y établirent;

(y) Conſultez ſur ces Iſles le Voïage autour du monde de Gemelli Careri, T. II, c. 6.

les Orientaux les apellent *Luçon* du nom de la plus grande, & les Portugais *Manilles* à cauſe d'une Ville qui porte ce nom, & qui peut paſſer pour la Capitale de cette Iſle. Les Ecrivains ne ſont pas d'acord ſur la nature de ce païs. A n'entendre que les Anciens, la nature y fournit tout ce que l'on peut ſouhaiter, ſoit pour les délices de la vie, ſoit pour les richeſſes du commerce. Suivant les Modernes, ces Iſles n'ont rien d'attirant, & les Eſpagnols ne les gardent que pour ſe conſerver une communication de l'Amérique à la Chine & au Japon. On n'y trouve aucun des fruits que l'on voit ailleurs, excepté le ris, le millet & le cocos, qui y croiſſent en abondance. Il y a, ſur-tout à *Mindanao*, quelques mines d'or & de fer, dont on ne fait aucun uſage. La multitude & la diverſité de ces Iſles ne permettent pas de fixer le caractere des peuples qui les habitent. Les uns on la réputation d'être cruels: on ſe loue de la douceur & de l'affabilité des autres. Le Mahométiſme, l'Idolâtrie,

trie, & le Chriſtianiſme que les Eſpagnols (z) ont établi en quelques endroits, ſont les trois Religions qui réglent le culte de ces inſulaires. On peut voir dans les lettres édifiantes (a) l'heureux hazard qui a porté la connoiſſance de l'Evangile dans les nouvelles Philippines, & de quelle maniere on a ſu le nombre & la diſpoſition de ces Iſles.

(z) Lettres édif. T. XI, p. 139.
(a) Les mêmes, T. II, p. 4 & ſuiv.

CHAPITRE II.

Religions des Indes.

ON a pu remarquer dans la deſcription hiſtorique des Indes la variété preſque infinie des mœurs & des coutumes qui y régnent. Les Roïaumes y ſont multipliés ſans nombre ; & lorſqu'on paſſe de l'un à l'autre, on trouve des loix, des pratiques, des manieres & des maximes toutes différentes. Tant & de ſi grandes diverſités ne peuvent ſe réduire à des principes ou à des chefs communs. C'eſt ce qui nous a déterminés à faire connoître le caractere & les uſages de chacun de ces peuples en particulier.

Il n'en eſt pas de même des Religions qui s'y pratiquent. Quoique la ſuperſtition, l'ignorance, la ſurpriſe & le commerce y aient introduit toutes celles qui s'obſervent dans les autres parties du monde, quelques oposées qu'elles ſoient en-

tr'elles; on peut toutefois les ramener à certains points, & les traiter ſéparément. C'eſt un cahos qui n'a pas encore été développé d'une maniere complette, & dont l'éclairciſſement fera la partie la plus intéreſſante de cette Hiſtoire. Les Indiens ſont Idolâtres, ou Juifs, ou Mahométans, ou Chrétiens; & ceux-ci ſont Catholiques, ou Neſtoriens, ou Prétendus Réformés.

§. I.

Idolâtres des Indes.

QUelque grand que fût le zéle de l'Apôtre des Indes, des pieux Eccléſiaſtiques qui s'y tranſporterent au quatriéme ſiécle, & des Miſſionaires que les Princes de l'Europe y ont envoïés dans ces derniers tems, ni les uns ni les autres n'ont pu y extirper entiérement les ſuperſtitions inſenſées du paganiſme. Ses racines y ſont auſſi anciennes que les premieres peuplades, & elles n'ont produit nulle part des fruits auſſi bizares. Ignorance des Indiens Idolâtres ſur leur Religion.

Ce n'eſt pas dans les pratiques, les cérémonies, les offrandes, les ſacrifices ou les converſations du commun des Indiens qu'on doit chercher le ſiſtême, les principes & les dogmes fondamentaux de la religion qu'ils profeſſent. Leur culte n'eſt qu'une habitude dont ils ne peuvent rendre d'autre raiſon que l'uſage ancien du païs, & l'exemple de leurs ancêtres. Ceux dont ils devroient attendre & recevoir des inſtructions ſur ce point, ont pour maxime de les tenir dans une ignorance qui ſurpaſſe celle des Nations les plus agreſtes. Il faut donc avoir recours à leurs Docteſ, pour tirer quelques lumieres ſur le fonds & l'objet d'une eſpèce d'idolâtrie qui leur eſt propre, & qui n'a rien de commun avec celle des autres peuples. Parmi le plus grand nombre d'Hiſtoriens & de voïageurs qui en ont parlé, aucun n'a été ſi inſtruit du ſujet que le Miniſtre Proteſtant, Abraham Rogers. Pendant les dix années qu'il réſida à Paliacate ſur la côte de Coromandel, il ſe fit une étude de dé-

couvrir le secret de cette Religion mystérieuse. Il y parvint par les liaisons & l'amitié qu'il contracta avec un des principaux Brachmanes du païs, qui lui expliqua toute la doctrine du *Vedam*. C'est le Livre de la Loi de ces païens, dont il est peu d'exemplaires. Le langage & le style en sont tellement surannés qu'à peine les plus savans peuvent-ils l'entendre ; mais les commentaires supléent au texte.

Idée des Bramines sur Vistnou leur premiere Divinité.

On y lit (*b*) qu'il est un Etre souverain, tout-puissant, éternel, dont la nature ne nous fut jamais connue & ne le peut être. Les uns le nomment *Wistnou*, d'autres *Pérémaël*, *Esvara*, *Isura* ou autrement, selon la différence des païs & des langues. On ne peut dire si c'est un esprit ou un corps, parce qu'il est environné de plusieurs couleurs. Il n'a point d'yeux & il voit tout ce qui se passe ; sans oreilles, il entend

(*b*) ABRAH. ROGERS, dans son Livre de la *Porte ouverte pour parvenir à la connoissance du paganisme caché*, Part. II, c. 1 & suiv.

tout ; & quoique différent dans chaque endroit du monde, ſuivant l'occaſion & le beſoin, il eſt néanmoins par-tout le monde.

Lorſque tout l'univers (*bb*) n'étoit encore qu'un vaſte amas d'eaux éternelles, il réſolut de faire le monde tel qu'il eſt, ſans autre deſſein que ſa propre ſatisfaction.

Pour cet effet, il prit la figure d'un enfant, & ſe mit ſur une feuille que l'eau agitoit légerement. Tandis qu'il ſe jouoit au gré des flots, tenant l'extrémité de ſon pié dans la bouche, ſortit de ſon nombril une fleur, qui produiſit le premier homme qu'il nomma *Brama*, d'où eſt iſſue la race des Brachmanes ou Bramines, par Caſſiopa l'aîné de ſes fils. La premiere penſée de Brama fut un ſentiment de reconnoiſſance. Il rendit graces à ſon auteur de lui avoir donné une ame raiſonnable,

(*bb*) Il ſemble en effet que les Brachmanes ſuppoſent une matiere éternelle, dont le monde a été formée. Selon d'autres, ils admettent une création pure & ſimple. C'eſt un point qu'il eſt difficile de décider, & ſur lequel on peut lire la Diſſertation de Moshemius dans Cudworst.

& ſa gratitude fut récompenſée d'un nouveau don, qui l'égala preſque à la Divinité. Wiſtnou lui donna la puiſſance de créer le monde dans l'état où nous le voïons; c'eſt-à-dire, de faire éclore certain œuf qui nâgeoit ſur la ſurface des eaux, & qui renfermoit les cieux, les aſtres, la terre & tout ce qui la couvre. Il céda à Brama toute la gloire de ſon ouvrage, lui abandonnant le ſoin & le gouvernement de l'univers, comme un Roi confie la conduite de ſes Etats à un Miniſtre dont il connoît la fidélité, la ſageſſe & l'habileté. Auſſi les Gymnoſophiſtes ou ſavans des Indes ſont perſuadés que Viſtnou demeurant enfermé dans ſa propre gloire, ne ſe mêle point de ce qui ſe paſſe hors de lui, qu'il ſe repoſe de tout ſur Brama, le maître & l'arbitre de tous les événemens. Mais comme celui-ci ne pouvoit pas ſuffire à tout, il ſe choiſit lui-même des coopérateurs, ſur leſquels il ſe déchargea d'une partie de ſes ſoins. Quelques Commentateurs du *Vedam* les mettent au nombre de

trente-trois millions qu'ils regardent comme autant de Divinités d'un ordre inférieur.

Femmes de Viſtnou, & ſes transformations.

Les Indiens jugeant de Dieu comme des hommes, ſur le plaiſir & les attraits, donnent à Viſtnou un grand nombre de femmes, dont les principales, & les plus chéries, ſont *Laëtſami* & *Parvati*. Mais cette union ne conſiſte, ſelon eux, que dans un commerce épuré de l'amitié, qui ſuffit néanmoins pour la génération, par un acte ſimple de leur volonté. C'eſt de cette maniere, ajoutent-ils, que Viſtnou s'eſt transformé dix fois pour habiter ſur la terre, ſous des figures qui ne pouvoient le faire connoître. Dabord ce fut ſous celle d'un poiſſon, enſuite d'une tortue, puis d'un pourceau, après cela il fut la moitié Homme & la moitié Lion, enfin il parut ſous la forme d'un Cheval. Chacune de ces transformations eſt fondée ſur ſa fable particuliere, qui eſt un tiſſu de toutes ſortes d'abſurdités. Le *Vedam* parle auſſi des bons & des mauvais Anges, ſortis de

Viſtnou

Viſtnou & de Brama. Mais il ſemble que ceux-ci ne ſont devenus tels qu'à l'occaſion de l'enlévement de l'*Amortan*, ou *Breuvages des Dieux*, qui ne demeura toutefois ſur la terre que fort peu de tems.

Punition & rétabliſſemẽt de Brama.

Le ſouverain pouvoir de Brama ſur toutes les créatures le mit au moment de ſa perte & de ſa deſtruction totale. L'orgueil prit dans ſon cœur la place de ces beaux ſentimens qu'il avoit fait paroître au ſortir du ſein de Wiſtnou ; il voulut s'égaler à ſon Auteur. De cinq têtes qu'il avoit, Wiſtnou ordonna à l'un de ſes ſerviteurs de lui couper celle du milieu avec l'ongle. L'ordre fut promtement exécuté. Brama ſentant alors ſa foibleſſe & ſa dépendance, s'humilia devant le Dieu, & fit un Poëme admirable à ſa louange. Wiſtnou fut touché de ſon repentir ; il lui pardonna ſa faute, & lui dit pour le conſoler ; que la perte d'une de ſes têtes ne diminueroit rien de ſon pouvoir, ni de ſon empire ſur les créatures, dans les ſept autres mondes qui avoient été créés depuis,

tous semblables à celui que nous habitons. Aussi on représente Brama avec quatre faces, qui tiennent à la même tête.

Durée & corruption du monde.

On ne sait sur quelle imagination les Bramines réglent sa durée. Ils prétendent qu'il doit encore subsister plus d'un million de siécles; puisqu'en 1639, que l'un d'eux en parloit à Abraham Rogers, il ne s'étoit encore écoulé que 4739 ans du quatriéme âge, & que le premier avoit duré 1728b siécles. Ils ajoûtent qu'en ce premier âge les hommes étoient tous justes & bons; que le Diable, qui étoit créé dès ce tems-là, n'avoit aucun pouvoir de leur faire du mal; que dans l'âge suivant, la quatriéme partie des hommes s'étoit corrompue; qu'au troisiéme, les bons & les méchans s'étoient trouvés en nombre égal; mais qu'en ces derniers tems la dépravation étoit devenue si grande qu'à peine se trouvoit-il un quart de justes.

Doctrine de la Metempsycose.

Cependant la doctrine commune annonçoit qu'il y auroit après la mort des récompenses pour ceux-ci

& des peines réelles & humiliantes pour les autres, à proportion des crimes dont leur vie auroit été souillée. En suivant les idées de la métempsycose, les Indiens croient que les ames sortent de leurs corps en mourant, ou pour passer en d'autres hommes qui naissent, ou dans quelque animal, ou dans des plantes. L'unique fin qu'ils se proposent dans toutes leurs bonnes œuvres est l'espérance d'une heureuse transmigration dans le corps d'un homme riche, d'un Seigneur, d'un Monarque ou d'un animal docile comme sont les vaches & les moutons. L'extrême vénération qu'ils ont pour le bœuf & la vache leur vient des Navigateurs Egyptiens qui leur ont enseigné le culte d'Apis, une de leurs principales divinités. Le meurtrier d'un de ces animaux passeroit pour un profane & un impie, qui braveroit le risque de donner la mort à son pere ou à sa mere ou à quelqu'un de ses proches, que le ciel auroit favorisés après leur mort. Comme en Egypte il est des bœufs

ſacrés (*c*) que l'on honore pendant leur vie par des offrandes & des ſacrifices; & dont la pompe funébre ſurpaſſe en magnificence celle des principaux du païs. Après qu'on les a revêtus & couverts des plus riches étoffes, on les porte majeſtueuſement en terre, & on les inhume aux vapeurs de l'encens & des parfums. Ce reſpect (*d*) s'étend plus ou moins à toutes ſortes de bêtes; & l'on a vû comment les Bramines, les Benjans & les Talapoins répandoient dans quelques païs de la nourriture pour les oiſeaux, les inſectes & les reptiles.

On lit à ce ſujet un trait ſingulier dans le voïageur Arabe (*dd*), que nous avons déja cité. Tous les Rois des Indes & de la Chine, dit cet Auteur, croient la métempſycoſe, & elle fait un article de leur Religion. Un de ces Princes aïant été guéri de la petite véroie, ſe regarda dans un miroir, & vit avec beau-

(*c*) MARC. PAULO.
(*d*) V. Mr De la Loubere, T. I, c. 24.
(*dd*) Anciennes Relations, p. 85.

coup de chagrin combien ſon viſage en étoit défiguré. Il ſe tourna vers un de ſes neveux, & lui dit : Je ſuis le ſeul à qui il ſoit arrivé de demeurer dans ſon corps après un tel changement. Mais ce corps n'eſt que comme un outre enflé de vent, & quand l'ame en eſt ſortie elle paſſe dans un autre. Montez ſur le Trône, car je vais ſéparer mon corps d'avec mon ame, juſqu'à ce que je revienne dans un autre corps. En même-tems il demanda un Cangiar, ou ſabre fort tranchant, avec lequel il ordonna à ſon neveu de lui couper la tête.

Enfer & punition des méchans.

Les Indiens croient qu'il eſt des crimes aſſez noirs pour mettre au rang des diables les ames qui en ſont atteintes ; qu'elles voltigent dans l'air juſqu'à la fin de leur expiation ; que remplies de deſirs & de beſoins elles y ſouffrent une extrême diſette de toutes choſes ; & que pour ſe venger, elles ne s'occupent qu'à chercher les moïens de faire du mal aux hommes. C'eſt en conſéquence de cette imagination que les

parens & amis du défunt lui mettent à manger dans les cours & sur les toits, pendant neuf jours, afin qu'il en vienne prendre s'il est dans la nécessité. D'autres, plus criminels encore, sont punis hors de ce monde, dans le lieu qu'ils apellent *Jamma-Locon*, c'est-à-dire, l'Enfer. Là ils sont horriblement tourmentés par la faim, le froid, & les déchiremens qui ne doivent jamais finir. L'abîme où ils sont détenus, se nomme *Atam-Tappès*, Puits d'obscurité.

Paradis & récompense des bons.

Ceux, au contraire, dont la vie n'a d'autres taches que celles de la foiblesse humaine, commencent après le trépas à recueillir les fruits de leur fidélité. Ces ames reviennent dans un sujet que les honneurs & l'abondance rendent heureux ; & quand le terme de leur exil est expiré, elles s'élévent d'un vol rapide au travers des sept mondes qui rempliſſent le ciel, & elles sont reçues dans le *Brama-Locon*, ou le lieu que Brama a choisi pour sa résidence. Là elles jouïssent de toute la félicité que leur cœur desire ; leurs

plaiſirs y ſont ſouverainement épurés ; chacun eſtime comme la meilleure, la place qu'il y occupe. Néanmoins il eſt encore un lieu de béatitude ſupérieure, que les Indiens nomment *Weicontam*. C'eſt où ſont enlevées d'abord après leur ſéparation ces ames chaſtes, qui ont été exemtes des foibleſſes mêmes, & dont la vie s'eſt écoulée dans la vertu. La vue de Wiſtnou abſorbe toutes leurs puiſſances ; elles nâgent dans le plaiſir ; le péché n'y eſt plus connu ; tous leurs deſirs ſont ſatisfaits, & la certitude de leur immutabilité met le dernier ſceau à la joie qu'elles reſſentent. Mais on eſt convaincu que le nombre de ces ames fortunées eſt très-petit. Quelques-uns nient même qu'il y en ait ; ne croïant pas qu'une telle perfection ſoit poſſible à l'humanité.

Du Sommonacodon des Siamois.

Les Siamois mettent dans cet ordre leur fameux *Sommonacodon*, qui eſt dans leur Roïaume ce que Confucius eſt à la Chine. Une fable qui n'eſt apuïée d'aucuns faits certains, qui a été commentée de ſiécle en

ſiécle par une multitude infinie de prétendus ſavans, vrais docteurs de la ſuperſtition, de la viſion & du menſonge, emporte néceſſairement avec ſoi beaucoup de variétés & de contradictions. Elles frapent évidemment dans ce que nos Voïageurs les plus éclairés nous diſent de Sommonacodon. Ils ont raporté ſimplement & de bonne foi tout ce que leur avoient conté les Talapoins ou Prêtres de Siam. De-là cette diverſité dans le recit des uns & des autres. Celui de Monſieur De la Loubere, Envoïé extraordinaire du Roi à Siam en 1687, après Monſieur De Chaumont, paroît le plus ſimple & le plus aprochant du ſiſtême.

Sa naiſſance & ſes vertus.

Sommonacodon, dit cet Ecrivain (*e*), étoit né ſelon les Livres Balis, d'un pere & d'une mere qui avoient régné dans l'Iſle de Ceylan. Dès ſa jeuneſſe, il ſe ſentit de l'attrait pour la plus haute perfection. Il fit une aumône de tous ſes biens; &

(*e*) LA LOUBERE, Du Roïaume de Siam, T. I, p. 524 & ſuiv. V. auſſi le Pere Tachard, p. 397 & ſuiv.

ſa charité n'étant pas encore ſatisfaite, il s'arracha les yeux, & tua ſa femme & ſes enfans pour les donner à manger aux Talapoins. Ainſi dégagé par ſes propres mains de tout ce qui pouvoit l'attacher au monde; il s'adonna au jeûne, à l'oraiſon & aux autres pratiques de la vie parfaite. Mais comme on ne les croit poſſibles qu'aux Talapoins, il embraſſa leur profeſſion; il y mit le comble à ſes bonnes œuvres, & il en acquit tous les privileges.

Don des prodiges.

L'un des principaux fut une force extraordinaire, qui le rendit vainqueur dans un combat ſingulier de *Pra-Souane*, perſonnage d'une vertu conſommée, mais qui ignoroit celle de Sommonacodon, & qui n'avoit gueres moins de trente ou quarante braſſes de haut. Car les Indiens ont un tems de merveilles, comme les anciens Egyptiens, les Grecs & les Chinois. Outre la force corporelle, Sommonacodon eut la puiſſance de faire toutes ſortes de miracles. Il pouvoit ſe rendre auſſi gros & auſſi grand qu'il vouloit, &

quelquefois ſi petit, qu'il ſe déroboit à la vue, & ſe tenoit ſur la tête d'un autre homme ſans être ni ſenti ni aperçu. Il connut parfaitement toutes les choſes du monde; il pénétra également le paſſé & l'avenir; il donna à ſon corps une agilité entiere; il ſe tranſporta ſans peine d'un lieu à un autre pour prêcher la vertu à toutes les Nations; & ce fut dans l'exercice de ſon zèle, qu'il mourut âgé de quatre-vingts ans; ou plûtôt, diſent les Siamois, il diſparut en l'air, comme une étincelle, pour entrer dans le *Nireupan*, c'eſt-à-dire, le ſouverain repos. Lorſqu'il ſentit aprocher ce moment auquel il devoit quitter la terre, il ordonna qu'on lui conſacrât des Temples & des ſtatues. Il eſt en effet repréſenté ſur ſes autels, aſſis, les jambes croiſées à la maniere du païs; & à ſes deux côtés ſont toûjours ſes deux diſciples favoris. Les Siamois l'invoquent comme un Dieu; mais ils croient qu'il n'a de pouvoir & d'attention que ſur eux.

Diverſes renaiſſances. L'idée qu'ils ſe ſont faite du ſou-

verain repos ou bonheur n'eſt pas entierement conforme à celle des Malabares. Ils penſent qu'elle n'exclut pas les ſuites de la métempſycoſe. Auſſi ils croient que Sommonacodon a reparu pluſieurs fois ſur la terre ſous différentes figures d'animaux, parmi leſquels il dominoit ſur toute l'eſpèce, comme il avoit régné dans l'Iſle de Ceylan. Ainſi il fut le Roi des bœufs, des pourceaux, des ſinges,&c.

Son frere Thevatat & ſa doctrine.

Ces tranſmigrations diverſes ont raport à l'hiſtoire également fabuleuſe de ſon frere *Thevatat*. Celui-ci, jaloux de la vertu, de la puiſſance & des privileges de Sommonacodon, lui déclara la guerre, & eut la douleur de ſe voir vaincu autant de fois qu'il l'attaqua. L'un & l'autre (*f*) renaiſſoient enſemble dans la même eſpèce. Mais comme Thevatat étoit toûjours inférieur à ſon frere, la haine, les inſultes, les guerres ſe perpétuerent ſans aucune alternative pour le ſuccès. Thevatat étoit néanmoins doué d'un grand

(*f*) Le P. TACHART, p. 398 & ſuiv.

ſens. Il ſéduiſit des Rois & des Peuples entiers; il leur fit goûter ſa doctrine; il les engagea à être ſes imitateurs. Delà, ce ſchiſme qui diviſa le monde en deux partis, & qui donna commencement à deux Religions; au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avoient qu'une. Le Chriſtianiſme, ſelon les Talapoins, eſt la ſecte de Thevatat; d'où ils concluent qu'il ne faut pas s'étonner, ſi nous autres, qui ſommes ſes diſciples, ne trouvons rien de ce qui les remplit d'admiration dans les Livres de Sommonacodon; ſi nos Ecritures ſont ſemées d'obſcurités & de doutes, & ſi nous ſommes dans une ſi profonde ignorance ſur la Divinité. Il nous paſſent ſeulement quelques connoiſſances ſur les Mathématiques, ſur la Géometrie ou d'autres Arts que Thevatat a pu nous apprendre.

Cauſe de l'éloignemẽt des Siamois pour le Chriſtianiſme.

La reſſemblance qu'ils s'imaginent trouver en quelques points entre leur Religion & la nôtre, leur fait croire que Jeſus-Chriſt ne differe point de Thevatat. Ils ſe perſuadent

qu'étant les disciples de l'un, nous sommes aussi les sectateurs de l'autre; & la crainte qu'ils ont de tomber dans l'Enfer avec Thevatat, ne leur permet pas d'écouter ceux qui leur proposent d'embrasser le Christianisme. Sommonacodon assûre en effet dans ses Livres l'avoir reconnu dans la huitiéme demeure, c'est-à-dire, le lieu où les plus grands criminels sont tourmentés. Il le vit accablé de maux, gémissant sous le poids de sa misere, expiant par un horrible suplice tous les péchés qu'il avoit commis, attaché à une croix avec de gros clous, qui lui perçoient les piés & les mains, aïant la tête toute ensanglantée d'une couronne d'épines qu'on lui avoit mise, & le corps couvert de plaies; pour comble de malheurs, le feu infernal le brûloit sans le consumer.

A ce leger crajon qui nous trace en peu de mots l'idée que les deux principaux Peuples des Indes se forment de la Divinité, il n'est pas difficile de reconnoître que les uns & Origine du Vedam & de Sommonacodon.

les autres ſont les plagiaires (*g*) infideles & les corrupteurs de nos Livres Saints & du myſtere de la Croix qui leur a paru un ſcandale. Dans le *Vedam* des Malabares, on retrouve manifeſtement le premier chapitre de la Geneſe, l'Eſprit de Dieu porté ſur les eaux, le Verbe engendré myſterieuſement, ſa Divinité, ſa Puiſſance, ſon Incarnation, le péché du premier homme, les Anges, le Paradis & l'Enfer. Ce Livre eſt donc poſterieur à la prédication de l'Evangile. Quelque Bramine aura entendu parler un Chrétien de ces differens points de Doctrine; il les aura admirés & mal compris; il les aura aſſortis au genie de la Nation, & aux idées dominantes de la métempſycoſe que Pytagore y avoit enſeignée; il aura perdu ce peu de vérités incompréhenſibles, dans les préjugés de ſa Doctrine; il aura compoſé un biſarre tiſſu des uns & des autres, & l'impoſture aura enfin diviniſé l'ou-

(*g*) Voïez M. HUET ſur ſes reſſemblances *Demonſtr. Prop.* IV, *c.* VI.

vrage. Telle a sans doute été l'origine du Vedam ; & telle fut celle de la Fable, de la Mythologie & de tant d'Apotheoses chez les Egyptiens & chez les Grecs, dont les Prêtres & les Poëtes défigurerent l'Histoire-Sainte & la profane.

Ce que l'on nous dit de Sommonacodon a moins encore de réalité. Comme les Indiens n'en raportent (*h*) rien que de fabuleux, qu'ils ne le regardent pas même comme l'Auteur de leur Loi & de leur Doctrine, mais tout au plus comme le Réformateur de l'une & de l'autre, & qu'enfin ils n'ont aucune mémoire constante de sa personne, on peut douter qu'il y ait jamais eu un tel personnage. Il paroît avoir été inventé à plaisir pour être l'idée d'un homme, que la vertu, telle qu'ils la conçoivent, a rendu heureux dans leurs tems de Fables ; c'est-à-dire, au-delà de tout ce que leurs Histoires ont de certain. Et parce qu'ils ont cru qu'il étoit nécessaire de donner en même-tems l'idée opposée d'un hom-

(*h*) LA LOUBERE, T. I, p. 534.

me que leſcrimes ont ſoumis à de grandes peines, ils ont inventé leur Thevarat, qu'ils ont chargé de tout ce que le myſtere de la Croix préſente d'odieux & d'humiliant aux yeux de la chair & du ſang. On voit au reſte que les Talapoins n'exaltent ſi fort leur Sommonacodon, que pour relever leur état & ſe faire reſpecter, en diſant qu'il n'avoit conſommé ſa vertu qu'en faiſant profeſſion de leur doctrine, & en ſuivant leur maniere de vivre.

Manichéiſme & culte du Démon.

Une Religion purement établie par la ſuperſtition & l'ignorance, ne pouvoit manquer de conduire à des contradictions groſſieres & évidentes. Quelque puiſſance que les Malabares attribuent à leur Wiſtnou ou à Brama, & les Siamois à Sommonacodon ou à quelque Etre qui lui ſeroit ſuperieur, ils ſe croient néanmoins obligés de rendre au Démon un culte auſſi religieux qu'à leurs principales Divinités ou à ceux qu'ils honorent dans un ordre preſqu'égal. Soit que le Manichéiſme fût

venu

venu des Perſes (*hh*) aux Indiens ; ſoit que Manès (*i*) y eût envoïé de ſes Diſciples, comme Théodoret (*l*) ſemble le dire ; ſoit que les Tartares (*m*) l'y aient aporté, il eſt certain que cette impiété régne principalement dans le continent & dans les Iſles. Il eſt vrai que les Bramines (*n*) s'opoſent à ce culte autant qu'ils le peuvent ; mais les Benjans l'autoriſent, le commandent & le dirigent. Voici de quelle maniere en parle un ſavant Voïageur (*o*). Quoique les Benjans reconnoiſſent un Dieu Créateur & Conſervateur de l'Univers, toutefois ils adorent le Diable ; & ils diſent que Dieu l'a créé pour gouverner le monde & faire du mal aux hommes. Ses Statues rempliſſent leurs Moſquées ; on en voit d'or, d'argent, d'ivoire, d'ébéne, de

(*hh*) C'eſt une queſtion que l'on peut lire dans Cudworth où elle eſt bien traitée. *De ſyſtemate Intellectuali. Diſſert. De Naturâ Genitrice.* c. IV, §. 13.

(*i*) Voïez d'HERBELOT, qui décide pour ce ſentiment au mot *Mani*

(*l*) THEODORET, *Hæretic. Fab.* L. I, c. 26, p. 222.

(*m*) RUBRUQUIS, Voïage en Tartarie. c. 45.

(*n*) ABRAHAM ROGERS, II. Part. c. 15.

(*o*) MANDELSLO, p. 161.

marbre, de bois, d'argile & de pierre commune. La figure ſous laquelle ils le repréſentent eſt effroïable. La tête, chargée de quatre cornes, eſt ornée d'une triple couronne en forme de thiare. Le viſage eſt horriblement laid, pouſſant hors de la bouche deux groſſes dents comme des deffenſes de Sanglier, & le menton garni d'une longue & hideuſe barbe. Ses mamelles pendent juſques ſur le ventre, où les deux mains tombent négligemment. De ſon ventre ſort une autre tête plus laide que la premiere, portant deux cornes & tirant une langue extraordinairement grande. Il a des pattes au lieu de piés, & une queue de vache par derriere. Ils poſent cette figure ſur une table de pierre qui ſert d'autel, & ſur laquelle on met les offrandes. Au côté droit de l'Autel eſt un large baſſin dans lequel les aſſiſtans ſe purifient par différentes ablutions; & à gauche eſt un tronc dans lequel ils mettent leurs aumônes en argent. Ce n'eſt pas aſſez pour le Sacrificateur Benjan de ſe laver comme le

peuple ; il faut qu'il ſe purifie à la flâme des lampes diſperſées en différens endroits du Pagode pour l'éclairer ; car il n'y a point de fenêtres qui y donnent du jour. C'eſt ce qui les fait plûtôt reſſembler à des antres & à des retraites d'eſprits immondes, comme elles en ſont réellement, qu'à des lieux deſtinés pour l'exercice de la Religion. L'imagination s'eſt de plus exercée à peindre ſur les murailles les figures les plus horribles de Diables & d'animaux de fantaiſie.

L'horreur du culte répond à la diformité des Temples. Après l'offrande de quelques dons & l'immolation d'un Bufle & d'un grand nombre de Boucs, les Indiens qui veulent ſe rendre la Divinité propice, ſe laiſſent enfoncer deux crampons ſous les côtes & les omoplates, puis on les éléve à vingt piés de terre par le moïen d'une grue ou d'une baſcule. Là, nuds & ſuſpendus à une corde où ſont attachés les deux crampons, ils font toutes les contorſions poſſibles, tenant à leurs mains des fuſils, des épées ou des torches

ardentes. Les femmes se prêtent à cet exercice comme les hommes, & les uns & les autres prétendent qu'on n'y souffre aucune douleur. Nous le raportons d'après un Auteur (*p*) qui assûre l'avoir vû plusieurs fois.

Cette cruelle cérémonie ne se pratique qu'aux Fêtes solennelles. Dans le cours de l'année on se contente d'offrir des alimens au Démon. Si quelqu'un tombe malade (*q*), il lui fait un vœu de peur que sa maladie n'augmente ; parce qu'on est persuadé que comme Dieu est l'auteur de tout bien, le Diable est aussi la cause de tout le mal qui arrive. L'accompliſſement de ce vœu demande beaucoup de préparatifs & de dépense. On fait bâtir une maison fort élevée, sur laquelle on met un grand nombre de flambeaux allumés ; & au milieu une table couverte de plusieurs mets différens, pour faire manger le Diable & le rassasier, afin qu'il n'ait plus envie de nuire à celui

(*p*) ABRAHAM ROGERS, Part. II, c. 15.
(*q*) GASPARD BALBI, Venitien, dans le troisiéme volume des Voïages Hollandois, page 68. MANDELSLO, p. 298.

qui le régale. Pour augmenter le plaiſir du feſtin, on fait venir des Muſiciens, qui jouent & qui chantent pendant le repas. On choiſit un des principaux aſſiſtans de cette Fête, à qui on donne le nom de Pere du Diable, qui ordonne de tout, & fait les honneurs de la cérémonie. Une de ſes principales fonctions eſt de regler la muſique, & d'imaginer la plus propre pour charmer l'ennemi. Il en eſt d'autres, qui dès le matin prennent un panier plein de ris ou de quelque autre nourriture, qu'ils portent dans toutes les rues de la Ville, tenant un flambeau allumé, & criant qu'ils offrent au Diable ce qu'ils tiennent, afin qu'il les laiſſe tranquilles pendant ce jour. S'il arrive qu'un chien les ſuive & leur faſſe répandre quelque choſe, ils ne s'y opoſent pas, & diſent que c'eſt le Diable qui l'envoie pour manger ce qu'on lui offre. D'autres ont la ſuperſtition de jetter derriere eux la derniere bouchée de leurs repas, pour en faire un préſent au Diable.

Tels ſont aux Indes les objets

du culte idolâtre de *Wiſtnou*, nommé différemment en différens Païs, *Sommonacodon* & le *Diable*.

Manuſcrit ſur les Divinités des Indes.

J'avois fini cet Ouvrage quand on m'avertit qu'il y avoit à la Bibliotheque du Roi, un Manuſcrit, qui parloit de toutes les Divinités des Indes. On me fit la grace de me le communiquer, & j'y vis avec une ſatisfaction entiere la vérité & la démonſtration de tout ce que j'avois lu dans nos meilleurs Auteurs. Ce Manuſcrit (*qq*) contient cent quarante-deux planches de différentes figures peintes ſur les originaux mêmes, avec beaucoup d'art, de délicateſſe & de propreté. Il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur eût eu autant de goût pour les recherches & pour l'érudition, qu'il en avoit pour le deſſein & pour la peinture. Le peu qu'il nous dit ſur chaque figure, eſt entierement conforme à ce qu'on

(*qq*) Ce Manuſcrit eſt coté 7239. J'en ai l'obligation à M. l'Abbé Salier, né avec ce caractere obligeant & communicatif que demande la place qu'il occupe, & dont tous les Gens de Lettres ſe louent.

lit dans Abraham Rogers. Toute l'Hiſtoire de Wiſtnou s'y trouve ; ſes transformations en Poiſſon, en Singe, en Bœuf, en Ane, en Cheval, en Tortue ou autres animaux. On le voit ſous les divers noms de *Pérémaël*, *d'Eſvara*, *d'Iſura* & autres, toutes d'une biſarerie & d'une ſingularité qui ravit l'attention ; à la figure 38 il eſt porté ſur les ondes à l'aide d'une large feuille, dans l'attitude où il engendra Brama ; joignez-y les figures 52, 72 & 85. La 90 repréſente Wiſtnou acompagné de deux autres perſonnes, qui toutes trois ſont cenſées n'en faire qu'une. On y déſigne aſſez clairement la plûpart des Divinités de la Grece & de l'Egypte, mais acommodées au génie & aux ſuperſtitions particulieres du Païs. De ce genre ſont le *Jupiter pluvialis* dont parle Strabon, Neptune, Apollon, Mercure, Eſculape, Diane, le Soleil, la Lune &c. Les Vertus & les Vices y ont également leurs figures ſimboliques. Mais on n'y aperçoit rien qui ait raport au culte de Sommonacodon, ou de ſon

frere Thevatat. Apparemment que l'Auteur n'avoit jamais été dans le Roïaume de Siam.

L'ordre veut que nous parlions des Temples & des Idoles que l'on voit aux Indes. Les uns & les autres s'apellent *Pagodes*, auſſi-bien qu'une petite monnoie du Païs à qui l'on donne ce nom, parce que les piéces portent toujours l'empreinte de quelque Idole.

Temples ou Pagodes.

Rien n'eſt plus fréquent aux Indes que les Temples ou Pagodes. On en voit dans les Villes, dans les Palais, dans les Maiſons des particuliers, en pleine campagne, dans des forêts, dans les cavernes, ſur le bord des chemins & des grandes rivieres. Parmi ce grand nombre il en eſt de particuliers & preſque déſerts; d'autres ſont publics pour toute la Nation, & célébres par le concours des Provinces les plus reculées. Les frais de ceux-ci ſont très-conſiderables, ſoit pour la décoration, ſoit pour l'entretien des lumieres qui y brulent perpétuelle-

ment,

ment, car plusieurs sont sans fenêtres; soit pour la subsistance des Bramines, des Benjans ou des Talapoins; soit pour les aumônes qui se distribuent aux pélerins étrangers. C'est pour fournir à toutes ces dépenses que les Rois leur ont acordé de grands revenus, qui se lévent à titre d'impôt sur toutes les marchandises (r) dont on fait commerce aux environs. Le Baron Tavernier nous a laissé la description des quatre principaux Pagodes du Païs, ceux de Jagrenate, de Banarou, de Tripeti & de Matura. Il suffira d'en donner une pour faire connoître les autres.

Description de celui de Matura.

Le Pagode de Matura, sur le chemin d'Agra à Dely, est (ſ), comme la plûpart des autres, bâti en forme de croix, dont chaque aîle a la même étendue. La pierre de cet édifice est particuliere. La couleur est rougeâtre; elle se coupe comme nos ardoises, & l'on en voit de quinze piés de long sur neuf ou dix

(r) Voïez ABRAHAM ROGERS, II Part. c. X.
(ſ) TAVERNIER, T. IV, c. 12, p. 157 & suiv.

de large, qui n'ont pas quelquefois ſix doigts d'épaiſſeur. Le Temple eſt aſſis ſur une grande plateforme de figure octogone, toute revêtue de pierres de taille. Un cordon qui regne autour la diviſe comme en deux étages, qui ſont également remplis de figures d'animaux en bas relief, & ſur-tout de Singes. On y monte par deux eſcaliers de ſeize marches fort étroites, dont l'un aboutit au grand portail du Pagode, & l'autre derriere le chœur. Le dehors eſt, comme la plateforme, garni de figures d'animaux, principalement de Beliers, de Singes & d'Eléphans taillés dans la pierre, avec un grand nombre de niches, qui contiennent différens monſtres. Dans le milieu de l'édifice eſt un dôme fort élevé, & deux autres plus petits à côté. Depuis le bas juſqu'au faîte, chacun eſt percé de pluſieurs fenêtres, hautes de cinq à ſix piés, avec un balcon devant, où quatre perſonnes peuvent tenir de front. Autour de ces dômes eſt encore une infinité de niches remplies

de figures qui repréſentent des démons. L'une a quatre bras, l'autre quatre jambes ou même en plus grand nombre; il en eſt qui ont des têtes d'homme ſur des corps de bête, avec des cornes & de longues queues, qui leur environnent les cuiſſes. Les yeux ſont effraïés à l'aſpect de tant de monſtres, qui ſe préſentent de toutes parts. Le chœur du Pagode eſt fermé par une baluſtrade de petites colonnes de pierre, qui n'ont que cinq à ſix pouces de diametre; & perſonne n'y peut entrer (*t*) que les principaux Bramines. Je demandai, dit l'Auteur, à quelques-uns d'eux, ſi l'on pouvoit voir le grand *Ram-Ram*, c'eſt-à-dire, la principale Idole. J'en obtins la permiſſion par deux piéces d'argent que je leur mis dans la main. Il m'ouvrirent une petite porte, & je vis au travers de la baluſtrade, à quinze ou ſeize piés, comme un Autel quarré, couvert d'un vieux brocard d'or & d'argent, ſur lequel étoit la grande Idole. On n'en voit que la

(*t*) HUET *Demonſtrat, Prop.* VI, *c.* 6.

tête, qui eſt d'un marbre fort noir; & dont les yeux ſont formés avec deux gros rubis. Tout le corps eſt couvert d'une robe de velours rouge, ornée de quelques broderies, & on ne lui voit point les bras. Elle a à ſes côtés deux autres Idoles plus petites, comme nous l'avons déja remarqué de Sommonacodon, qui n'ont qu'environ deux piés de haut, d'un marbre blanc, & ajuſtées de la même maniere, mais plus ſimplement; on les apelle *Becchor*. L'Auteur aïant demandé à quoi ſervoit une eſpèce de grand coffre poſé ſur quatre roues & couvert d'une toile peinte, qui repréſentoit une infinité de figures diaboliques, les Bramines lui dirent que c'étoit l'Autel portatif ſur lequel ils mettoient leur grand Dieu les jours ſolennels, quand il alloit viſiter les autres Dieux, & quand ils le portoient au fleuve du Gange avec tout le peuple à leur grande Fête. Les autres Idoles de Wiſtnou, dont pluſieurs Voïageurs ont fait graver l'Image dans leurs Relations, different de celle-ci en

ce qu'on leur voit ordinairement les membres, & qu'elles ont quatre bras. Celles que le peuple de la campagne se fait à lui-même, & auxquelles il attache telle idée qui lui vient dans l'esprit, sont plûtôt un objet de risée que de Religion. Ils prennent quelque pierre ou un morceau de bois, ils lui font grossierement un nez & des yeux avec de la couleur jaune ou rouge, & toute la famille acourt pour adorer ce Dieu, que les seules lumieres du sens humain devroient rendre mépriſable.

Caravanes & Pélerinages.

Il est vrai qu'ils ne se croient pas dispensés par cette Idole particuliere d'aller en dévotion à l'un des quatre grands Pagodes que nous avons nommés. Que l'usage en soit né dans le Païs, ou que les Mahométans l'aient inspiré, à l'imitation de leurs fameuses Caravanes à la Meque, il est constant que tous les Idolâtres (*n*) qui sont sous la domination du Grand-Mogol & des autres Princes

(*n*) TAVERNIER, T. IV, c. XIII. ABRAHAM ROGERS, II Part. c. XVIII.

du Païs deçà & delà du Gange ; vont en pélerinage au moins une fois en leur vie à quelqu'un des principaux Pagodes. Ordinairement c'eſt à celui de Jagrenate, parce qu'il eſt ſur le Gange, dont les eaux leur ſont en vénération particuliere. Les Bramines & les gens riches font leur pélerinage tous les quatre ans, d'autres tous les ſix ou tous les huit. Ils chargent les Idoles de leurs Pagodes ſur des brancars, & ils partent pluſieurs Villages enſemble ou toute une Ville, pour rendre la caravane plus ſolennelle. Les pauvres qui viennent quelquefois de trois ou quatre cens lieues, & dont toutes les épargnes ne pourroient ſoutenir les frais du voïage, ſont aſſiſtés par les riches, qui font de grandes aumônes pour rendre plus méritoire ce premier acte de leur Religion. Chacun marche ſelon ſes moïens & ſa qualité ; les uns vont en palanquin ou brancars portés ſur les épaules ; d'autres en caroſſe ; pluſieurs ſur des bœufs, & les pauvres à pié ; la mere eſt chargée des enfans, & le pere de-

ce qui eſt néceſſaire pour préparer à manger. Les Bramines diſtribuent aux plus conſidérables cinq ou ſix grands éventails d'environ huit piés de haut, & formés d'un cercle qui contient une toile légere ſemblable à un large tamis. Autour ſont attachées des ſonnettes & des plumes de Paons pour chaſſer les mouches, & donner du vent ſur le viſage de l'Idole, qui eſt aſſis ſur des carreaux de velours ou de brocard. De tems en tems les éventails changent de main, afin que d'autres puiſſent participer à cet honneur. Lorſqu'on eſt arrivé au Pagode qui fait le terme du pélerinage, les principaux Bramines qui le deſſervent, s'informent de la condition de chaque Pélerin; ils taxent ſuivant leurs facultés ceux qui ſont en état de faire l'aumône, & ils emploient ce qu'ils ont reçu à l'entretien du Pagode & à la nourriture des pauvres. Toute la cérémonie qu'ils pratiquent dans le lieu de leur dévotion, conſiſte à ſe laver le corps par des ablutions, ou par le bain, s'il y a aux environs une

grande riviere qui le permette, & à ſe préſenter devant la grande Idole, où le premier Bramine leur frotte le front & le nez avec de la couleur jaune. C'eſt par ce moïen qu'ils eſperent obtenir la rémiſſion de leurs péchés; & ils ſont perſuadés que ſi un homme ou une bête avoient le bonheur de mourir dans quelqu'un de ces principaux Pagodes, ſon ame iroit droit jouïr de la félicité de Wiſtnou ou de Brama.

Des Bramines & de leurs Privilèges.

Ces Bramines (*x*) ſi reſpectés, ſont les deſcendans des anciens Brachmanes, dont nous avons parlé dans la premiere partie de cette Hiſtoire, & dont l'autorité n'a fait que croître d'âge en âge. Leur Caſte tient encore aujourd'hui le premier rang dans l'Etat. Le Vedam, qui paſſe pour avoir été inſpiré du Ciel, quoiqu'il ſoit l'ouvrage de quelqu'un d'eux, leur confirme (*y*) cette prééminence, & leur donne de nouveaux

(*x*) BERNARD PICARD en parle fort au long, dans ſes *Religions du Monde*, T. I.
(*y*) ABRAHAM ROGERS, Part. I

priviléges. Eux ſeuls ont permiſſion de le lire, de l'interprêter, & même d'aprendre la Langue Samſcortam ou Balis, dans laquelle il eſt écrit. Cette étude fait la principale ou l'unique ocupation de leur vie ; ils s'y apliquent dès que les premieres lueurs de la réflexion commencent à paroître ; ils ſe glorifient de leurs progrès ; tous prétendent y découvrir de nouveaux ſens.

Objet du Vedam.

L'élévation, la multitude & le caractere des matieres qui en font l'objet, leur ouvre une vaſte carriere à s'exercer. Dans la premiere partie, le Vedam traite de la premiere Cauſe, de la Matiere dont les élémens ont été tirés ; des Anges, de l'Ame, de la récompenſe des bons, de la punition des méchans ; de la génération des créatures & de leur corruption ; du péché, de ſon principe, des moïens d'en obtenir le pardon. La ſeconde preſcrit des loix aux Supérieurs du premier Ordre. La troiſiéme, eſt toute entiere ſur les regles de la morale, pour exciter à la vertu & inſpirer l'hor-

reur du vice. La quatriéme ordonnoit du culte, pour la décoration des Temples & les cérémonies que l'on devoit obſerver dans les Fêtes & dans les Sacrifices. Mais les Bramines diſent qu'elle ne ſe trouve plus depuis long-tems, & qu'ils portent toute la peine de ce malheur, par la perte du pouvoir, du rang & du crédit que le Vedam leur attribuoit.

Honneurs, reſpect & confiance qu'on leur témoigne.

Ils ſavent néanmoins, & ils s'en prévalent, que leur Caſte eſt la plus conſiderée de toutes; que les Rois ne ſe tiennent pas moins honorés d'en être membres que de porter la Couronne; que c'eſt à ce titre qu'ils rempliſſent les places de Sécretaires, d'Ambaſſadeurs & de Conſeillers d'Etat; que c'eſt pour la même raiſon qu'un Souverain n'oſeroit emploïer un Bramine à lui rendre quelque bon office; & que l'Etat eſt obligé de pourvoir à la ſubſiſtance de ceux que la fortune à négligés. Les déférences, le reſpect & la vénération du peuple ſont encore plus grandes. Ils ſont les ſeuls que

l'on conſulte ; on ne reconnoît de lúmieres & de ſciences que parmi eux ; leurs paroles ſont regardées comme des ſentences ; leurs déciſions paſſent pour des oracles. Sur toute la côte de Malabare (ζ), qu'un Bramine entre dans une maiſon, auſſi-tôt le maître ſe retire, il lui cede la place & le laiſſe ſeul avec ſa femme. Ils ont des Temples & de prétendus Monaſteres (*a*) auxquels de jeunes filles ſont attachées. Ils les font venir à certains jours ſolennels ; ils boivent, mangent, chantent & danſent avec elles en l'honneur de leurs Dieux, & les renvoient chez leurs parens après la Fête ; mais cette aſſociation finit dès qu'elles ſont mariées. A leurs nôces, c'eſt un autre privilége qui répond au premier abus. Le nouvel époux (*b*) amene à un Bramine celle qui lui eſt promiſe ; il le prie de la garder chez ſoi autant qu'il le jugera à propos ; & ſouvent il le paie en la

(ζ) MANDELSLO, p. 269.
(*a*) MARCO PAULO, c. XXIV.
(*b*) MANDELSLO, p. 166.

retirant, parce qu'on eſt perſuadé que le mariage commencé par un Bramine, ne peut manquer d'être heureux. Les maris qui vont en voïage, laiſſent leurs femmes à quelqu'un de ces Prêtres impoſteurs, & le prient d'ocuper leur place pendant leur abſence.

Cauſes de ces diſpoſitions.

Les Bramines ne doivent cette confiance & cette ſupériorité, qu'à l'ignorance extrême des Indiens, dont ils abuſent par toutes ſortes de manieres capables d'impoſer. C'eſt par la dureté aparente de leur vie, qui a tous les dehors d'une pénitence auſtere; c'eſt par des jeûnes de trois ou quatre jours, qu'ils paſſent dans une abſtinence générale; c'eſt par les fonctions qu'ils exercent dans les Sacrifices; c'eſt par le droit excluſif qu'ils ont d'étudier le Vedam, dont on eſt perſuadé qu'eux ſeuls comprennent le ſens & les myſteres; c'eſt par l'inſtruction de la jeuneſſe, à qui ils aprennent les élémens de la Lecture, de l'Ecriture, de l'Arithmétique, & les principes d'une Religion qu'ils ramenent tou-

jours à eux ; c'eſt par les faux miracles qu'ils débitent ſur leurs Dieux ; c'eſt enfin par l'interprêtation des augures & de tous les phénomenes qui arrivent dans le Ciel, & par les rêveries de l'Aſtrologie judiciaire, dont ils font une étude particuliere. Nous renvoïons à Abraham Rogers & à Bernard Picard, pour connoître la différence des Sectes qui les diviſent entr'eux. On reconnoît les uns & les autres par le triple cordon (*c*) qu'ils portent au cou dès l'âge de cinq ans, & qui leur deſcend ſur la poitrine. Comme ils y attachent toutes ſortes d'honneurs & de proſpérités, ils l'acordent quelquefois par grace ſinguliere à des perſonnes d'une autre Caſte, pour reconnoître leur zele & leurs bienfaits.

Des Benjans.

LES BENJANS ſont un autre corps plus nombreux & preſque auſſi célébre. On en compte quatre-vingt trois Sectes (*d*) principales, ſans les autres moins conſidérables, qui

(*c*) ABRAHAM ROGERS, I Part. c. VIII.
(*d*) MANDELSLO., p. 166.

ſe multiplient preſqu'à l'infini, parce qu'il n'y a point de famille qui n'ait ſes ſuperſtitions & ſes cérémonies particulieres. Les Benjans ſont moins une Société particuliere qu'une eſpèce d'hommes, qui ſe piquent de régularité & d'une vie très-laborieuſe. Il en eſt de Serruriers, de Marêchaux, de Charpentiers, de Tailleurs, de Cordonniers, de Fourbiſſeurs, de Soldats, d'Ecrivains, & de toutes ſortes de métiers. Ceux de la Secte de *Ceuraiwath* ſont les plus conſiderés, & c'eſt parmi eux que les autres choiſiſſent leurs Prêtres.

Leurs Sacrifices. Le culte public que le Démon ne peut recevoir des Bramines, lui eſt ſolennellement rendu par ce nouveau genre de Sacrificateurs. Il y a dans le Palais du Roi de Calicut (*e*) un Temple de médiocre grandeur, dont le dedans eſt entierement garni de figures de Diables, auſſi affreuſes qu'on pourroit les peindre ici, & pas plus grandes qu'une médaille. Il

(*e*) PIERRE VAN-CAERDEM. Recueil des Voïages Hollandois, T. III, p. 480.

n'a de jour que par la multitude des lampes qui l'éclairent. Au milieu de cette eſpèce d'antre eſt un trône de cuivre, ſur lequel eſt aſſis un Diable fait du même métail, qui a ſur la tête une thiare à pluſieurs rangs, trois grandes cornes, avec quatre autres qui naiſſent du front. Il a une large gueule béante, d'où ſortent quatre dents ſemblables aux deffenſes d'un Sanglier, un nez d'Epervier, de grands yeux louches, une face enflammée & horrible, des doigts faits comme des griffes, & des pattes qui reſſemblent à celles d'un Cocq. Il a ſur la langue & dans la main deux figures preſque rondes, que les Indiens diſent être deux ames, & qu'il eſt prêt à dévorer. Les Prêtres Benjans qui deſſervent ce monſtre horrible, ſont obligés d'aller tous les matins le laver d'eau roſe, ou de quelqu'autre liqueur parfumée, & de répandre des ſenteurs autour de lui. Ils ſe mettent à genou pour l'encenſer; ils lui adreſſent en cette poſture leurs prieres, leurs vœux & leurs offrandes; &

toutes les ſemaines ils lui font un Sacrifice. Le Prêtre, après avoir mis des brodequins faits de lames d'argent, couvre l'autel de fleurs, d'aromates & d'épiceries; il en répand d'autres ſur des braſiers ardens qui jettent une épaiſſe fumée, dans laquelle on n'aperçoit plus l'Idole. Alors il égorge un Cocq avec un couteau d'argent deſtiné à ce ſeul uſage, & le ſang de la victime ſe conſume avec les parfums. Tandis qu'il s'évapore, le Benjan prend dans ſa main un peu de bled; il ſort du Pagode aïant toujours les yeux attachés ſur l'Idole, & marche en arriere juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé à un arbre qui eſt hors de l'enceinte du Temple, où il répand le blé qu'il tenoit; puis il remet les mains ſur ſa tête, retourne à l'autel, & quitte ſes ornemens.

Leurs mœurs & coutumes.

La vie, les mœurs & les coutumes des Benjans ne ſont qu'un tiſſu de petiteſſes & de ſuperſtitions. C'eſt en quoi toute leur Religion conſiſte; car on ne peut pas dire qu'ils aient rien de fixe dans l'eſprit ſur l'idée

l'idée de Dieu. Prévenus d'un cercle de métempſycoſes (*f*), ils ne reconnoiſſent ni Paradis ni Enfer ; ils tiennent que les ames paſſent continuellement d'un corps dans un autre, ſoit d'homme, ſoit de bête. Un deſtin inconnu eſt, ſelon eux, le principe de l'Univers & l'arbitre de tous les événemens ; ils croient néanmoins que le Soleil, la Lune, les autres Aſtres, la Terre, les Animaux, les Arbres, les Métaux, & toutes les choſes viſibles ont en elles-mêmes les prémieres cauſes de leur production & de leur mouvement ; qu'il y a deux Soleils & autant de Lunes qui paroiſſent alternativement. Les dévots ont toujours un balai à la main pour nettoïer les endroits où ils doivent marcher ou s'aſſeoir, de peur d'écraſer quelque inſecte, dans lequel ſeroit l'ame d'un parent, d'un ami, ou d'un homme de bien. C'eſt par la même raiſon qu'ils ne font jamais de feu dans leurs maiſons, qu'ils n'y allument point de chandelles, & qu'ils n'o-

(*f*) MANDELSLO, p. 167 & ſuiv.

ſent boire de l'eau froide, dans la crainte de tuer quelque animal; ils la font bouillir chez leurs voiſins moins ſcrupuleux. En toute ſaiſon ils ont la tête & les piés nuds, avec un bâton blanc à la main. Une piéce de toile qui leur prend depuis la ceinture juſqu'au genou, fait tout leur habillement; quelques-uns y ajoûtent un morceau de drap, de la largeur d'une toiſon, dont ils ſe couvrent la poitrine. Leurs Prêtres ſeuls ſont habillés d'une longue robe avec un bonnet de toile repliée, qui aproche du turban. Les femmes ſont vêtues d'un habit qui leur marque bien la taille, quoiqu'il ſoit ouvert par devant depuis le col juſqu'à la ceinture. Ce ſont les plus parées de toute la Nation par la richeſſe de leurs étoffes, & par les perles & les pierreries qu'elles portent à leur tête ou ſur leurs braſſelets. Elles ſe piquent d'avoir les dents noires, & elles diſent que ceux qui les ont blanches reſſemblent aux Chiens & aux Singes. La Loi des Benjans les diſpenſe de ſe faire bruler avec leurs maris;

elle les oblige seulement à garder une viduité perpetuelle. Celles qui ne peuvent s'y résoudre sont obligées de se mettre parmi les Danseuses publiques, ou parmi les Comédiennes ; & alors elles passent comme celles-ci, pour des femmes deshonorées (*g*).

Des Parsis.

Outre les Benjans, il est une autre sorte de Païens dans le Roïaume de Guzarate, que l'on nomme PARSIS. Ce sont originairement des Persans (*h*), qui s'y retirerent dans le septiéme siécle, lorsque Aboubekre, premier Calife, entreprit d'établir chez eux la Religion de Mahomet. Le Prince qui regnoit alors sur la Perse & le Chorasan, voïant qu'il lui étoit impossible de s'y opoſer, s'embarqua avec dix-huit mille hommes à Ormus, & prit port dans l'Indostan. Le Roi de Cambaye, païen comme lui, le reçut, lui permit de demeurer dans son Roïaume, & d'y

(*g*) OLEARIUS décrit la danse & les mœurs de ces femmes, dans son Voïage de Perse, p. 720. Voïez aussi les anciennes Relations Arabes, p. 56.

(*h*) MANDELSLO, p. 180 & suiv.

vivre comme il voudroit. Cette liberté de culte y attira un grand nombre de Perſans, qui y paſſerent de ſiécle en ſiécle par horreur pour le Mahométiſme, & ils y ont conſervé leurs mœurs & leur Religion. La haine que les Mahométans ont pour eux, eſt irréconciliable ; & ce fut par ce motif que Tamerlan (*i*) fit maſſacrer une ſi grande quantité de Guébres, qui ſont les mêmes que les Parſis, lorſqu'il ſe fut rendu maître des Indes. Tavernier les nomme *Gaures*.

Leur Religion.

Ils croient un Dieu Créateur & Conſervateur de l'Univers, qui agit ſeul & immédiatement en toutes choſes ; qui a néanmoins confié l'adminiſtration dépendante des créatures, à ſept de ſes principaux Serviteurs, & à vingt-ſix autres d'un ordre inférieur, qui ſont obligés de lui rendre compte de leur régie particuliere. Perſuadés que chacun d'eux a un pouvoir abſolu ſur les choſes

(*i*) D'HERBELOT, au mot *Timour*. Et PETIS DE LA CROIX, *Hiſt. de Timur*, Liv. III, c. XXIV, p. 107.

dont Dieu leur a donné le ſoin, ils les adorent & les invoquent dans l'ocaſion, & ils ſont convaincus que Dieu ne leur refuſe rien. De toutes les créatures il n'en eſt point de ſi précieuſe pour eux, de ſi ſacrée, & qui repréſente ſi parfaitement la Divinité que le feu (*l*). Ils le conſervent religieuſement; ils n'oſent éteindre une lumiere, ni arrêter par le moïen de l'eau un incendie qui menaceroit de conſumer leurs maiſons & le voiſinage; il leur eſt ſeulement permis d'y jetter de la terre pour en étouffer la flamme. Le plus grand ſujet de déſolation qui puiſſe leur arriver, eſt de voir le feu tellement éteint dans leurs foïers, qu'ils ſoient obligés d'en aller chercher ailleurs. Ils n'ont point de Temples ni de lieux publics pour l'exercice de leur Religion. Les maiſons particulieres ſervent à leurs aſſemblées communes, qui ſe tiennent le premier & le vingtiéme jour du mois Lunaire. Leurs Prêtres, vêtus comme les autres, ne ſe connoiſſent qu'à

(*l*) Voïez TAVERNIER, L. IV, c. VIII.

un ſimple cordon de laine, ou de poil de Chameau, dont ils ſe font une ceinture, qui s'attache par deux nœuds ſur le dos. Cette marque de Religion leur eſt ſi chere, que ſi par malheur elle ſe perd, ils ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler, ni remuer de la place où ils ſe trouvent, qu'on ne leur en ait aporté une autre de chez le Prêtre qui les vend.

Leurs Loix & mœurs.

Ces Prêtres & les Docteurs ſont en grande vénération parmi eux. Les Parſis leur fourniſſent abondamment de quoi ſubſiſter avec leurs femmes & leurs enfans; quoiqu'il y en ait qui ne négligent pas le négoce. Mais on ne les eſtiment pas tant que ceux qui ne s'emploient qu'à enſeigner à lire & à écrire aux enfans, & qui ſe conſacrent à inſtruire le peuple dans la Loi. Elle leur deffend de manger de tout ce qui a eu vie, & ils ne ſe diſpenſent de cette regle qu'en cas de néceſſité & en tems de guerre. Alors ils ſe croient permis l'uſage du Mouton, du Cerf, de la Volaille & du Poiſſon. L'Eléphant, le Chameau, le Cheval, le Liévre, encore plus

le Bœuf & la Vache ſont pour eux des animaux ſacrés; ils n'héſitent pas de dire qu'ils aimeroient mieux manger de leur pere & mere que de ces deux derniers. L'excès du vin eſt à leurs yeux un péché abominable, qui ne peut s'expier que par une ſévere pénitence, que l'on eſt obligé de faire ſous peine d'être exclus de leur communion. L'adultere & les autres péchés de même nature, ſont pour eux des crimes ſi énormes, qu'ils les puniroient de mort, s'ils avoient l'adminiſtration de la juſtice. Mais c'eſt un droit que les Anciens Rois & les Mogols leur ont toujours refuſé. Il leur eſt ſeulement permis de choiſir quelques-uns des plus conſidérables de leur Nation, pour juger les differens qui peuvent s'élever entr'eux. Lorſqu'un Parſis eſt attaqué d'une maladie qui a manifeſtement trait à la mort, on le tire de ſon lit pour le mettre ſur un gazon. Auſſi-tôt qu'il eſt expiré, on le porte dans un Cimetiere fermé de hautes murailles à une lieue de la Ville, pour y ſervir de pâture aux Oiſeaux de proie. On

enterre enſuite ſes os deſſéchés, avec lui le gazon ſur lequel il a rendu les derniers ſoupirs. Ce n'eſt pas ſans fondement que l'on attribue aux Parſis d'avoir introduit dans les Indes la grande Fête (*m*) que l'on y célébre en l'honneur du Soleil; on ſait que cet Aſtre fut de tous tems le premier objet de la Religion des Perſes.

Doctrine des Goëghy. Les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ne nous permettent pas d'entrer dans un plus grand détail ſur les différentes Sectes ou Religions qué l'on remarque dans le Mogol & par toute la côte de Malabare. Quoiqu'elles y ſoient multipliées à l'infini, parce qu'elles tirent toutes leur origine de l'imagination & de la biſarerie des hommes, elles ſe réuniſſent pour les points eſſentiels à la doctrine des Bramines ou à celle des Benjans. Un peu plus de pureté dans la croïance des GOEGHY, les diſtingue ſeulement avec avantage. Autant le contraſte de

(*m*) Voïez ROGERS, II Part. c. XIII.

leur

leur vie réguliere & auſtere les fait haïr par les Chefs d'une autre Secte, autant ils ſont aimés, conſiderés & reſpectés du peuple, qui demande humblement leur bénédiction quand il les rencontre. Ils croient (*n*) que leur Dieu *Bruin* a créé tous les corps ſublunaires, & que cette puiſſance infinie par laquelle il les fait ſubſiſter, peut auſſi les détruire & les anéantir. Ils diſent qu'il n'eſt point de figure d'homme ou de bête qui puiſſe le repréſenter; mais que c'eſt une lumiere ſupérieure à nos yeux & à notre eſprit; qu'aïant créé le Soleil, il ne faut pas s'étonner qu'on ne puiſſe contempler ni imaginer le principe d'une clarté ſi admirable. Ils ne reconnoiſſent point la métempſycoſe ni ſes ſuites. Ils diſent au contraire que les ames au ſortir de leur corps vont droit auprès du Dieu *Bruin*, pour vivre éternellement avec lui & être unies à ſa lumiere. Les jeûnes & les auſterités qu'ils pratiquent, ſont preſque incroïables à tout autre.

(*n*) MANDELSLO, p. 175.

Des Talapoins ou Prêtres de Siam.

Leur doctrine & leur maniere de vivre reſſemblent en bien des choſes à celles des TALAPOINS. Ces Prêtres de Siam (o), que leur régularité met au-deſſus de tous les autres, obſervent rigidement un corps de doctrine morale, dont ils ne s'écartent jamais. Il comprend plus de cent vingt articles, dont les principaux ſont, de ſe rendre tous les jours deux fois au Temple, le matin & le ſoir, pour y faire leurs prieres; d'être entierement couverts; de ne jamais toucher de femmes; de ne leur point parler ſeul à ſeul; de ne les pas même regarder quand on les rencontre dans les rues; de marcher avec une grande modeſtie les yeux baiſſés; de porter toûjours un évantail & de s'en couvrir le viſage, pour empêcher l'égarement de la vue; de ne jamais conſentir à aucune mauvaiſe penſée; de ne point préparer eux-mêmes leur nourriture, mais de la prendre telle qu'on la leur donne; de vivre des aumô-

(o) MANDELSLO, p. 323 & ſuiv. Le P. TACH. Voiages de Siam, p. 418 & ſuiv. LA LOUBERE, T. I, c. 17.

nes qu'ils vont demander par la Ville, sans entrer dans les maisons, & de n'attendre aux portes qu'autant de tems qu'un bœuf en met à boire; d'enseigner la Loi à leurs disciples & au peuple; de se mortifier & de faire pénitence une année entiere plusieurs fois dans la vie; une partie de cette espèce de retraite consiste à demeurer exposés durant quinze nuits du mois de Février à la rosée du Ciel au milieu des champs, de confesser leurs péchés les uns aux autres; de ne manger qu'une fois le jour pendant les mois de Juillet, d'Août & de Septembre; de réciter certaines paroles en Langue Balie sur un chapelet (oo) de cent huit ou cent quatre-vingt grains (j'ai vu des Turcs les réciter de même); de ne saluer aucun Laïque; d'être doux & miséricordieux envers tout le monde; de racheter les esclaves, de loger les pélerins; de leur faire tout le bien qu'ils peuvent; d'être sinceres & véritables; de n'avoir aucun doute sur la Religion; de se raser souvent les cheveux, la barbe & les sour-

cils ; de marcher toujours nue tête ; &c.

Leurs Prédications.

Ils font souvent des discours au peuple, pour l'exhorter à la pratique des vertus, particulierement de la libéralité envers les hommes & les animaux. Celui qui prêche est assis, les jambes croisées, sur un petit théâtre couvert de tapis. Il commence son discours par quelque sentence de Sommonacodon, ensuite il dévelope les mysteres fabuleux de ce Livre par des métaphores, des comparaisons & des paraboles dans le goût des Orientaux. Le peuple à genoux & assis sur les talons, écoute avec beaucoup de respect & les mains jointes, qu'il éleve de tems en tems en s'écriant, *Parole de Dieu, Vérité toute pure.* Il est des jours marqués, auxquels on prêche depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans autre interruption que pour relaïer le Talapoin, qui parle pendant six heures. Ces longs discours ne fatiguent point l'auditeur, qui se tient dans un respect toûjours nouveau, sans oser cracher

à tourner la tête. Ceux qui prêchent souvent deviennent aiſément riches par les aumônes abondantes qu'ils reçoivent à chaque Sermon.

Leurs Couvents.

Une vie ſolitaire & apliquée à la contemplation augmente le reſpect que l'on à pour eux. Les vrais Talapoins ne paroiſſent dans les Villes que pour y exercer les fonctions de leur miniſtere, ou pour y chercher leur ſubſiſtance. On peut dire qu'ils vivent en Religieux (*p*), dans des Couvents fermés d'une enceinte de bambons ou roſeaux; dans laquelle il y a un ou pluſieurs rangs de Cellules qui forment un circuit régulier. Au milieu eſt le Temple de Sommonacodon, entourré de pyramides & d'un mur qui n'a qu'une ou deux ouvertures. Ces Cellules ſont de petites maiſons iſolées & élevées ſur des pilliers à quelques piés de terre. Celle du Supérieur eſt de même; mais un peu plus grande & plus exhauſſée que les autres. Elles ſont ſéparées de l'enceinte du Temple par un grand eſpace qui eſt comme

(*p*) LA LOUBERE, T. I, c. XVII.

la cour du Couvent. Quelquefois cette enceinte n'eſt qu'une ſimple muraille, qui ſert de clôture au terrein qu'ocupent le Temple & les pyramides; quelquefois il y a des galleries couvertes ſemblables à celles qu'on apelle Cloître dans nos maiſons Religieuſes; & ſur un contremur à hauteur d'apui, qui regne le long de ces galleries, ils poſent un grand nombre d'Idoles, dont la plûpart ſont dorées. Chaque Couvent eſt ſous la conduite d'un Supérieur, que l'on nomme *Sancrat*; qui néanmoins n'a aucune autorité ni juriſdiction ſur un autre. On prétend que ce Corps ſeroit trop à craindre, s'il n'avoit qu'une tête, & s'il agiſſoit toujours de concert. Quoiqu'il n'y ait point de ſubordination entr'eux, il en eſt cependant de plus diſtingués que les autres. Le Roi de Siam donne aux principaux un nom, un paraſſol, une chaiſe & des hommes pour la porter. Mais ils ne ſe ſervent gueres de cet équipage que pour aller chez le Roi; & ce ne ſont jamais des Talapoins qui

portent la chaîse. La fonction principale du Sancrat eſt d'avoir inſpection ſur ſa Communauté, & de veiller ſur les écoles dont les Talapoins ſont chargés pour l'inſtruction de la jeuneſſe, & de ceux qui veulent embraſſer leur état.

Motifs de leur grand nombre.

A n'enviſager que la dure ſévérité de leur régle, on ne voit pas d'abord pourquoi le nombre en eſt ſi grand, & même comment il s'en trouve parmi des hommes qui ne connoiſſent ni le prix ni la véritable récompenſe de la vertu. Mais l'orgueil, une ſecrette complaiſance, l'eſtime du peuple, & ſur-tout l'eſprit d'oiſiveté ſont les motifs qui les y engagent. La plûpart n'aïant point de bien ni de métier, vivent commodément des libéralités qu'on s'eſtime heureux de leur faire pour effacer ſes fautes; le Roi de Siam eſt d'ailleurs en poſſeſſion d'occuper ſes ſujets toute l'année à des travaux publics, & les ſeuls Talapoins en ſont exemts pendant ſix mois; voilà ce qui les multiplie. Comme il lui importe que leur profeſſion ait

ſes difficultés, de peur que tout le monde ne l'embraſſe, n'en ſoit que les loix s'en obſervent rigoureuſement. Il eſt ſur-tout inexorable ſur l'article de la continence perpétuelle, dont l'infraction eſt toûjours punie par le ſuplice du feu. C'eſt encore pour en diminuer le nombre qu'il les fait examiner ſur leur ſavoir; & il lui arrive quelquefois d'en retrancher tout d'un coup pluſieurs milliers, ſous prétexte d'ignorance ou d'incapacité.

Des Faquirs. On pourroit joindre aux Talapoins une autre eſpèce de faux Solitaires, répandus par toutes les Indes. Ce ſont les FAQUIRS (*q*), ou Pauvres volontaires, dont le Baron Tavernier prétend que l'on compte plus de huit cens mille dans les Indes. Quoique les uns ſoient Idolâtres & les autres Mahométans (*r*), leur genre de vie & leurs maximes

(*q*) Ce mot Arabe ſignifie proprement un *Religieux*, ſuivant Mr d'Herbelot, au mot *Sofi*.

(*r*) TAVERN. L. III, c. II. CATROU, Hiſt. du Mogol & Bernard Picard qui en parle fort au long dans le premier volume.

sont à peu près les mêmes. Nulle secte n'est si extravagante, ni remplie de tant d'infamies & d'impostures. Les Faquirs ne peuvent se confondre avec les personnes ordinaires. Les uns se glorifient d'une infâme nudité qui révolte la nature, & d'une sale malpropreté qui offense tous les sens. Jamais le rasoir, les ciseaux ou le peigne n'aprochent de leur corps. Une barbe large & touffue; des cheveux extrêmement longs & hérissés couvrent leur chair have & brulée par les ardeurs du soleil. Ceux qui sont vêtus, affectent de n'avoir qu'un méchant haillon de toutes sortes de pièces, & qui ne cache qu'une partie du corps. Les uns & les autres, uniquement occupés d'en imposer aux simples, se parent des dehors de la pauvreté & de la plus haute pénitence. Sans cesse ils poussent des cris affreux de gémissemens sur leurs fautes & sur celles du peuple. C'est, disent-ils, pour les expier qu'ils renoncent à toutes les douceurs de la vie, & qu'ils se mettent dans les postures les plus

gênantes. Les uns se tiennent sur un pié pendant plusieurs heures; les autres ont presque toûjours les bras droits & élevés par-dessus la tête; ceux-ci se contournent le corps; ceux-là le frapent & le macerent; tous ont ont une énorme chaîne de fer de deux aulnes de long qu'ils traînent à leur jambe. Ils s'atroupent quelquefois au nombre de deux cens, & choisissent un Chef ou Supérieur, qui n'est distingué des autres que par un plus mauvais haillon. Ils s'assemblent dans les places publiques au son du cor; ils étendent un tapis où leur chef s'asséoit; tous l'environnent avec leurs lances; & pendant qu'ils prient à leur maniere, ils font un bruit horrible de la voix & de leurs chaînes. Comme ils se vantent d'avoir l'esprit prophétique, & la vertu de donner la fécondité aux femmes, la plûpart de celles-ci ont pour eux une vénération singuliere. Elles les consultent avec confiance & respect; elles leur offrent des présens qui ne sont jamais refusés; & il ne conviendroit pas d'é-

crize jusqu'à quel point elles portent la déférence, la crédulité, les hommages & la foiblesse. Quelques-uns des Faquirs Mahométans ont plusieurs femmes; & autorisent leur polygamie du zèle qu'ils ont pour donner un plus grand nombre de serviteurs à leur Prophète.

Brulement des femmes à la mort de leur mari.

Nous finirons l'histoire du Paganisme des Indes par le récit de la plus cruelle de toutes ses superstitions. D'un nombre presqu'infini de Voïageurs qui ont parcouru ce païs, il n'en est point qui ne parle de cette abominable coutume (*rr*) où sont les femmes, de se bruler publiquement & avec cérémonie à la mort de leurs maris, malgré les représentations & les deffenses des Mogols Mahométans, qui ont tenté d'abolir cet usage barbare. Mandelslo, le plus savant & le plus fidéle de tous les Voïageurs, fut curieux d'assister à une de ces pompes funebres, lorsqu'il étoit à Cambaye, & voici comme il en parle. Une jeu-

(*rr*) V. DIODORE DE SICILE, L. XIX, p. 678 & suiv.

ne femme (*f*) de vingt ans ayant appris que son époux étoit mort à deux cens lieues de Cambaye, résolut d'en célébrer les obséques en se faisant bruler vive. En vain on lui représenta pour l'arrêter, que cette nouvelle étoit incertaine ; rien ne fut capable de changer la résolution qu'elle avoit prise. Nous la vîmes arriver au lieu de son suplice avec une assûrance & une gaieté si extraordinaires, que je me persuadai qu'elle s'étoit étourdi les sens à force d'opium, dont l'usage est fort commun aux Indes & en Perse. A la tête du cortége qui l'acompagnoit, marchoit la musique du païs composée de haut-bois & de timbales. Après cela venoient plusieurs filles & femmes, qui chantoient & dansoient devant la veuve. Elle étoit parée de ses plus beaux habits, & avoit le cou, les doigts, les bras & les jambes chargées de riches carcans, de bagues & de bracelets. Une troupe d'hommes, de femmes & d'enfans la suivoit & fermoit son

(*f*) MANDELSO, p. 103.

cortége. Elle s'étoit auparavant lavée dans la rivière, afin d'aller joindre son mari sans aucune tache ni souillure. Le bucher qui devoit la consumer étoit fait de bois d'abricotier, où l'on avoit mêlé des branches de sandal & de canelle. De loin elle l'envisagea d'un œil de mépris; elle en aprocha sans s'émouvoir; elle prit congé de ses parens & amis, & leur distribua tous ses ornemens. Je me tenois auprès d'elle à cheval avec deux Marchands Anglois. Comme elle jugeoit peut-être sur ma contenance qu'elle me faisoit pitié, elle me jetta, pour me rassûrer un de ses bracelets, que j'attrapai heureusement. Dès qu'elle se fut assise au haut du bucher, on y mit le feu, & elle se répandit sur la tête un vase d'huile odoriférante, où la flamme prit aussi-tôt; elle fut ainsi étouffée en un moment, sans qu'on lui vît faire aucune grimace. Quelques-uns des assistans jetterent plusieurs cruches d'huile pour irriter le feu; & remplirent l'air de cris effroïables. Lorsqu'elle fut entierement consu-

mée, on jetta ſes cendres dans la Riviere.

Les Indiens diſent que cette coutume barbare a été introduite chez eux, pour arrêter la cruelle jalouſie de leurs femmes, qui ne pouvant en voir d'autres aſſociées au même mariage, avoient ſouvent eu la cruauté d'empoiſonner leurs maris par jalouſie; & que pour les obliger à leur conſerver la vie, on les avoit obligées de la finir avec eux, ou de renoncer à leur réputation en ſe mettant parmi les danſeuſes publiques. On eut ſoin toutefois, pour ranimer leur courage, de les aſſûrer (ss) que celles qui auroient la noble généroſité de ſe ſacrifier aux mânes de leur mari, vivroient avec lui dans l'autre monde ſept fois autant, & avec ſept fois autant de ſatisfaction qu'elles en auroient eu dans celui-ci.

Les hommes mêmes leur donnent l'exemple de cette barbare fermeté. Dans tous les Roïaumes des Indes, dit un Voïageur Arabe (t), on

ss) MANDELSLO, p. 171.
(t) Anciennes Relations, p. 98 & ſuiv.

trouve des gens qui se brulent de propos délibéré. Cette coutume est fondée sur l'opinion de la métempsycose qu'ils croient fermement, comme une vérité qui passe pour indubitable parmi eux. Quelques Rois observent à cette ocasion une cérémonie particuliere lors de leur avénement à la Couronne. On fait cuire une grande quantité de ris, que l'on met sur de larges feuilles; & quand il est prêt, trois ou quatre cens personnes viennent de leur mouvement se présenter devant le Roi. Après qu'il a mangé de ce ris, il leur en donnne un peu à chacun, à mesure qu'ils aprochent l'un après l'autre, & ils le mangent en sa présence. Tous jurent en même-tems de se bruler le jour qu'il mourra, ou qu'il sera tué; & ils exécutent fidélement ce qu'ils ont promis, se jettant dans le feu sans qu'il en reste un seul.

Hors de cette ocasion, lorsqu'un homme a résolu de se bruler, il va d'abord au Palais du Roi pour en demander la permission. Dès qu'il

l'a obtenue, il fait le tour des places de la Ville, & ſe rend au lieu où le bucher eſt préparé avec quantité de bois ſec. Pluſieurs perſonnes ſont autour qui attiſent le feu juſqu'à ce que le bucher ſoit tout en flammes. Celui qui va ſe détruire, arrive, précédé de pluſieurs inſtrumens de muſique, & fait le tour de la place environné de ſes amis & de ſes parens. L'un d'eux lui met ſur la tête une couronne de paille ou d'herbes ſéches, que l'on remplit de charbons ardens, & ſur leſquels on verſe du ſandarax, qui prend auſſi vivement que la naphte. Il continue cependant ſa marche, quoique le haut de ſa tête ſoit en feu, & qu'on ſente l'odeur de ſa chair brulée. Mais il ne fait paroître aucun ſentiment de douleur. Enfin lorſqu'il eſt arrivé devant le bucher, il s'y précipite, & il eſt bientôt réduit en cendres.

L'un de ces phrénétiques pouſſa un jour plus loin la cruauté ſur lui-même. Avant que de ſe jetter dans le feu, il ſe fendit la poitrine juſqu'au bas ventre; il s'arracha le foie, &

en

en coupa un morceau qu'il donna à un de ſes freres, parlant toûjours & faiſant paroître un grand mépris de la mort & une patience inconcevable dans ces tourmens. Ils n'en viennent ordinairement à cette extrémité que quand ils commencent à ſe ſentir affoiblis par la vieilleſſe. Alors ils ſe déterminent à quitter la vie avant qu'elle les quitte, dans l'eſpérance que cét acte de généroſité les rendra heureux dans le corps où ils rentreront après leur trépas.

§. II.

Juifs des Indes.

Etabliſſemens des Juifs aux Indes.

LE commerce des Indes étant manifeſtement avantageux, on comprend que les Juifs l'ont moins négligé que toute autre Nation. Mais il n'eſt pas facile de fixer le tems auquel ils y ſont entrés pour la premiere fois. C'eſt un point que leurs fables ont obſcurci (tt), & ſur

(tt) Voïez là-deſſus la Diſſertation de Mon-

lequel les ſavans ſont partagés. Le célébre Juif Benjamin, ſurnommé de Tudelle, du lieu de ſa naiſſance dans le Roïaume de Navarre, & qui avoit parcouru l'Europe, l'Aſie & l'Afrique vers la fin du douziéme ſiécle, dit dans ſa Relation (*u*), que les Tribus de Dan, de Zabulon, d'Aſer & de Nephtali habitoient aux extrémités orientales de la Perſe, où Salmanaſar les avoit tranſportées; Que de Sarmacande il étoit revenu ſur ſes pas; qu'il s'étoit embarqué ſur le Tigre, & qu'en dix jours de navigation il étoit arrivé dans un païs où ſe trouve le Beſoar, où ſe fait la pêche des Perles, où croiſſent toutes ſortes d'épiceries en abondance, où la chaleur eſt exceſſive, où les peuples ſont noirs & adorent le ſoleil; ce qui marque ſans équivoque le Cap Comorin près de l'île de Ceylan. Il nomme *Katiphan* la Capitale de ce païs, & ajoute qu'il y avoit alors cinquante mille Juifs.

ſeur l'Abbé Renaudot à la fin des Relations des Voïageurs Arabes, p. 324.

(*u*) Voïage de Benjamin, p. 48 & 52.

Ce témoignage seroit décisif, si les critiques (x) n'avoient remarqué que l'Auteur se rend trop souvent suspect d'alterer la vérité, en voulant faire croire que les Juifs possédent des Etats & des Roïaumes entiers, pour éluder en vain la force des Oracles prophétiques qu'on leur objecte.

Nous lisons aussi dans le quatriéme Livre d'Esdras (y) que des dix Tribus emmenées par Salmanasar, plusieurs Juifs fidéles à leur Loi résolurent de s'écarter des Nations idolâtres, parmi lesquelles on les avoit relegués; qu'ils marcherent pendant un an & demi au-delà de l'Eufrate; qu'ils arriverent enfin dans un païs qui n'étoit pas habité; qu'ils s'y établirent, & qu'ils y demeureront jusqu'au tems où Dieu les rapellera vers la fin des siécles. Mais l'Eglise n'aïant pas donné à cet ouvrage l'autorité des Livres saints, il est permis de douter de la vision que l'Auteur

(x) PIERRE BERGERON, Traité des Tartares, c. 15.

(y) IV ESDR. C. XIII, v. 40.

raporte en cet endroit ; & le merveilleux qu'il y fait entrer le rend encore moins croïable.

C'eſt une ancienne tradition (z), qu'une partie de ces Juifs qui furent emmenés captifs du tems de Salmanaſar paſſa à Cachemire, & que les Cachemiriſtes en deſcendent certainement. Quoiqu'on n'y trouve plus aucun veſtige de la Religion Judaïque, tous les peuples y étant Gentils ou Mahométans, on y voit cependant quelques traces d'une Nation deſcendue des Iſraélites. L'air du viſage & la phyſionomie de ces peuples ont quelque choſe de ce qui diſtingue les Juifs, & de ce qui les fait reconnoître parmi tous les autres peuples. Le nom de Moïſe y eſt fort commun, & l'on voit encore d'anciens monumens qui déſignent une Nation ſortie d'Iſraël ; par exemple le reſte d'un édifice bâti ſur une haute montagne, s'apelle encore aujourd'hui le Trône de Salomon.

Le Pere Carpin envoïé par Innocent IV, au Roi des Tartares en

(z) CATROU, Hiſt. du Mogol, p. 135.

1246, nomme une contrée entiere de Juifs (*a*) que le Prince de cette Nation avoit ſubjuguée ; & il eſt très-probable qu'une partie de ceux-ci paſſa aux Indes après que les Tartares en eurent fait la conquête.

Marc Paul eſt plus précis. Il aſſûre avoir vu dans la Preſqu'île en deçà du Gange (*b*) un grand nombre de Juifs qui y étoient établis, & qui pour ſe diſtinguer, portoient ſur les lévres ou ſur le ſein l'empreinte d'un fer chaud.

Il eſt indubitable, dit Frederic Spanhem (*c*), qu'inſenſiblement les Juifs ſe ſont établis dans les Indes de même que dans la Perſe, l'Hircanie, la Parthie, la Carmanie, la Chine, le Japon, & de-là en Amérique (*d*), où les derniers Voïageurs ont cru voir quelques veſtiges des cérémonies légales.

Depuis que les Indes nous ſont ſi connues; on ne doute plus des grands

(*a*) JEAN CARPIN, Voïage en Tartarie, c. 7.
(*b*) MARC PAUL, L. III, c. 23.
(*c*) FREDERIC SPANHEM, *Introductio ad ſacram Geogr.* c. 7. p. 67.
(*d*) *Idem ad ſalcem operis.*

établiſſemens que les Juifs s'y ſont formés (*e*). Ils en ont à Cochin, à Goa & dans pluſieurs Villes du Malabar. Leurs Synagogues y ſont nombreuſes & publiques ; ils y font le ſervice, non ſuivant la Loi de Moïſe, mais conformément à leurs uſages corrompus, qui varient par tout. Ils jouïſſent à Goa d'une liberté entiere, malgré le Tribunal rigoureux de l'Inquiſition, & la haine que les Portugais ont pour eux. Tous les jours on y en voit arriver de la Paleſtine, ſoit pour le commerce, ſoit pour ſe fixer dans une des plus belles contrées du roïaume de Cochin qu'ils ont obtenue du Prince. Mais on ne voit pas qu'ils faſſent de proſélites dans le païs, quoiqu'ils y ſoient eſtimés, & que le Roi en ait ſouvent pris pour ſon Conſeil.

Je ne ſais, dit Mr Du Pin (*f*), ce que l'on doit penſer d'une longue lettre que les Juifs de Cochin écrivirent il y a quelques années en

(*e*) MANDELSL. p. 258. Recueil des voïages Holl. T. III, p. 660. & T. VI, p. 470.
(*f*) DU PIN, Hiſtoire des Juifs, L. V, c. 26.

Hebreux, à la Synagogue d'Amſterdam. Ils y diſent qu'ils ſe ſont retirés aux Indes dans le tems que les Romains conquirent la Terre Sainte. Ils aſſûrent avoir eu dans ce païs ſoixante & douze Rois, qui ſe ſont ſuccédés les uns aux autres l'eſpace de mille ans; & qu'alors la diviſion s'étant allumée par la jalouſie de deux freres qui ſe diſputoient la couronne, les Princes voiſins les ſubjuguérent. Depuis ce tems ils furent ſoumis aux Souverains de la nation. Ils ajoûtent qu'ils ont donné tant de marques de leur fidélité aux Rois du païs, que Samuel Caſtoel, qui mourut l'an 1640, étoit Gouverneur de Cochin, & laiſſa ſon gouvernement à un homme de même nom & de même religion. Je ne veux pas décider ſi cette lettre eſt ſupoſée, dit le ſavant Hiſtorien, car je n'en ai pas de preuves. Mais au moins, cette ſucceſſion de ſoixante & douze Rois, fondée ſur la retraite des Juifs dès le tems de Tite, me paroît imaginée pour ſoutenir la gloire de la Nation.

§. III.

Mahométans des Indes

Origine du Mahométiſme dans les Indes.

L'Etabliſſement du Mahométiſme (g) aux Indes eſt un point d'hiſtoire qui demanderoit de longs éclairciſſemens ſur les révolutions de l'Aſie dans le moïen âge. C'eſt ce qui eſt connu de très-peu de perſonnes, & qui néanmoins mériteroit autant de l'être que les anciennes Monarchies des Aſſyriens, des Babiloniens, des Medes & des Perſes. La proximité des tems rendroit cette lecture plus agréable & plus utile. Le ſujet nous oblige d'en parler; mais nous n'en pouvons donner qu'une idée très-ſuccinte, qui ſera comme le profil de trois grandes Hiſtoires, qu'on ne peut ſéparer l'une de l'autre, celle des Sarazins, celle des Turcs, & celle des Tartares.

(g) Ceux qui voudroient étudier à fond la matiere du Mahométiſme peuvent conſulter le cinquiéme volume de Bernard Picard qui l'a traitée avec beaucoup d'erudition.

On

On vit bien-tôt les effets du principe capital que Mahomet avoit donné à ces nouveaux disciples, de deffendre ses dogmes par la force des armes contre les contradicteurs; promettant la gloire du martyre à ceux qui expireroient en combattant pour sa doctrine, & leur ordonnant de passer au fil de l'épée quiconque oseroit la contredire ou la réfuter. A l'aide de cette maxime dont on fit un grand usage, le Prophéte de la Mecque arma ses sectateurs, il alluma le feu de la guerre dans l'Arabie sous le prétexte de sa réforme; il la soumit presque toute entiere, ce qu'aucun des Conquérans de l'antiquité n'avoit sû faire; la Syrie ne put lui résister; & dans l'espace de huit ans qu'il continua ses expéditions jusqu'au moment de sa mort, il se fit un Trône bien affermi, & dont la puissance s'étendoit sur quatre cens lieues de païs. Aboubekre, qui fut nommé Calife, c'est-à-dire, son Vicaire ou son successeur, n'oublia rien pour consommer les projets d'un tel maî-

tre. Il entra dans la Perſe à la tête d'une armée d'Arabes ; il la parcourut avec le fer & la flamme ; il renverſa les Temples ; il détruiſit des Villes entieres, fit ruiſſeler le ſang de toutes parts ; ſoumit à ſa puiſſance (*gg*) & aux dogmes de l'Alcoran, tout ce vaſte païs qui s'étend depuis l'Eufrate juſqu'aux frontieres des Indes & à la Mer Caſpienne, & renverſa le Trône des Rois de Perſe qui avoit ſubſiſté environ 404 ans depuis ſon renouvellement par Artaxercès en 233. Ainſi la Perſe fut ſous la domination des Califes de Bagdat & de Damas ; par le moïen des Gouverneurs ou Sultans qu'ils y envoïoient.

Ils en avoient joui pendant 414 ans, lorſqu'elle leur fut enlevée par une révolution éclatante & ſubite, à laquelle ils ne s'attendoient pas. L'ambition & la perfidie d'un de leurs Sultans en furent l'occaſion. Il y avoit près de cinq ſiécles que les

(*gg*) Voïez ſur ces progrès la Diſſertation de M. l'Abbé Renaudot ſur l'entrée des Mahométans dans la Chine, p. 274 & ſuiv.

Turcs avoient commencé à se faire connoître dans les régions méridionales de l'Asie ; & il est remarquable que l'année 569, que l'on croit communément être celle de la naissance de Mahomet, ils envoïerent des Ambassadeurs à l'Empereur Justin pour lui proposer une alliance, & avoir la permission de faire leur commerce de soie à Constantinople & dans l'Empire. L'opinion commune supose, sans le prouver, que ces peuples étoient originaires d'un Turkestan qui est au-delà du Tibeth. Je sais, au contraire, que tous les Historiens de la Byzantine les font sortir des Provinces supérieures à la mer Caspienne, à l'Orient du païs des Goths. Ce fut le lieu de leur habitation pendant quatre cens ans, durant lesquels ils firent des courses fréquentes sur les terres des Sarazins, qu'ils ravageoient à la maniere des anciens Scythes, dont ils descendoient, contens du butin qu'ils remportoient dans leur païs. Insensiblement ils s'établirent entre la Mer Caspienne & le Pont-Euxin.

Etabliſſemẽt des Turcs en Perſe.

Ils y étoient en 1048, lorſque Mahomet fils d'Imbraël, Sultan de Perſe, envoïa propoſer à Tangrolipix ou Togrulbec, un de leurs chefs, de venir avec des troupes, l'aider à tirer vengeance de quelques inſultes qu'il prétendoit avoir reçues d'un Prince d'Arabie, lui promettant de reconnoître généreuſement ſes ſervices. Tangrolipix accepta la propoſition; il ſe rendit en Perſe à la tête d'une armée redoutable, qui ſe joignit aux Perſes, & défit entierement les Arabes. Après avoir mis le Sultan de Perſe en poſſeſſion de leurs Etats, Tangrolipix lui demanda la récompenſe dont ils étoient convenus. Mahomet étoit trop content de leur valeur pour les congédier ſi-tôt. Il exigea d'eux de l'accompagner à la conquête des Indes qu'il avoit réſolue, & il envoïa en même-tems renforcer toutes les garniſons qui gardoient les paſſages du Tigre, pour les retenir en Perſe malgré eux. Les Turcs irrités de cette perfidie, ſe déclarerent les ennemis du Sultan. Les deux armées qui a-

voient combattu de concert se trouverent l'une contre l'autre ; elles en vinrent plusieurs fois aux mains ; & dans une derniere action, Mahomet demeura sur le champ de bataille. Tangrolipix, maître d'un si beau païs, proposa aux Turcs de s'y établir, & d'y faire venir leurs femmes & leurs enfans. Il n'eut pas de peine à les persuader. Mais comme ils étoient encore payens, il leur remontra que pour gagner l'affection d'un peuple qui ne les haïssoit qu'à cause de la différence de Religion, il falloit lever ce dernier obstacle à leur tranquillité.

Ils embrassent le Mahométisme.

Il embrassa donc le Mahométisme avec ceux de sa Nation ; & profitant des momens de la fortune qui venoit de les rendre souverains d'un Empire aussi vaste que célébre, ils porterent leurs armes triomphantes dans l'Arménie, la Syrie, & jusqu'aux extrémités de l'Asie mineure à la vue de Constantinople. Ils entreprirent ensuite avec le même succès ce que les Sarazins n'avoient osé ou pu faire du côté de l'Orient. Ega-

lement héritiers de leur valeur, de leurs Provinces & de leurs dogmes, ils entrerent avec la victoire dans la Sogdianne, la Bactriane, le Tibeth, où plusieurs se fixerent ; ce qui a fait donner le nom de *Turkestan* à l'une de ces contrées ; & ils forcerent tous les peuples conquis à suivre la religion qu'ils avoient nouvellement embrassée (*b*).

On le voit manifestement par l'Histoire des Tartares, qui commence environ deux cens ans après l'établissement des Turcs en Perse. Les Princes que Zingis détrôna dans la Bactriane, le Tibeth & le roïaume de Tangut, portoient tous le surnom de Mahomet, & prenoient le titre de Sultan ; usage qui ne pouvoit venir que des Turcs leurs vainqueurs ; déja Musulmans. Zingis-Kan les subjugua tous, & après eux le grand Sultan de Perse. Mais il ne renonça point à l'idolâtrie pour prendre le culte de Mahomet. Ce changement

(*b*) Ce récit de l'origine & de l'établissement des Turcs, est le fonds d'une grande quantité de Mémoires que j'ai recueillis sur cette matiere, en lisant les Auteurs de la Byzantine.

ne se fit parmi les Tartares que sous les regnes de Burga, d'Usbeck, & de Barak ses descendans & ses successeurs, vers le commencement du quatorziéme siécle. C'est par eux & par Tamerlan qu'il fut introduit dans les Indes, où les Marchands Perses, Arabes & Egyptiens, en avoient peut-être déja jetté quelques semences. Si l'on en croit Mirkhond & après lui Khondemir, il y doit sa naissance à Mahmoud, premier Sultan de la Dynastie des Gaznevides, qui, selon ces Auteurs, fit la conquête des Indes, l'an 392 de l'égire, dont il remporta des richesses immenses ou plûtôt incroïables (*i*).

De cette pluralité d'origines, est venue la différence de sentimens & de religion que l'on remarque parmi les Mahométans des Indes. Cette opposition ne fait point de partage entr'eux sur les cinq points principaux, qu'ils regardent comme la base & le fondement de leur Loi, & qui consistent à croire un seul Dieu, à reconnoître Mahomet pour

Différence dans cette Religion.

(*i*) V. D'HERBELOT au mot *Mahmoud*.

ſon Envoïé, à être exact à la priere, à donner l'aumône, à faire le voïage de la Mecque, & à obſerver le jeûne de Ramadan. Ils ne différent que par quelques explications particulieres de ces commandemens, par des pratiques de minuties, & ſurtout par la haine implacable qui eſt entre les partiſans d'Ali & ceux d'Omar. Cette diviſion va juſqu'au ſchiſme le plus outré; & comme elle regne aux Indes de même que dans le reſte de l'Aſie & dans l'Afrique, nous ne pouvons nous diſpenſer d'en raporter le principe.

Origine de la Secte d'Ali.

Quoiqu'Ali, neveu & gendre de Mahomet (*l*), prétendît avoir été déſigné par ce nouveau Légiſlateur pour lui ſucceder ſur le Trône des Arabes, une faction puiſſante l'emporta ſur ſes droits, & donna le ſceptre à Aboubekre, beau-pere de Mahomet. Après lui la même brigue porta ſucceſſivement au Califat O-

(*l*) OLEARIUS. Voïage en Perſe, p. 955 & ſuiv. D'HERBELOT aux mots *Ali & Othman*. M. SIMON Hiſtoire de la Croïance & des mœurs des peuples du Levant.

mar & Oſman, parce que le Prophête avoit également épouſé leurs filles. Ali outré de voir ſes prétentions & ſes eſpérances évanouies par trois nominations conſécutives, forma, dit-on, une conſpiration contre Oſman. Les conjurés l'inveſtirent dans ſon palais, & enfin le maſſacrerent. Les Arabes & Egyptiens, meurtriers du Calife, proclamerent Ali, qui fit d'abord quelques difficultés aparentes; mais bien-tôt après il accepta. Cette inſtallation jointe aux droits qu'il avoit toûjours réclamés, le fit ſoupçonner d'avoir trempé dans la mort d'Oſman. La famille de celui-ci l'acuſa hautement d'homicide & d'uſurpation; elle ſut ſe ménager un parti conſidérable; les deux armées en vinrent aux mains, & celle d'Ali triompha par un horrible carnage de ſes rivaux.

La victoire qui lui aſſûra le Trône ne fit qu'augmenter l'averſion que ſes ennemis avoient pour lui; & ils crurent en avoir trouvé un nouveau motif dans le prétendu attentat que commit Ali. L'Alcoran que ſon Au-

Il eſt maudit par les Ommiades.

teur avoit eu des raisons de rendre obscur & inintelligible en plusieurs endroits, formoit chaque jour des doutes & des contestations parmi ses rigides sectateurs. Ali, qui tenoit au Prophête à titre de gendre & de neveu, & qui se flattoit d'avoir hérité de cette source des lumieres que l'on croïoit attachées à sa famille, s'ingera d'expliquer ces textes qui troubloient les consciences. En reconnoissant toute l'autorité de la Loi, il hazarda d'en donner un commentaire qui fut adopté & suivi par tous ses partisans, mais qui n'aportoit aucun changement à la religion. Ce ne fut pas moins un prétexte pour ses adversaires de le traiter hautement de novateur. Son nom & celui de ses descendans furent maudits, & leurs personnes excommuniées dans toutes les Mosquées des Califes de la maison d'Ommiei, depuis Moavia, jusqu'à Omar fils d'Abdalaziz, qui fit suprimer cette malédiction solemnelle. Il y eut même des Califes Abassides, c'est-à-dire, de de la troisiéme & derniere race, qui renouvellerent ces pre-

miers ſentimens d'averſion, tels que Mothaded & Motavakel. Au contraire, les Califes d'Egypte, ſurnommés *Fathimites*, de Fatima fille de Mahomet & femme d'Ali, firent ajouter ſon nom à celui du Prophête dans les publications qu'ils faiſoient du haut de leurs Moſquées.

Sophi rétablit ſa mémoire.

Sept ſiécles s'étoient écoulés dans ce partage de reſpect & de haine, lorſqu'environ l'an 1363, il ſe trouva à Ardebil en Perſe, un Savant, nommé Sophi, qui ſe diſoit deſcendu en droite ligne de Houſſain fils d'Ali, injuſtement exclu du Trône après la mort de ſon pere. L'auſtérité de ſa vie, l'innocence extérieure de ſes mœurs, accompagnées d'un eſprit capable de ſe faire valoir, lui acquirent une grande réputation & même la qualité de *Schich* qui veut dire, fils ou parent du Prophête. Il fut le premier qui oſa enſeigner publiquement & écrire que la ſucceſſion de Mahomet avoit été frauduleuſement uſurpée par Aboubekre, Omar & Oſman; que Dieu l'avoit ſuſcité pour relever la gloire

d'Ali, qui étoit demeuré enſevelie pendant pluſieurs ſiécles ; pour faire revivre un grand nombre de ſes miracles, qu'il diſoit avoir été ſuprimés par la jalouſie des Turcs ; & pour montrer aux hommes que les explications d'Ali étoient conformes à l'eſprit de l'Alcoran.

Schiſme des Perſes & des Turcs.

La doctrine de Sophi trouva bientôt des Sectateurs chez les Perſans, nation changeante, & qui ſaiſit aiſément la nouveauté. Ils abandonnerent celle des Turcs ; ils les regarderent comme des corrupteurs de la Loi ; ils ſe firent une religion de les excommunier. Les guerres qui régnoient depuis long-tems entre ces deux peuples, irriterent le ſchiſme ; il éclata enfin par la différence de couleur dans le Turban, les Perſes aïant pris le rouge, & les Turcs le verd ou le blanc. Bien que les uns & les autres aient conſervé le nom commun de *Muſulmans*, c'eſt-à-dire, *Sauvés de la damnation éternelle*, ils différent néanmoins en ce que les Perſes, 1°. n'expliquent point l'Al-

coran comme les Turcs ; 2°. qu'ils n'ont pas les mêmes Saints ; 3°. qu'ils ne reconnoiſſent pas les mêmes miracles ; 4°. qu'ils n'ont pas les mêmes Moſquées ni les mêmes cérémonies ; 5°. que la plus grande fête des Perſes (*m*) eſt celle qu'ils célébrent en l'honneur de Haſſan & de Houſſain fils d'Ali, pour réparer l'injure qu'on leur a faite de les exclure du Trône & leur poſtérité ; au lieu que les Turs les ont en abomination ; 6°. qu'ils tiennent pluſieurs traditions fabuleuſes & puériles, mépriſées ailleurs : entr'autres que Duldul, ou le cheval d'Ali, étoit ſorti d'un rocher ; que l'Ange Gabriel aporta à Ali ſon épée, avec laquelle il avoit triomphé de tous ſes ennemis & tué un Dragon à ſept têtes ; que le Sultan Mahomet Ghodabende avoit découvert près de Kufa en Perſe un tombeau avec cette inſcription : *Ici giſſent Adam, Noé & Ali* ; que celui-ci but avec les Anges dans le Paradis ; enfin que l'intention de

(*m*) Voïez la deſcription de cette fête dans Tavernier, L. IV, c. 7.

Dieu étoit de lui donner l'Alcoran ; & qu'il ne tomba entre les mains de Mahomet que par mégarde.

De la Perſe ces abſurdités ſont paſſées aux Indes, où il n'eſt pas moins dangereux de les contredire. Les Rois de Golconde (*n*), de Viſapour & quelques autres ſuivent la ſecte d'Ali. Le grand Mogol, les Rois de Comorin, de Java, des Maldives, d'Achem, de Bantam & de Macaſſar ſont purs Mahométans. Mais leurs ſujets ne ſont pas toûjours de la même croïance ; & les Princes diſſimulent ordinairement ces diverſités. Comme les Indiens naturels ne ſont pas propres au gouvernement, les Perſes y vont chercher fortune, & ils rempliſſent les premieres charges à la Cour & à l'armée du Grand Mogol. Quoiqu'il ne les gêne point ſur la religion, la plûpart néanmoins profeſſent extérieurement celle du Souverain, & l'on en peut dire autant de tous les autres roïaumes des Indes.

(*n*) TAVERN. Liv. III, c. 1, & Relation du Serrail, c. 20.

Un Savant de notre siécle (*nn*) a touché avec son érudition ordinaire, la maniere dont le Mahométisme s'introduisit dans ces régions orientales. Les Colonies Arabes, dit-il, qui se sont trouvées dans toutes les villes maritimes des Indes depuis les découvertes des Portugais, ont donné sujet de croire qu'ils y étoient d'abord venus par mer, & qu'ils les avoient établies, à peu près comme les Portugais ont conquis & peuplé une grande étendue de païs depuis le Cap Boïador jusqu'à la Chine. Mais il paroît certain que ces peuplades ont été fort différentes. Les Arabes étoient établis à Sofala & à Mozambique sur la côte orientale de l'Afrique, avant la découverte du Cap de Bonne Espérance, & ils y négocioient avec les Marchands de Perse, qui leur aportoient toutes sortes de marchandises des Indes & de la Chine, & prenoient en échange celles de l'Afrique, de l'Egypte

Etablissement des Arabes aux Indes.

(*nn*) L'Abbé RENAUDOT, Dissertation sur l'entrée des Mahométans dans la Chine, p. 302, 308 & suiv.

& de la Chrétienté. La force des armes les avoit d'ailleurs mis en poſſeſſion de l'Arabie, de la Perſe & de toutes les Provinces juſqu'au fleuve Indus ; ainſi il leur étoit facile d'aller par terre de Roïaume en Roïaume, juſqu'aux extrémités de l'Orient. S'ils avoient eu de grandes Flottes qui les euſſent rendu maîtres de la Mer, il y a beaucoup d'apparence qu'ils auroient entrepris la conquête du païs, de même qu'ils ſe ſont emparés de tous ceux où ils ont pu faire paſſer des armées. Mais on ne trouve pas dans leurs Hiſtoires, ni même dans les Relations Portugaiſes, que leurs établiſſemens les plus conſidérables aient eu une autre origine que le commerce ou la religion.

Depuis l'Indus juſqu'au Cap Comorin, les Portugais trouverent des Négres d'Afrique établis en pluſieurs endroits, mais particuliérement à Calicut. Barros raporte que Samara Peyrimal, Roi du Malabar, avoit été attiré au Mahométiſme ; & qu'aïant dévotion d'aller mourir

à

à la Mecque, il partagea le Roïaume entre ſes enfans & ſes parens, & donna Calicut à un de ſes neveux, qui étoit ſon principal héritier, avec le titre de *Samorin*, ou Empereur du Malabar.

Les Négres étoient venus à Coulam pour y faire commerce, & ce Roi Peyrimal leur avoit donné Calicut, où ils avoient établi leurs principaux magazins, non-ſeulement de poivre & de gingembre que le païs fournit en abondance, mais auſſi de toutes les autres drogues ou épiceries qui y étoient aportées des Iſles & de l'extrémité de l'Orient. Cet établiſſement & la vénération que les Samorins, ſucceſſeurs de Samara Peyrimal avoient pour les Négres Mahométans rendirent ceux-ci fort puiſſans à Calicut & dans toute la côte, où ils s'allierent avec les principaux Indiens, qui tenoient à honneur de leur donner leurs filles en mariage. Ils ſe rendirent auſſi fort puiſſans auprès des Princes établis en différens endroits de la côte, parce que comme ces petits Souve-

rains étoient continuellement en guerre, ils attiroient à leur service les Maures qui étoient les meilleurs Soldats de toutes les Indes. La plûpart des Patans ou Rois du païs étoient Idolâtres, & le Mahométisme ne s'y étoit pas encore répandu fort avant; ce qui n'arriva qu'après la conquête que le Roi Ecbar fit au commencement du dix-septiéme siécle.

Après le Cap Comorin, & de-là en rangeant la côte vers l'Orient, comme aussi dans les Isles, les Portugais ne virent plus un si grand nombre de Mahométans. Ils étoient néanmoins établis à Malaca, dans l'Isle de Sumatra & aux Moluques; mais à peine s'en trouvoit-il dans la plûpart des autres Roïaumes.

Ces voïages de long cours n'étoient ni sûrs ni fréquens; & par cette raison, les Marchands se voïoient obligés de séjourner long-tems dans les principales échelles, & ils y prenoient des femmes, leur religion permettant d'en avoir plusieurs. Les nouvelles familles en attiroient d'au-

tres, & l'intérêt que les Princes trouvoient à attirer dans leurs Ports le commerce de Perse, d'Arabie, d'Egypte, du reste de l'Afrique & de l'Europe, qui se faisoit par la Mer-Rouge, procuroit à ces Marchands tous les bons traitemens qu'ils pouvoient espérer. Les Princes idolâtres, nouris dans leurs anciennes superstitions, n'étoient pas fort difficiles en ce qui regarde la différence des religions, & ils les recevoient toutes comme indifférentes. Ainsi ils permettoient à leurs sujets sans beaucoup de peine d'embrasser celle du Mahométisme, qui leur paroissoit préférable aux autres, par le motif de la protection que ces Arabes leur faisoient espérer des Sultans, dont la puissance étoit connue dans toute l'Asie. Des Princes mêmes firent profession du Mahométisme dans des tems difficiles, pour joindre à leur parti les Maures qui se multiplierent enfin si prodigieusement, qu'ils peuplerent des Villes entieres, ou une partie des plus considérables. Ainsi cette Religion qui n'a rien de fort incom-

mode, s'établit peu à peu en divers endroits, & elle y devint encore plus puiſſante lorſque quelques Maures ou Arabes, élevés aux premieres Charges dans les Cours de Cambaye & de Guzarate, y attirerent un plus grand nombre de ces Turcs d'Aſie apellés *Rumis*, parmi leſquels il y en eut qui ſe rendirrnt maîtres de quelques poſtes, comme Melique Az, qui ſe fit un établiſſement conſidérable à Diu, d'où il incommoda ſi long-tems les Portugais. Du continent ils paſſerent aux Iſles Moluques, où ils engagerent les Rois de Tidore & de Ternate dans leur Religion. Ils reçurent de grandes faveurs de ces Princes que l'intérêt du commerce & le ſecours des Arabes confirmoient dans le Mahométiſme. Les Auteurs Portugais aſſûrent que cet établiſſement dans les Moluques ſe fit peu de tems avant la découverte des Indes.

A cette premiere voie d'introduire le Mahométiſme aux Indes, les Arabes en joignirent une autre, qui n'étoit pas moins efficace par la

maniere adroite & subtile dont ils en faisoient usage. C'étoit la prédication de leurs Dervichs ou Faquirs. Cette espèce de Religieux ne se hazardoit pas à condamner ouvertement le culte établi dans le païs où ils étoient étrangers, ils s'abstenoient au contraire avec grand soin de tout ce qui pouvoit choquer ceux dont ils aprehendoient la puissance. Ils n'avoient rien à craindre dans la plûpart des villes maritimes des Indes; parce que les habitans idolâtres n'y sont pas ordinairement jaloux des autres Religions, & qu'ils n'ont jamais eu pour maxime d'attirer les étrangers à leurs différentes sectes. Mais quand le Prince se trouvoit disposé à embrasser le Mahométisme, alors les Arabes faisoient venir quelques-uns de leurs Faquirs, qui l'instruisoient dans les dogmes de l'Alcoran. Les Portugais en trouverent un à Tidore, qui étoit venu à dessein d'extirper les restes de l'idolâtrie dans ce Roïaume. Il falloit aussi que les Arabes trouvassent un intérêt présent à établir leur Religion dans le

pais avant que de l'entreprendre. Ils ſe rendoient par ce moïen maîtres du commerce, ſous prétexte de deffendre les Princes contre leurs ennemis; ils faiſoient venir des Maures en plus grand nombre, & ſe rendoient ſi redoutables qu'ils devenoient ſouvent maîtres abſolus des ports, où ils avoient d'abord été reçus comme Marchands. Quelquefois, ſous ombre de dévotion, ils perſuadoient aux Princes & aux perſonnes les plus conſidérables de faire le pélerinage de la Mecque, ou d'y envoïer de riches préſens pour ſe mettre ſous la protection de leur Prophête. Dans cet état floriſſant de leurs affaires, il ne leur étoit pas difficile d'attirer pluſieurs perſonnes à ſa religion, ſurtout un grand nombre d'eſclaves & de métices, qui devenoient par ce moïen exemts de tributs; parce qu'ils jouiſſoient des mêmes avantages qui avoient d'abord été acordés aux Mahométans, afin de les attirer dans les principales échelles ou villes de commerce.

§. IV.

Chrétiens des Indes.

Du Moine La Croze sur le Christianisme des Indes.

IL parut à la Haie en 1724, un Livre intitulé : *Christianisme des Indes*, dont les erreurs & l'emportement ont révolté toutes les personnes équitables. L'Auteur est un Moine Apostat, nommé Dom Veissiere La Croze, ci-devant Bénédictin de Corbie, & qui a mérité autant par son zéle que par son savoir, de devenir Bibliothéquaire & Antiquaire du Roi de Prusse. Au titre de son Ouvrage, on s'imagineroit y trouver l'origine, l'établissement & les progrès de la Religion Chrétienne dans les Indes ; mais rien n'étoit plus éloigné du point de vue de l'Auteur. Son unique objet, & nous sommes persuadés qu'il ne nous désavouera pas, a été de venger Nestorius, de canoniser ses Sectateurs ; de justifier ses blasfêmes, d'écrire contre le troisiéme Concile général d'Epheſe, de prendre la deffense du

Mahométiſme, de ſe déchaîner contre l'Egliſe Romaine avec cette fureur dont les Proteſtans d'aujourd'hui rougiſſent pour les premiers Réformés, & qu'ils ne montrent plus dans leurs Ecrits; de décrier le Synode de Diamper & l'Archevêque Dom Menezès qui y préſida; enfin de vomir toute l'amertume & l'acreté de ſon fiel contre une Société qu'il haïſſoit aparemment d'ailleurs, pour des raiſons à lui connues.

Erreurs, violences & excès de cet Auteur.

Afin qu'on ne nous acuſe pas de nous récrier en vain, nous allons raporter quelques paroles de l'Auteur. « Selon lui, page 40, la narration de la mort de l'Apôtre ſaint » Thomas n'eſt pas moins fabuleuſe » que ſa venue dans les Indes; elle » ne doit ſon origine qu'aux fables » des Manichéens. On pourroit avancer ſans crainte de ſe tromper, » p. 46, que la conformité de nom » a fait confondre avec l'Apôtre » S. Thomas, un Marchand Arménien, nommé *Thomas Cana*, ou » *Mar Thomas*. Les Miſſionnaires, » p. 43 & 506, ont pris pour l'Apôtre

» pôtre ſaint Thomas, un certain
» *Thamo*, inſigne fripon, qui ſe fit
» Chef de la Secte des Contem-
» platifs à la Chine. Ou c'étoit peut-
» être un autre Thomas, p. 41,
» diſciple de l'Héréſiarque Manès.
» Les erreurs qu'on impute à Neſto-
» rius, p. 14, ne ſont que des diſ-
» putes de mots. J'ai trouvé, p. 3,
» des caracteres de pureté & d'an-
» tiquité très-conſiderables dans la
» communion Neſtorienne. Le titre
» de *Mere de Dieu* donné à la Vier-
» ge, p. 11, vient des Ariens &
» des Apollinariſtes. Preſque tous
» ceux qui ont parlé de la Religion
» Mahométane, p. 525, nous ont
» dit qu'elle s'étoit établie par les
» armes, & qu'elle ne ſe conſerve
» que par la violence. Il y a de l'in-
» juſtice dans cette acuſation, ſur-
» tout quand elle eſt dans la bouche
» d'un homme de la Communion
» Romaine. Celle-ci, p. 291, oſe
» s'attribuer tous les droits de la
» vérité; & allant au-delà, elle em-
» ploie les plus cruels ſuplices pour
» s'établir une autorité tyrannique

» ſur les conſiences. Elle autoriſe » & protege, p. 292, tous les abus. » C'eſt aux feux & aux cruautés » les plus barbares des Inquiſiteurs, » p. 527, qu'elle eſt redevable de » ſa conſervation. » Après des excès & des aveus auſſi éclatans, ce Moine transfuge voudra-t-il nous perſuader que l'eſprit d'irreligion n'a pas été le motif qui l'a fait changer de Religion. Ce n'eſt pas ici le lieu de le réfuter dans tous ſes écarts. Nous nous bornons à notre objet, & à faire voir ſon ignorance ou ſa mauvaiſe foi ſur l'origine & les progrès du Chriſtianiſme des Indes.

Apoſtolat de S. Thomas aux Indes.

Sans adopter tout ce que les Miſſionnaires & les Voïageurs trop crédules ont écrit ſur la mort de ſaint Thomas aux Indes, & ſur les prodiges qui l'acompagnerent ou qui l'on ſuivie, il eſt difficile ou même impoſſible de ſe refuſer aux témoignages des anciens Hiſtoriens, & de la tradition, qui dépoſent unanimement pour les travaux du ſaint Apôtre dans ces contrées de l'Orient.

Avant que de ſe ſéparer, les Apôtres (o) partagerent entr'eux l'Univers pour y aller prêcher la foi de l'Evangile, chacun dans les Roïaumes qui lui étoient échus. S. Thomas eut la Parthie, S. Matthieu l'Ethiopie, & S. Barthelemi les Indes qui y touchent. Socrate, de qui nous l'aprenons, parloit ſuivant les idées géographiques de ſon ſiécle, ou d'après des Auteurs Eccléſiaſtiques qui avoient ſuivi les notions communes de leur tems. Le Païs des Parthes, qui n'avoit été qu'une ſimple Province, ſouvent tributaire des Perſes, devint le plus floriſſant Roïaume de l'Aſie 19 ans après la mort d'Alexandre, par l'établiſſement du trône des Arſacides, qui ſe rendirent maîtres de tout ce que les Seleucides Macédoniens, avoient poſſédé depuis la Méſopotamie juſqu'aux Indes. Jamais les Romains ne purent entamer leur puiſſance, qui ſubſiſta juſqu'à l'an 229 de Jeſus-Chriſt, lorſqu'Artaxercès fonda le ſecond Roïaume des Perſes. Sous

(o) SOCRATES, *Hiſt. Eccl.* L. I, c. 29.

le nom de *Parthie*, on comprenoit donc tout ce qui eſt au-delà du Tigre & de l'Euſrate; & c'eſt ce qui tomba en partage à S. Thomas (*p*); par conſéquent les Indes firent partie de ſon Apoſtolat. La tradition le portoit ainſi dans les cinq premiers ſiécles de l'Egliſe. Nous l'avons appris de nos Anciens, dit Euſebe (*q*) en pluſieurs endroits.

Voïage de S. Barthelemi aux Indes.

Il nous dit encore que S. Panténe animé d'un zéle Evangélique, fit le voïage des Indes, pour y annoncer le myſtere de la Croix; qu'il y trouva l'Evangile de S. Matthieu écrit en Hebreu, entre les mains de pluſieurs Indiens qui en adoroient les vérités; & que ceux-ci l'avoient reçu de S. Barthelemi, qui les avoit inſtruits dans les dogmes de la nouvelle Loi. On fixe le voïage de ſaint Panténe à l'année 317 (*r*). Quoique la Miſſion de S. Barthelemi regarde

(*p*) C'eſt ce qui eſt confirmé par le témoignage de Coſmas. *Chriſtianorum opinio de mundo.* Lib. II, p. 147 *in fine Collect.* PP. *Græc.* Edit. MONTFAUCON.

(*q*) EUSEB. PAMPHIL. *Hiſt. Eccl.* L. III, c. I; &. L. V, c. 10.

(*r*) V. PAGI, *ad hunc annum* 317.

principalement une portion de l'Afrique, on n'en peut pas conclure qu'il ne fit jamais le voïage des Indes Orientales. Il avoit au contraire plusieurs motifs qui lui inſpiroient de l'entreprendre. Un zéle & une ſollicitude qui embraſſoient non-ſeulement toutes les Egliſes, mais encore toutes les Nations du monde ; la renommée avantageuſe des Indes, dont les Marchands Egyptiens & Ethiopiens parloient ſans ceſſe avec les plus grands éloges, le faiſoient gémir en ſe rapellant un peuple nombreux, riche & policé qui demeuroit enſeveli dans les épaiſſes ténébres du Paganiſme ; la facilité du trajet que l'on pouvoit faire en fort peu de tems, & qui offroit tous les jours des commodités, le preſſoit d'y aller annoncer l'Evangile. Mais comme ce n'étoit pas le lieu principal que l'Eſprit ſaint lui avoit marqué, & que d'ailleurs il ſut peut-être que S. Thomas y étoit déja, il revint conſommer ſon miniſtere en Afrique.

Ces témoignages de nos plus cé-

lébres Ecrivains, ſoutenus par une tradition conſtante preſque de tout les ſiécles & de tous les Voïageurs, ces conjectures, fondées ſur la nature des choſes, ſemblent devoir diſſiper l'objection de quelques Savans Critiques ſur l'équivoque des Indes. Il eſt vrai que les Anciens, ſouvent peu exacts dans leurs notions géographiques, ont donné ce nom à différens Païs très-éloignés les uns des autres, comme à l'Ethiopie, à l'Arabie, à l'Iberie & à la Colchide. Le tein bazané de quelques-uns de ces Peuples, ou peut-être quelques reſſemblances dans la nature des Païs, qui produiſoient à peu près la même choſe, comme l'Arabie pour les Aromates, ont été les ſources de l'erreur. Nous n'en devons point être ſurpris, puiſqu'à préſent même le langage vulgaire confond parmi nous l'A[illegible] que avec les Indes Orientales, contre toutes ſortes de vrai-ſemblances, de bon ſens & d'étymologie. Mais quoique S. Barthelemi ait premierement exercé les fonctions de ſon Apoſtolat dans l'Ethiopie, il ne s'en-

suit pas qu'il n'ait jamais fait le trajet des Indes propres. L'autorité, apuïée sur des faits qui ne sont point contredits d'ailleurs, autorisent solidement à croire le contraire.

La suite de l'Histoire Ecclésiastique en fournit de nouvelles preuves, sur-tout pour la prédication de S. Thomas aux Indes. Elle étoit si généralement reconnue dès le troisiéme siécle, que l'impie Manès, qui se donnoit pour un second Messie, & s'étoit choisi des Apôtres, en envoïa un aux Indes, nommé Thomas (*f*), qu'il espéroit devoir un jour être confondu avec le Disciple de Jesus-Christ, par un effet de l'ignorance, de l'aveuglement & de la mauvaise foi, comme il l'a été par un homme (*t*) livré à son égarement. C'est la pensée d'un Savant qui ne doit point être suspect à Dom La [illegible], mais que le changement

(*f*) *Voluit fortasse impostor* (*Thomam suum in Indiam mittendo*) *Christum etiam in hac parte imitari, dum Thomam apostolum ad Evangelium suum prædicandum, in Indiam destinaret.* CAVE *Sæc.* III, *in Rhine*, P. II.

(*t*) Christianisme des Indes, p. 41.

d'habit n'a point fait sortir des bornes de la modération.

Tradition sur la Religion des Indes & sur la prédicatiō de S. Thomas.

Ce fut pour confirmer la foi des Indiens, abandonnés à eux-mêmes, que saint Panténe (*u*), dont nous avons parlé, entreprit ce voïage; & que saint Athanase nomma Frumence (*x*) Evêque des Indes, où il eut la douce consolation de voir l'Evangile pratiqué jusqu'à la perfection des conseils. S. Jerôme (*y*) assure en effet que tous les jours il recevoit à Jerusalem des Moines qui venoient des Indes, comme de la Perse & de l'Ethiopie, pour visiter les Lieux Saints. Ce furent aussi des Religieux de l'Inde (*z*), qui aporterent à l'Empereur Justinien des œufs de vers à soie, que l'on ne connoissoit point en Europe. En lisant le discours des Brachmanes à Alexandre, que nous avons raporté dans la premiere partie de cette Histoire, on a sans doute remarqué que ces

(*u*) EUSEB. PAMPHIL. *Hist. Eccl.* L. V, c 10. ajoutez BAILLET au 7 de Juillet.

(*x*) Cette Histoire est raportée fort au long dans SOZOMENE, L. II, c. 24. & dans SOCRATE, L. I, c. 29.

(*y*) HIERON. *Epist.* VII.

(*z*) PROCOP. Hist. mêlée. c. XVII.

Philoſophes qui le donnerent à Palladius, avoient pris ce qu'ils diſent du Verbe, dans la doctrine des Chrétiens; & que les expreſſions dont ils ſe ſervent, ſont à peu près celles de l'Evangile. C'eſt ce qu'ils n'auroient pas pu aprendre d'un Apôtre Manichéen. Coſmas d'Alexandrie, qui parcourut toute la Perſe & les Indes vers l'an 530, aſſûre (*a*) qu'il y trouva un nombre infini d'Egliſes, d'Evêques, de Fidéles, de Martyrs, de Moines, de Religieux & de Solitaires.

Nous ne trouvons plus de Voïageurs aux Indes depuis Coſmas, juſqu'au XIII^e ſiécle; & tous ceux qui en ont fait le trajet depuis, ont raporté unanimement la tradition du Païs ſur la prédication de S. Thomas. Voici dans quels termes en parloit Haiton Armenien (*b*) vers l'an 1300. C'eſt-là (dans les Indes) où l'Apôtre S. Thomas a annoncé la foi de Jeſus-Chriſt & où il a converti pluſieurs Provinces & pluſieurs Nations. Mais comme ces Païs ſont

(*a*) COSMAS INDICO PLEUSTES *Chriſt. Opinio de Mundo.* L. III, p. 179. Joignez-y la Préface du P. MONTFAUCON, c. III, n. 6.

(*b*) HAITO ARMENUS, *Hiſt. Orient.* c. VI.

éloignés de ceux où l'on profeſſe généralement la Religion Chrétienne, nôtre culte y eſt beaucoup diminué ; & il n'y reſte qu'une Ville de Chrétiens, toutes les autres aïant entierement abandonné la foi. Marc Paul en avoit dit davantage environ vingt ans avant lui. Dans la Province de Malabar, qui eſt la grande Inde (*c*), on conſerve le corps de S. Thomas Apôtre, qui a ſouffert le martyre en cette Province pour l'amour de Jeſus-Chriſt. Son corps repoſe dans une petite Ville, où il y a beaucoup de Chrétiens, qui lui rendent l'honneur qui lui eſt dû. Les habitans du Païs le révérent comme un grand Prophéte, & ils l'apellent *Anonyam*, qui veut dire *un ſaint Homme*. Ils viennent de loin pour l'honorer ; ils remportent avec eux de la terre du lieu où l'on croit qu'il a verſé ſon ſang, & ils en donnent aux malades avec un eſprit de foi. Les habitans de Meliapour & de Cochin n'en parlerent pas autrement aux Portugais ; & l'on feroit un volume des témoignages qu'en ont ren-

(*c*) MARCO PAULO VENETO, L. III, c. 27.

dus les Voïageurs de toute l'Europe depuis la découverte du trajet des Indes.

Perte du Chriſtianiſme dans les Indes.

Le relâchement, le défaut d'inſtruction & l'abandonnement où étoient les Chrétiens des Indes depuis pluſieurs ſiécles, produiſirent une défection preſque générale dans la foi, quand les Tartares & les Turcs envahirent ces Roïaumes. La conquête des conſciences & celle des Villes marchent chez eux d'un pas égal, ou plûtôt ne ſont qu'un ſeul objet; puiſque l'Alcoran leur ordonne de paſſer au fil de l'épée tout ce qui ne reconnoît pas un ſeul Dieu & Mahomet pour ſon Prophéte. La crainte d'une mort certaine, l'ignorance où le défaut de Paſteurs avoit jetté ces Chrétiens inconnus à tous les autres, & la molle foibleſſe de leur caractere les éloignoient du martyre, & les diſpoſoient au contraire à embraſſer une nouvelle Religion qui conſervoit l'unité de Dieu, la déteſtation des Idoles, & la vénération pour Jeſus-Chriſt, qu'on leur permettoit de reſpecter comme un

grand Prophéte. Cette eſpèce d'analogie jointe à d'autres motifs, les jetta dans l'erreur où les Perſans étoient déja tombés ; preſque tous adopterent le Mahométiſme. Depuis que les Princes Chrétiens ont fait la conquête des Indes, ils y ont envoïé grand nombre d'ouvriers Evangéliques pour faire renaître la pureté du culte.

§. V.

Neſtoriens des Indes.

Etabliſſement du Neſtorianiſme aux Indes.

DEja la Religion y avoit reçu une plaie conſidérable de la part des Neſtoriens. La corruption du dogme s'y introduiſit de deux manieres. De Conſtantinople, où l'héréſie de Neſtorius ſur la pluralité de perſonnes en Jeſus-Chriſt avoit pris naiſſance, elle paſſa en Aſie, & s'y conſerva un parti nombreux. Seleucie ſur le Tigre (*d*) fut le centre de cette communion. Le Patriarche

(*d*) Voïez MONT-FAUCON, *Præfat. in Coſmam*, c. III, n. 6. DOUCIN, Hiſt. du Neſtorianiſme. MAIMBOURG, Schiſme des Grecs. L'Abbé RENAUDOT, Diſſert. ſur les Relat. anciennes, p. 262.

qui y réſidoit prenoit le titre de Catholique, & s'attribuoit la prééminence ſur tous les Evêques & Archevêques de l'Egliſe Romaine. C'eſt de lui que les Evêques d'Orient reçoivent leur miſſion par le moïen de deux Primats, dont l'un eſt pour les Indes, l'autre pour le Catay. Il aquit cette juriſdiction dans les Indes depuis que les Patriarches d'Alexandrie ceſſerent d'y nommer des Evêques, comme il avoit été établi (*e*) par S. Athanaſe. Le Patriarche de Seleucie recueillit les fruits de cette négligence. Il y envoïa des Evêques & des Prêtres qui y répandirent le venin de Neſtorius, & n'oublierent pas d'inſpirer aux Chrétiens leur haine pour la communion de l'Occident. Elle y eſt ſi généralement & ſi profondément enracinée, que ſuivant nos meilleures Relations, tous les Chrétiens de ce Païs en étoient remplis quand les Portugais commencerent à s'y établir, & que leur attachement au ſchiſme forme le plus grand obſtacle à leur converſion; non pas, comme l'ont avan-

e) SOZOMENE, L. II, c. 24.

cé pluſieurs Proteſtans, leur opoſition à la doctrine de l'Egliſe Romaine, puiſqu'ils en profeſſent tous les dogmes eſſentiels, ainſi que l'a démontré un Savant de notre ſiécle (*f*). Seleucie aïant été détruite par les guerres des Sarazins, le ſiége du Patriarche Catholique fut transféré à Moſul ſur le Tigre, non loin de l'endroit où l'on ſoupçonne que Ninive exiſtoit anciennement.

La ſeconde voie par laquelle le Neſtorianiſme s'eſt inſinué dans les Indes, eſt ſon établiſſement chez les Tartares par les Sermons & la politique du célébre Prêtre Jean. Les Députés que la Cour de France & celle de Rome envoïerent (*g*) en Tartarie peu après cet événement, raporterent qu'ils y avoient trouvé un grand nombre de Chrétiens, mais tous gâtés des erreurs de Neſtorius, ou d'autres encore plus pernicieuſes. Ils les ont portées aux Indes quand ils y paſſérent ſous la conduite de Tamerlan.

(*f*) M. l'Abbé RENAUDOT, dans ſa Perpétuité de la Foi.

(*g*) Voïez le Nouveau Recueil des Voïages en Aſie.

§. VI.

Prétendus Réformés aux Indes.

P. Réformés aux Indes.

IL étoit donc arrêté que toutes les Nations du monde chercheroient à s'enrichir par le commerce des Indes, & qu'elles y imprimeroient les traces de leurs paſſions, de leurs vices, & de leurs erreurs particulieres dans la Religion. Le Calviniſme ne datoit pas encore de quatre-vingts ans, quand les Hollandois commencerent à le produire dans ces Roïaumes reculés. Il eſt deffendu par les Etats Généraux ſous des peines très-rigoureuſes, d'enſeigner d'autre Religion (*h*) que la prétendue Réformée, dans tous les endroits des Iſles & du continent dont la Compagnie s'eſt emparée & qu'elle poſſede aujourd'hui. Mais autant cette deffenſe eſt rigidement obſervée, autant on y mépriſe (*i*)

(*h*) CORNEILLE LE BRUN, Voïage aux Indes, p. 363.

(*i*) Voïez là deſſus les plaintes de TAVERNIER Proteſtant, T. V, p. 323. & joignez-y ſon article dans BAYLE.

l'ordre & les intentions de la République, qui a enjoint à la Compagnie d'entretenir des Miniſtres pour retirer les Indiens du culte des Idoles. La plûpart des Directeurs n'ont au contraire que de la dureté pour des hommes qu'ils épuiſent de toutes manieres. Leur zéle n'eſt ocupé que des Catholiques, contre leſquels ils invectivent à leur ordinaire, & vont quelquefois juſqu'aux mauvais traimens (*l*).

On ne ſait à quels ſentimens on doit ſe prêter lorſqu'on voit le Moine La Croze (*m*) prendre le ton dévot pour rendre graces au Ciel du progrès que le Lutheraniſme va faire aux Indes par les lumieres & les Sermons des pieux Miniſtres que le Roi de Danemark y envoïa dès l'année 1705. Il paroît que ce Religieux transfuge n'a renoncé à la Doctrine Catholique que pour adopter toutes les autres.

(*l*) On en lit un trait bien marqué dans le Pere TACHARD, p. 158.
(*m*) Chriſtianiſme des Indes, p. 536.

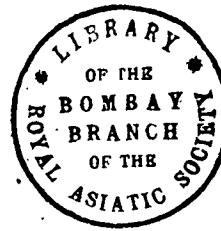
Fin de la ſeconde Partie.

TABLE

DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES contenus dans ce second Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Description Corographique des Indes modernes*; Pag. 1
§. I. *Des Etats du Grand Mogol*, 4
§. II. *De la Presqu'île en deçà du Gange*, 63
§. III. *De la Presqu'île au-delà du Gange*, 129
§. IV. *Isles principales des Indes*, 186
CH. II. *Religions des Indes*, 234
§. I. *Idolâtres des Indes*, 235
§. II. *Juifs des Indes*, 305
§. III. *Mahometans des Indes*, 313
§. IV. *Chrétiens des Indes*, 335

Fin de la Table du second Volume.


LIBRARY
OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY

Digitized with financial assistance from
NSDL
Technology, Trust & Reach
on 07 January, 2017